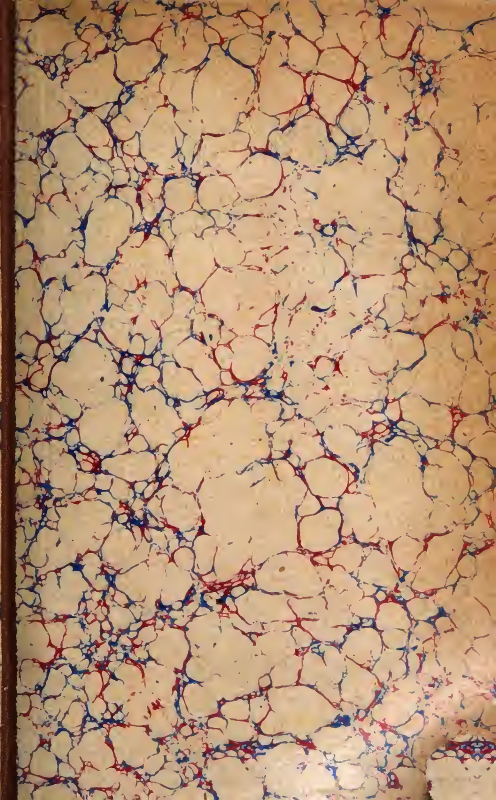
PALLI





LES MYSTÈRES DE LA COUR DE LONDRES

CAROLINE

Paris. — Typ. Pillet fils aîné, 5, rue des Grands-Augustins.

LES MYSTÈRES

DE LA

COUR DE LONDRES

NEUVIÈME SÉRIE

CAROLINE

PAR

G.-M.-W. REYNOLDS



PARIS
ACHILLE FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
18, RUE DAUPHINE, 18

1869







LES MYSTÈRES

DE LA

COUR DE LONDRES

CHAPITRE I

TRAHISON

Il était environ neuf heures de la soirée qui avait été marquée par les évènements accomplis dans le vieux Workhouse de Whitechapel, et il faut nous transporter aux Villas du Paradis.

Dans le petit-salon de réception sur le devant de leur maison, Octavie et Pauline étaient assises, en compagnie de M. et Mme Page. Les rideaux étaient tirés, la lampe brûlait sur la table, et l'ex-commis voyageur dégustait un verre de grog dans lequel sa femme trempait de temps en temps ses lèvres. Ce digne couple

était arrivé une demi-heure auparavant dans le but ostensible de s'informer de l'état de la santé d'Octavie et d'avoir une petite conversation avec Pauline, mais, en réalité, avec des intentions perfides et sinistres qui ne tarderont pas à se révéler.

Pauline était pâle et fatiguée et bien qu'elle s'efforçat de paraître aussi gaie que possible pour relever le moral de sa pauvre sœur et aussi pour répondre, par un bon accueil, aux apparentes politesses et aux attentions de bon voisinage de M. et de Mme Page, néanmoins il y avait des moments où elle tombait dans une profonde rêverie et où l'expression de sa physionomie dénotait que son esprit était dominé par les plus tristes pensées.

Octavie était très-changée, tellement changée que si le Prince était entré tout à coup, et s'il l'avait regardée, il eût eu de la peine à croire que c'était la même créature heureuse et souriante qui, quelques semaines auparavant, avait perdu son charme virginal entre ses bras. Trois mois et demi seulement s'étaient écoulés depuis la soirée mémorable où une circonstance accidentelle avait jeté les deux sœurs sur la route du royal libertin, où il avait vu et désiré Octavie, et pendant cette courte période de temps combien de choses s'étaient passées qui avaient exercé une influence funeste et sur son état mental et sur toute sa personne!

Cette charmante fraicheur de jeunesse, ce duvet de pêche qui veloutait ses joues, le radieux éclat de ses yeux, la souple élasticité de sa taille, et la gracieuse

légèreté de sa démarche, tout cela avait disparu; et Octavie, quoique toujours éminemment belle et peut-être plus intéressante que jamais, n'était pourtant plus que l'ombre d'elle-même! Ses joues avaient perdu leur rondeur et leur brillant coloris; légèrement creusées, elles étaient couvertes de cette pâleur produite par les soucis et par la maladie. Ses yeux qui n'avaient plus ni leur langueur voluptueuse ni cette flamme qui y entretenait l'ardeur de la passion et les émotions joyeuses, avaient le regard fixe, plein de la plus profonde mélancolie, et par moments quelque chose de vague trahissait la perturbation de ses facultés mentales qui n'avaient repris qu'imparfaitement leur équilibre. Les riches contours de son beau corps, modelé naturellement sur l'échelle des plus belles proportions, avaient gardé leur développement, mais il avait perdu cette rondeur qui prête un charme si voluptueux à la femme dans tout l'éclat de sa beauté. En un mot, elle avait maigri et pourtant un admirateur du beau sexe qui l'aurait vue pour la première fois, n'aurait pas hésité à la proclamer une fort belle créature, tant sous le rapport de la beauté du visage que sous celui de la perfection des formes.

Nous avons déjà fait observer qu'elle était sur le point de devenir mère, mais son état ne se trahissait pas encore visiblement aux yeux. Naturellement la vérité était connue par elle et par Pauline; elle était également connue par M. et par Mme Pagé, et l'ex-commis voyageur l'avait révélée dans sa conversation avec le

Prince de Galles. Quant à Son Altesse Royale ce secret lui avait été communiqué par Pauline, dans une lettre courte mais touchante; car la jeune fille avait considéré comme un devoir de le faire connaître au père de l'enfant qu'Octavie portait dans son sein. Cette lettre, néanmoins, ne portait ni date ni indication sur le lieu d'où elle avait été écrite; d'impérieuses raisons commandaient à Pauline de cacher sa demeure à l'homme qui, après avoir séduit sa sœur, avait tenté de la déshonorer elle-même!

Pauline se serait bien passé des visites de M. et de Mme Page, mais, comme nous l'avons déjà relaté, ils s'étaient montrés si bon voisins pour les deux sœurs, qu'il était impossible de les recevoir autrement qu'avec la plus grande politesse. Bien que l'expérience de la vie lui eut donné déjà de rudes leçons, bien que les vilains côtés de la nature humaine se fussent imposés à ses réflexions dans plus d'une triste circonstance, pourtant elle n'avait pas encore assez complètement perdu sa confiance en ses semblables, pour se montrer défiante sans cause. Elle ne voyait aucun motif égoïste ou intéressé dans la bonté serviable que M. Page et sa femme témoignaient à sa sœur et à elle-même. Dans l'ex-commis voyageur elle voyait un homme actif, remuant, et tant soit peu curieux, dans Mme Page une bonne femme excessivement ignorante, et vulgaire au possible; mais elle aurait tressailli de surprise si quelqu'un avait murmuré à son oreille un seul mot qui fut de nature à l'éclairer sur le véritable caractère, et sur

les intentions cachées de ce couple intrigand, immoral, et hypocrite!

Voilà comment nous trouvons M. et Mme Page confortablement établis dans le joli salon de réception de la villa occupée par Octavie et Pauline.

— Puis-je demander, sans paraître indiscret, — dit Page après un court moment, pendant lequel la conversation était tombée, — si vous avez vu votre père dans ces derniers temps, Mademoiselle Pauline?

— Non, je ne l'ai pas vu depuis quelque temps, — répondit la jeune fille, puis d'un air rêveur, elle ajouta : — je ne l'ai pas vu depuis son mariage avec Mademoiselle Aylmer.

— Et sait-il où vous avez fixé votre demeure? — demanda l'ex-commis voyageur, — sait-il aussi.....

Il jeta un coup d'œil significatif sur Octavie dont les regards étaient vaguement fixés sur le tapis.

— Non... non...—répondit Pauline avec un mélange d'impatience et d'amertume; puis elle s'empressa d'ajouter à voix basse : — Je vous en supplie, pas un mot sur aucun sujet qui puisse éveiller une corde douloureuse dans le cœur de ma pauvre sœur.

— Non, pour rien au monde! — exclama Page, mais en prenant aussi le soin de baisser le ton : — Je serais véritablement désespéré de troubler un esprit qui depuis ces derniers jours a fait de si notables progrès vers le rétablissement de son équilibre.... Mais est-il possible, — murmura-t-il tout bas, — que Lord

Holderness ait connaissance de l'affection de sa fille et qu'il en sache la cause?

— Mon père sait qu'Octavie a été victime de son malheureux amour pour le Prince de Galles, — répondit Pauline, si bas qu'on avait peine à l'entendre et avec une profonde émotion. Il sait également que sa raison a été atteinte.... Mais il ignore.... Mon Dieu!... Donnez-moi la force de contenir les sentiments que réveille cette pensée!..... Il ignore, dis-je, que ma sœur est dans une position de nature à fournir une preuve vivante de son déshonneur!

Les larmes qui roulaient dans les yeux de Pauline, coulèrent le long de ses joues pendant qu'elle parlait.

— Allons.... allons.... ma jeune amie.... du courage! — dit Mme Page, qui intervint comme consolatrice.

— Le courage n'est pas facile, Julie, — fit observer son mari, — quand on a tant de sujet d'affliction. Votre père trouve-t-il le bonheur dans l'union qu'il a formée? — demanda l'ex-commis voyageur donnant de nouveau carrière à sa curiosité.

— Je ne saurais le dire, M. Page; je suis dans l'ignorance la plus complète sur ce point, — répondit Pauline, d'un ton plaintif, qui montrait combien ce sujet de conversation lui était désagréable.

— Très-bien, Mademoiselle.... Je n'ajouterai pas un seul mot, — dit l'ex-commis voyageur. — A propos, je crois que ce malheureux jeune homme... l'hono-

rable Arthur Eaton est un de vos parents, n'est-ce pas?

Pauline fit un signe affirmatif.

— Mais le croyez-vous capable du forfait effroyable qui lui est imputé? — demanda Page.

— Assurément, non! — s'écria la généreuse Pauline, les joues rouges d'indignation, au seul soupçon qu'impliquait la question qui lui était faite contre un jeune homme dont l'âme, elle en avait la ferme conviction, était pleine des sentiments les plus nobles et les plus élevés. — Soyez assuré, — ajouta-t-elle avec une véhémente énergie, — que mon cousin Arthur est aussi innocent du crime affreux dont on l'accuse, que je le suis moi-même, et que sa non culpabilité ressortira d'une manière évidente des investigations judiciaires. J'espère, du moins, que les étranges et mystérieuses circonstances qui se sont réunies pour faire de lui une victime s'éclairciront complètement.....

— Je l'espère aussi, — s'écria Page. — Mais ne connaissant rien sur ce jeune homme, je dois avouer que j'avais reçu une impression défavorable contre lui, de la lecture des journaux.

— L'accusation n'a-t-elle pas d'abord été dirigée contre une jeune femme dont l'innocence est promptement devenue évidente? — demande Pauline. — Et mon cousin ne peut-il pas, comme il l'a dit lui-même, être ainsi qu'elle la victime des circonstances? La même providence qui a permi la justification de Rose Foster, saura bien aussi rendre manifeste l'innocence

d'Arthur.... C'est du moins la plus chère de mes espérances, — ajoute Pauline avec énergie.

— Voyons un peu — dit Page. — Il y a maintenant plus d'un mois qu'il est en prison, et tous les journaux ont déclaré dans le temps qu'il était atteint de monomanie. Je crois néanmoins qu'il passera tout de même en jugement.

— Il veut sans doute se livrer aux plus minutieuses investigations — répondit Pauline. — Les malheureux incidents qui se sont succédé avec tant de rapidité depuis ce mystérieux évènement, m'ont empêché d'aller faire visite à mon cousin pour lui témoigner ma sympathie. En réalité, c'est à peine si j'ai osé quitter ma sœur un seul instant, — continua Pauline, en baissant de nouveau la voix de manière à ne pas être entendue d'Octavie, — sans cela je me serais assurément rendue dans l'effroyable prison où Arthur est confiné, et par ma présence je lui aurais prouvé qu'il existe au moins une personne au monde qui ne le croit pas coupable du crime qu'on lui impute. Mais, s'il ne m'a pas été possible de lui rendre visite, je n'ai pas négligé de lui écrire, — ajouta Pauline, — et de l'assurer de toute ma sympathie.

— Vous avez agi avec une grande générosité, — dit Pauline. — Je suppose que son père.... Lord Marchmont, je crois.... doit-être terriblement affligé?

— Le malheureux vieillard n'a pas quitté le lit depuis le déplorable évènement qui a si cruellement compromis l'honneur de son fils bien-aimé, — répondit

Pauline, — mais le procès criminel commencera bientôt. Espérons que son issue rendra à Arthur la liberté et l'honneur, et à son père la santé et le bonheur !

La conversation fut interrompue en ce moment par un coup frappé à la porte extérieure ; Page échangea un regard inquiet avec sa digne moitié. Ce coup d'œil furtif échappa néanmoins à Pauline, dont l'attention s'était à l'instant portée sur sa sœur, attendu que tout bruit subit, et notamment le bruit produit par le marteau de la porte ou par la sonnette, avait toujours une action fâcheuse sur ses nerfs.

Des pas lourds se firent entendre dans le vestibule et la servante ouvrant la porte du salon, dit : — Quelques personnes désirent vous parler, Mademoiselle.

Mais avant que Pauline eût eu le temps de répondre un seul mot, les visiteurs écartèrent quelque peu rudement la servante et pénétrèrent dans le salon. C'étaient trois hommes d'une apparence peu flatteuse et dont l'aspect éveilla chez Pauline un pressentiment de malheur, tandis qu'Octavie frappée comme elle d'un sentiment d'effroi se rapprochait de sa sœur et se cramponnait à ses bras comme une fille qui se met sous la protection de sa mère.

Quant à Page et à sa femme, de nouveau ils échangèrent de rapides regards ; chez le premier, il y avait comme une expression de regret du rôle pénible qu'il jouait, mais sur les traits de la femme ne se lisait qu'une froide et égoïste décision.

— Que voulez-vous de moi? — demanda Pauline, recouvrant sa présence d'esprit et s'adressant aux trois hommes, dont les regards s'étaient portés d'abord sur elle et ensuite sur sa sœur.

— Laquelle de vous est Mademoiselle Octavie Clarendon? — demanda celui des trois hommes qui était en avant des deux autres.

— Oh! que veulent-ils faire de moi? — s'écria, en se tordant les mains avec désespoir, la malheureuse jeune fille, dont le nom venait d'être prononcé.

— Expliquez le but de votre visite et soyez brefs. — dit Pauline.

Elle se sentait défaillir et son esprit était plus que jamais éclairé par un sinistre pressentiment.

— Eh bien, je ne vous tiendrai pas plus longtemps en suspens, Mademoiselle, — répondit celui qui s'était chargé de porter la parole. — La vérité est que le Docteur Wigton et le Docteur Smanks se sont réunis en consultation, que leur conclusion unanime a été qu'il était dans l'intérêt de la santé et de la tranquillité d'esprit de Mademoiselle Octavie, qu'elle fut soumise à un court traitement pendant un mois ou deux — et qu'ils ont signé un certificat dans ce sens. Ce certificat a été remis entre les mains du Docteur Burton, et nous sommes à son service. Une voiture est à la porte.....

— Oh! mon Dieu! je vous comprends... je ne vous comprends que trop bien! — s'écria Pauline, incapable de contenir plus longtemps l'explosion de sa douleur, et entourant le cou de sa sœur de ses bras, elle ajouta

d'un air presque farouche!— Non, ils ne t'arracheront pas de mes bras, mon Octavie bien-aimée!.... Ils ne nous sépareront pas!....

— Que veux-tu dire, chère sœur? — s'écria l'aînée des demoiselles Clarendon, en rendant à sa sœur ses embrassements passionnés. — Qui veut m'arracher de tes bras? — demanda-t-elle avec un calme terrible triste précurseur d'une effroyable tempête.

— Oh! Octavie..., ma chère Octavie, — s'écria Pauline avec un accent que rendait plus douloureux la violence de son désespoir, — ils veulent s'emparer de toi.... Mon Dieu!... Ils veulent nous séparer.., nous qui n'avons plus de mère, nous pour qui notre père est comme s'il n'existait plus, nous qui sommes deux orphelines.... deux pauvres sœurs orphelines.... seules et sans un ami au monde!.... et ils ne veulent pas nous permettre de rester ensemble... ils veulent nous porter le dernier coup... nous séparer!...

— Non..., non... cela ne sera pas... cela ne sera pas!...— cria la pauvre Octavie en tombant à genoux aux pieds de sa sœur qu'elle regardait avec une vague terreur peinte sur son pâle visage. — Pauline.... Pauline... tu ne me laisseras pas partir... tu ne souffriras pas qu'on m'arrache d'auprès de toi!... Ils veulent m'étendre sur le chevalet.... me mettre à la torture.... Ils veulent m'arracher les yeux... me couper la langue .. me déchirer les chairs avec des tenailles rougies au feu!

— Horreur!... Elle redevient folle.... folle! — s'é-

cria Pauline qui, frappée de terreur, la tête en délire, avait perdu tout empire sur elle. .

— Folle! folle....—répéta Octavie en se redressant tout-à-coup, comme sous une impulsion galvanique et étendant les bras vers les trois hommes qui s'avançaient lentement dans la chambre, elle cria: — Arrière, misérables.... Je ne vous connais que trop bien.... Vous êtes les satellites du Prince.... Vous êtes les mêmes qui avez assassiné la jeune princesse enfermée dans la tour, il y a de cela un siècle... Vous êtes doués du privilège de l'immortalité... pour faire éternellement le mal.... Vous êtes des démons sous une forme humaine.... Arrière !... Arrière !.....

Pendant qu'elle parlait, les couleurs avaient reparu sur ses joues, ses yeux brillants lançaient des éclairs, sa poitrine se soulevait et s'abaissait par un mouvement rapide, mais rendu convulsif par les sanglots qui grondaient dans sa poitrine ; elle était debout au milieu de la chambre dressée de toute sa hauteur et les bras étendus comme une pythonisse dont les regards pénètrent un terrible avenir

— Octavie.... mon Octavie bien-aimée... calme toi... je t'en supplie, — s'écria Pauline frappée de remords pour les paroles inconsidérées qui lui étaient échappées au sujet de l'état mortel de sa malheureuse sœur.

— C'est à vous de vous calmer, ma chère demoiselle,— dit Page la prenant par un bras, pendant que, sur un signe de son mari, Julie s'emparait de son autre bras. —Je vous en prie, remettez-vous; reprenez

votre tranquillité, — continua l'ex commis-voyageur, en tentant des consolations, qui auraient éveillé à l'instant les soupçons de Pauline, si elle avait été en état de raisonner.

— Oui, pour l'amour de Dieu, calmez-vous ! — dit Mme Page, pendant qu'elle et son mari persistaient à lui tenir les bras, et, sous le faux semblant de lui prodiguer leurs consolations, ils la retenaient en réalité prisonnière.

C'était propablement le signal convenu d'avance entre ce couple perfide et les émissaires du Docteur, car pendant que Pauline se débattait pour échapper à la contrainte exercée sur elle, les trois hommes s'étaient élancés sur Octavie et commençaient à l'entraîner hors de la chambre.

— Lâchez-moi.... lâchez-moi.... Je vous l'ordonne... Je vous en supplie! — s'écria Pauline en faisant des efforts désespérés pour échapper à Page et à sa femme, pendant qu'un des hommes étouffait les cris d'Octavie en plaçant sa main sur sa bouche.

— Vous vous rendrez malade, ma chère demoiselle... je vous en prie, calmez-vous! — cria Page en forçant Pauline à s'asseoir dans un fauteuil.

La malheureuse fille vit sa sœur entraînée par les deux hommes qui la tenaient en dépit des efforts qu'elle faisait pour leur résister; alors un soudain vertige s'empara d'elle, tout disparut à sa vue, les sons ne parvinrent plus à ses oreilles, et elle s'évanouit.

Quand elle reprit ses sens, il lui sembla qu'elle s'é-

veillait d'un affreux cauchemar, mais à mesure que ses idées se coordonnaient, une expression de terreur se peignait sur sa physionomie et quand elle promena ses regards égarés autour d'elle, elle vit Page et sa femme penchés sur elle, mais elle n'aperçut nulle part le cher objet qu'elle cherchait et l'horrible vérité tout entière se fit jour dans son esprit. Poussant un cri farouche, elle se redressa brusquement, fit quelque pas en chancelant, et tombant sur ses genoux elle s'écria, les mains jointes tendues vers Page : — Dites-moi... Monsieur,... dites-moi ce qu'ils ont fait de ma malheureuse sœur !...

— Ma chère demoiselle.... calmez-vous, — dit l'ex-commis-voyageur, — voyez en moi, ainsi qu'en ma femme, c'est-à-dire en Mme Page, les plus sincères et les plus dévoués de vos amis, ceux qui désirent le plus vivement que votre sœur soit vengée.

— Mais qu'en ont-ils fait... où l'ont-ils emmenée? — demanda Pauline en se relevant et en parlant avec une vivacité fébrile qui trahissait l'horrible agitation et la cruelle incertitude qui la torturaient.

— Je suis aussi ignorant que vous même à ce sujet, Mademoiselle Clarendon, — répondit Page — n'est-ce pas, Madame Page?

— Oh! alors Octavie m'est enlevée... et je suis seule... seule!... — s'écria Pauline en coupant court à la réponse que Julie commençait à faire à l'interpellation de son mari...

Et retombant dans le fauteuil, elle couvrit sa figure de ses mains et fondit en larmes.

M. et Mme Page lui exprimèrent leurs hypocrites consolations, mais le coup que la malheureuse jeune fille avait reçu était trop lourd et trop sensible pour que des paroles de consolation, quelque sincères qu'elles pussent être, fussent capables d'apporter un soulagement à sa douleur. Aussi, bien que sans le plus léger soupçon du rôle perfide joué par ses faux amis, refusa-t-elle de se laisser consoler, d'écouter la proposition qu'ils lui firent de passer la nuit auprès d'elle. L'offre faite par Mme Page de rester seule pour lui donner ses soins fut également refusée d'une façon péremptoire, et Pauline s'élançant vers sa chambre, s'y enferma et puis se jetant sur son lit, elle donna un libre cours à la violence d'un chagrin qu'il faut renoncer à dépeindre.

CHAPITRE II

UNE SOIRÉE A CARLTON HOUSE

Un mois s'était passée depuis les incidents rapportés dans le précédent chapitre et l'on était au milieu de Mai.

Ramenons encore le lecteur dans la chambre du Prince de Galles, cette chambre qu'il n'avait pas cessé de faire servir à ses intrigues et à ses plaisirs, malgré la présence d'une épouse sous le toit de Carlton House.

Les pas de la Princesse Caroline n'avaient pas encore pénétré dans cette chambre si luxueuse, en communication avec l'intérieur par un escalier dérobé, et ornée de peintures équivoques.

Leurs Altesses Royales occupaient ostensiblement la même chambre, c'est-à-dire que le Prince de Galles avait coutume de passer la nuit avec sa femme, quand il n'était pas trop ivre pour se présenter devant elle, où que des occupations plus agréables ne le retenaient pas dans ses appartements particuliers. Mais comme

cela arrivait assez fréquemment, on peut établir que Son Altesse Royale n'avait pas honoré la Princesse de sa compagnie plus de quatre nuits sur sept pendant le peu de semaines qui s'étaient écoulées depuis qu'ils étaient unis par les liens du mariage. Son insultante négligence et sa cruelle indifférence qui avaient si peu attendu pour se manifester, augmentaient chaque jour et pour ainsi dire à chaque heure; mais la Princesse continuait à ne pas lui adresser une seule plainte. Néanmoins elle avait une confidente à laquelle elle communiquait ses pensées les plus secrètes : cette vipère qu'elle réchauffait dans son sein était Lady Jersey.

Nous ne sommes pas encore arrivés au moment où il nous faudra entrer dans des détails si pénibles et si douloureux que nous tremblons d'avance à la pensée de la tâche terrible que nous aurons à remplir. Pour l'instant nous avons à faire connaître l'une des agréables distractions dans lesquelles Son Altesse Royale aimait si fréquemment à se complaire.

On était donc, comme nous l'avons dit, au milieu de l'aimable et souriant mois de Mai; il était environ dix heures du soir, et le Prince de Galles était occupé à contempler un spectacle quelque peu singulier auquel sa chambre à coucher servait de théâtre.

Les épais rideaux étaient tirés devant les fenêtres, les bougies étaient allumées, et l'atmosphère était parfumée par les belles fleurs dont les vases de porcelaine étaient remplis Son Altesse Royale, qui depuis

fort peu de temps était sorti de table, portait un élégant costume de soirée. Son visage rougi par la boisson était encore animé par la scène excitante dont il repaissait ses yeux.

Sur une corde raide tendue à travers la chambre, à trois pieds environ du sol, un trio de belles créatures se livraient à des danses où toutes les grâces fascinatrices de l'art étaient combinées avec le raffinement le plus hardi des provocations sensuelles.

A travers les vêtements de gaze portés par les trois enchanteresses, les yeux pouvaient suivre les harmonieux contours de leurs corps, si admirables dans leurs proportions et si souples dans leurs mouvements. A la grâce flexible du cou du cygne il faudrait joindre la puissance ondulatrice du serpent pour se faire une idée de la souplesse des poses exécutées par les belles danseuses en glissant légèrement sur cette corde qui cédait doucement sous leur pieds. Jamais élégance plus séduisante, unie à plus de volupté dans les regards, n'existèrent à un plus haut degré que dans les pas auxquels se livraient ces habiles adeptes de l'art de Terpsichore. Jamais poses plus classiquement poétiques ne furent animées d'une volupté plus ardente que lorsque ces belles danseuses adaptaient la mobile expression de leurs ravissantes physionomies avec la silencieuse harmonie de leurs mouvements.

Il y avait une sorte de coquetterie physique qui éveillait les sens, dans chacune des ondulations de leurs corps, dans chaque geste de leurs bras, dans chaque

pas formé par leurs pieds, dans chaque regard qui tombait de leurs yeux, dans chaque sourire qui venait s'épanouir sur leurs lèvres. Tantôt, comme soutenues par un invincible pouvoir, leurs formes aériennes glissaient sur la corde que leurs pieds semblaient ne pas toucher ; tantôt, par des mouvements lents et mesurés, leurs beaux corps se renversaient et révélaient aux regards les superbes contours de leurs bustes, tantôt, par un mouvement gradué, leurs beaux bras arrondis s'élevaient au dessus de leurs têtes et mettaient en relief les proportions exquises et la beauté achevée de leurs mains. Leurs yeux, qui par instants étaient brûlants de désirs se noyaient dans une molle expression de tendresse; ils cessaient de lancer des éclairs pour ne garder que le doux rayonnement d'un soleil d'automne, de telle sorte que ces regards qui vous avaient d'abord éblouis, pénétrés, inspiraient ensuite une délicieuse extase, une tendre émotion. Peut-être aussi, pendant que leurs yeux exerçaient leurs ravages, leurs lèvres rouges et humides venaient-elles à s'entr'ouvrir comme les fruits brillants des tropiques pour laisser paraître leurs dents aussi blanches que les perles les plus pures.

Les danseuses se balançaient, ne portant sur la corde que par la pointe de leurs pieds; ces pieds si souples, si flexibles, se tendaient vers le sol de telle manière que l'articulation disparaissait et qu'ils ne semblaient plus qu'un prolongement de la jambe elle-même. Dans cette position la difficulté de la maintenir en

équilibre ne paraissaient leur coûter aucun effort et elles la gardaient pendant plus d'une minute sans autre préoccupation que de donner à leurs poses la grâce poétique des statues de la Grèce antique. Puis, reprenant leur danse lente et cadencée elles arrivaient à une telle perfection d'uniformité dans leurs mouvements, dans leurs attitudes, et même dans l'expression de leurs visages, que les deux autres ne semblaient être que les ombres de la première. C'est ainsi que par mille moyens et avec tout cet art, tous ces artifices que nous avons qualifiés de coquetterie physique, les trois syrènes exhibaient en détail chacune de leurs beautés, chacun de leurs charmes, aux yeux ravis de leur royal spectateur.

Elles étaient réellement belles les femmes qui faisaient preuve de leur talent et de leur puissance de fascination, en présence de Son Altesse Royale. Elles étaient jeunes et quoique peu vertueuses, elles n'avaient rien perdu de la première fleur de leur jeunesse. Aucun procédé artificiel n'avait été employé pour colorer leurs joues, aucun cosmétique n'avivait l'éclat transparent et l'éblouissante blancheur de leur peau. Leurs chairs fermes et potelées, n'avaient pas besoin de la compression du corset pour faire saillir et pour soutenir les contours de leurs poitrines bien développées. Un mélange de grâce et de volupté, d'élégance et de douce sensualité, les rendait aussi charmantes comme danseuses que désirables comme femmes ; et le Prince qui connaissait sans doute à quel point était agréable la

récréation que Germain lui avait ménagée, s'était résolu à en jouir seul. Aucun de ses compagnons de plaisirs n'avait été convié à assister à ce spectacle enchanteur qu'il s'était exclusivement réservé.

Pendant près d'une heure durèrent les danses qui ne furent interrompues que par quelques moments de repos pris par les danseuses et pendant lesquels elles descendirent de leur corde pour prendre leur part du champagne que le Prince leur versait de sa propre main. Il ne manquait pas non plus de leur distribuer de brûlantes caresses et de leur prouver par de tendres privautés combien il appréciait leurs charmes. Quand la représentation fut terminée et que les trois danseuses furent dans l'impossibilité de cacher plus longtemps leur fatigue, le Prince laissa au sort à décider laquelle resterait pour jouir de sa société. Ce point une fois réglé, celles qui n'avaient pas été favorisées par le hasard prirent congé du Prince et se retirèrent par l'escalier dérobé, pendant que celle qui avait eu la chance de mettre la main sur le bon lot, restait seule avec Son Altesse Royale.

Le Prince sonna pour donner quelques ordres à Germain, et le fidèle et discret Français ne tarda pas à paraître.

— Vous prierez la Comtesse de Jersey d'informer Son Altesse Royale, — dit le Prince, — que je suis forcé de veiller jusqu'à une heure avancée de la nuit pour examiner une masse de papiers relatifs au Duché de Cornouailles. Son Altesse Royale comprendra de

cette manière que mon intention est de passer la nuit dans mes appartements particuliers. Vous pouvez vous retirer maintenant, Germain, et aller prendre du repos.

— Sous le bon plaisir de votre Altesse Royale — dit le valet de chambre, — une personne qui attend depuis deux heures, m'a instamment recommandé de vous remettre ce billet. Je lui ai assuré que votre Altesse Royale était très-sérieusement occupée d'une importante affaire.....

— Et c'est la vérité — s'écria le Prince en adressant un sourire à la danseuse qui était assise près de lui. — Mais où est le billet et qui est l'individu?

Germain tendit à son royal maître une lettre cachetée en disant : — Ce gentilhomme refuse de donner son nom et il fait même en sorte de cacher le plus possible son visage.

Le Prince prit la lettre, l'ouvrit d'un air insouciant, mais dès l'instant où ses yeux tombèrent sur la signature, une expression sérieuse se peignit sur son visage, et avec un intérêt aussi profond qu'il avait été vivement excité, il lut ce qui suit :

« Votre Altesse Royale se rappellera la promesse solennelle qu'elle « m'a faite dans une certaine occasion, l'engagement qu'elle a pris « de m'aider, quand le moment serait venu, à réaliser le seul but « qui puisse me rendre la vie tolérable. Puis-je, en conséquence, supplier Votre Altesse Royale de remplir la promesse qu'elle m'a si « généreusement faite? Comme mon inquiétude est trop vive pour « me laisser un instant de repos tant que je n'aurai pas reçu, de la « bouche même de Votre Altesse, la réitération de votre promesse, « je sollicite humblement, mais avec instance, quelques minutes « d'audience ce soir même.

« LE RESSUSCITÉ. »

Après avoir lu ce billet, le Prince le déchira en petits fragments qu'il jeta dans la grille du foyer. Puis il resta plongé dans une profonde réflexion pendant plus d'une minute, délibérant en lui-même si l'audience sollicitée devait être ou ne devait pas être accordée. Mais subitement décidé pour l'affirmative, il se leva, s'excusa auprès de la danseuse d'être obligé de la quitter pour quelques instants, puis il se hâta de se rendre dans le salon rouge où il avait coutume de recevoir les personnes qui avaient à lui parler d'affaires particulières. Germain, de son côté, alla chercher dans le salon d'attente, l'étranger qu'il devait conduire en présence de son maître, et au bout de quelques minutes, un homme grand, enveloppé dans un manteau, en dépit de la chaleur, et tenant un foulard de soie sur son visage, fut introduit dans le salon rouge.

Germain se retira immédiatement et le Prince marchant droit sur son visiteur, dit à voix basse et d'un air agité : — N'avez-vous pas agi avec une grande imprudence, Monsieur Ramsey, en vous présentant ici ?

— J'espère que Votre Altesse Royale ne m'en voudra pas de la grande liberté que j'ai prise, — dit Ramsey, en retirant le foulard qu'il maintenait sur son visage, comme s'il souffrait d'un violent rhume ; — mais je ne fais que rentrer à Londres, après une absence de plus de deux mois que j'ai passés hors de l'Angleterre.

— Ah! vous aviez donc quitté ce pays? — s'écria le Prince. — Pourquoi, au nom du ciel, n'êtes-vous pas resté à l'étranger?

— Mon dessein était de passer en Amérique et d'écrire de là à Votre Altesse Royale pour solliciter sa généreuse et secrète intervention auprès du gouvernement, en ma faveur, — dit Ramsey, — mais des circonstances survenues sur mer, pendant la traversée, m'ont obligé à revenir en Angleterre.....

— Et quelles sont ces circonstances? — demanda le Prince avec impatience. — Faites-moi tout connaître... expliquez-moi votre position exacte.... dites-moi ce que vous avez à craindre et à espérer pour que je puisse juger jusqu'à quel point je puis vous prêter assistance. Mais ne vous exagérez pas mon influence sur le gouvernement, Monsieur Ramsey, car pour peu que vous soyez au courant de la situation des partis et des intérêts politiques dans ce pays, vous ne devez pas ignorer que le Prince de Galles, — ajouta Son Altesse Royale, avec une certaine amertume, — n'a pas plus de valeur qu'un zéro dans l'estimation du Ministère. Néanmoins, — s'empressa-t-il de faire observer, — il peut y avoir des voies et moyens pour vous servir, car ce que je ne peux pas obtenir moi-même, je l'obtiens quelque fois par l'entremise de nobles personnages qui jouissent de la confiance du Cabinet et qui me sont secrètement dévoués.

— J'expliquerai aussi brièvement que je le pourrai, les circonstances qui m'ont forcé à rentrer en Angleterre, — dit Ramsey.

Le Prince se jeta sur un sopha et montra du doigt une chaise à Ramsey, qui la prit.

— Commencez donc, — dit l'héritier présomptif, — je suis prêt à vous prêter l'oreille la plus attentive.

— C'est dans les premiers jours de Mars, — continue Ramsey, — que je m'étais embarqué, à Liverpool, à bord d'un shooner, *Fire-Fly*, en partance pour les Etats-Unis. Je n'étais connu à bord que comme M. Gustave Wakefield, et nul n'avait le moindre soupçon que quoi que ce soit de particulier se rattachât à mon histoire. Un mois s'était passé pendant lequel notre marche avait été retardée par de fréquentes tempêtes; mais nous approchions de notre destination, quand nous fûmes attaqués par des pirates, montés sur un brick, appelé le *Royal George*. Tout l'équipage fut massacré à l'exception d'un simple matelot et de moi, et nous fûmes faits prisonniers par les pirates. Ce fut la première occurence, tout particulièrement fâcheuse pour moi, qui se fut présentée depuis mon départ de Liverpool, car, jugez de ma consternation, lorsque dans les deux chefs des forbans, je reconnus deux misérables que le hasard des circonstances m'avait fait connaître en Angleterre.

— Alors, c'étaient des pirates Anglais..... n'est-ce pas? -- s'écria le Prince, — et ils avaient l'insolence inouïe d'appeler leur navire le *Royal George?*.... n'est-ce pas ce que je vous ai entendu dire ?

— Votre Altesse Royale est dans le vrai, — répondit Ramsey. — La vérité est que ces deux hommes avaient

été compromis dans l'affaire qui m'avait fait tomber dans les mains de la justice, et envoyé à l'échafaud, — ajouta Ramsey, dont la voix faiblit tout à coup. — Joseph Warren, mieux connu dans le monde du crime sous le nom de Magsman et Stephen Price, dit le Gros Meg..... Mais que Votre Altesse Royale veuille bien me pardonner, — s'écria tout à coup Ramsey qui s'était interrompu brusquement à la vue du changement qui s'était fait dans la physionomie et dans les manières du Prince. — Je sais que je n'aurais pas dû faire allusion à de pareilles mirésables en votre présence, mais les exigences de mon récit m'obligent à mentionner des noms bien faits pour blesser vos oreilles.

— Ne vous interrompez pas pour me présenter d'inutiles excuses, Monsieur Ramsey,— s'écria Son Altesse Royale, revenue maintenant de l'effet qu'avait produit sur elle les désagréables souvenirs que la mention du nom de Joe Warren, *alias* Magsman, avait éveillés dans son esprit. — Il est impossible de réprimer un sentiment de dégoût à la pensée de pareilles hommes...., mais, je vous en prie, continuez votre récit. Vous me disiez que vous aviez reconnu ces deux bandits ; je suppose qu'ils ont dû vous reconnaître également ?

— Effectivement, Votre Altesse Royale, — reprit Ramsey, — et j'ai été obligé de les supplier, en me mettant presque à leurs genoux et dans tous les cas avec des larmes dans les yeux, de ne pas trahir mon terrible secret.

—Vous en auraient-ils menacé?—demanda le Prince.

— Non, au contraire, ils m'ont bien promis de garder le silence, — répondit Ramsey; — mais quelle confiance est-il possible d'avoir en de pareils mécréants ?

— De véritables mécréants, en effet ! — se murmura le Prince à lui-même. — Je vous en prie, continuez votre histoire, Monsieur, — reprit-il à haute voix. — Je présume qu'ils vous ont contraint à vous faire pirate ?

— S'ils ont pu en avoir l'intention, le temps ne leur a pas été laissé pour la mettre en exécution, Votre Altesse Royale, — répondit Ramsey ; — car quelques heures après que les forbans eurent pris et coulé le *Fire-Fly*, un navire de Sa Majesté fut signalé. Le *Royal George* essaya vainement d'échapper à la frégate Anglaise, et le résultat fut la capture des pirates par *la Diana*.

— *La Diana !* — répéta le Prince, qui se rappela tout à coup que c'était sur ce navire que Meagles avait été expédié sans cérémonie loin de l'Angleterre.

— C'est sur ce navire de Sa Majesté que je fus transféré avec tous ceux qui se trouvaient sur le *Royal George*, — répondit Ramsey, — c'est en vertu d'un compromis proposé par le capitaine de *la Diana*, que l'affaire s'était terminée sans effusion de sang, et les seuls qui furent considérés comme pirates furent Joseph Warren et Stephen Price. Ils furent mis aux fers, pour être gardés prisonniers jusqu'au retour du navire en Angleterre, puis être livrés à la justice et subir leur jugement dont le résultat probable sera...

— Leur mort sur la place des exécutions, je l'espère bien! — s'écria brusquement le Prince, — Plus tôt on se débarrassera de ces brigands, mieux cela vaudra!... Mais n'avez-vous pas vu à bord quelqu'un portant le nom de Meagles ?

— Certainement, Votre Altesse Royale... C'est même en conséquence de quelque chose qui survint par rapport à lui, que le retour de *la Diana* en Angleterre fut tout à coup décidé.

— Expliquez-moi ce qui s'est passé, — dit le Prince qui désirait voir si Meagles s'était montré communicatif avec ses compagnons de voyage.

— Environ dix jours après la rencontre avec les pirates, — reprit Ramsey, — nous fûmes rejoints par un croiseur fin voilier, juste au moment où nous arrivions en vue des côtes d'Amérique, et ce navire était porteur de dépêches pour le capitaine de *la Diana*, lui intimant l'ordre de revenir en Angleterre sur le champ. Il était bien connu à bord que M. Meagles avait été exporté à raison d'un crime de haute trahison dans lequel il avait été impliqué; du moins tel était le bruit généralement répandu, et les instructions originaires données au capitaine lui enjoignaient de le débarquer sur le sol de l'Amérique. Mais le contre-ordre semblait impliquer soit que sa grâce lui était accordée, soit qu'il avait été reconnu innocent du crime qui lui avait été imputé, car le capitaine après avoir lu les dépêches, lui annonça qu'il ne devait plus se regarder comme prisonnier et qu'il allait être ramené dans son pays natal.

— Maudite Lœtitia ! — murmura le Prince, en se parlant à lui-même, — c'est vous, qui m'avez forcé à plaider la cause de Meagles et à obtenir sa grâce du Ministre de l'intérieur ! — ajouta-t-il, en continuant à se parler à lui-même tout en apostrophant l'amazone absente.

— Est-ce une observation que veut bien me faire Votre Altesse Royale? — demanda Ramsey qui avait cru que le Prince lui disait quelque chose.

— Oui,... non,... rien d'important, — répondit l'héritier présomptif. — Des relations d'amitié se sont-elles établies entre vous et Meagles, pendant le voyage de retour?

— Je l'ai très-peu vu, Votre Altesse Royale, — répondit Ramsey. — La vérité est qu'en prétextant une sérieuse indisposition, j'ai obtenu la disposition exclusive d'une cabine et que j'y suis resté seul, presque constamment. Je n'ai guère besoin de rappeler à Votre Altesse Royale que j'avais une peur incessante, soit d'être reconnu, soit d'entendre quelque chose qui fut de nature à me faire éprouver un sentiment de confusion qui aurait pu donner naissance aux plus étranges soupçons. D'ailleurs Meagles avait tellement gagné les bonnes grâces des officiers du navire, que, même avant que son pardon ne fût arrivé, il était déjà traité avec les plus grands égards, dînant à leur table, constamment dans leur société, fumant, buvant, chantant, et jouant aux cartes.....

— Et lorsqu'il a eu sa grâce, je suppose qu'il a été

plus fêté et plus caressé que jamais? — dit le Prince d'un ton interrogatif ; — mais revenez à votre affaire, — ajouta-t-il sans attendre la réponse à sa question. — En somme avez-vous échappé au danger d'être reconnu, ou ce gueux de Warren et son complice vous ont-ils trahi?

— Je n'ai pas été reconnu et ils ne m'ont pas trahi, — répondit Ramsey. — Mais quand nous avons débarqué hier à Portsmouth, Warren a trouvé l'occasion de placer son doigt contre ses lèvres et de me faire un signe assez facile à comprendre.

— Que voulait-il dire? — demanda le Prince.

— Je vais l'expliquer à Votre Altesse Royale, — reprit Ramsey. — Les principaux témoins contre Warren et Price pour la destruction du *Fire-Fly* et le massacre de l'équipage, sont moi et le matelot qui, sérieusement blessé pendant le combat, est maintenant complètement rétabli. Il est vrai que deux des hommes sous les ordres de Warren, un nommé Watkins et un nommé Brudeley, ont consenti à porter témoignage dans le sens de l'accusation, mais leur témoignage est tant soit peu suspect, vu leur qualité d'officiers à bord du navire pirate. En conséquence ma déposition et celle de Paul Winnington, le matelot survivant du *Fire-Fly*, sont indispensables à l'accusation. Le capitaine de *la Diana*, me croyant un honorable négociant, m'a permis de me rendre à Londres en me faisant prendre l'engagement solennel de me présenter comme témoin lorsque la Cour de l'Amirauté réclamerait ma présence,

et Warren qui avait sans doute eu connaissance du fait, me lança au moment du débarquement le regard significatif dont j'ai parlé et qui voulait dire: « Prenez garde, » aussi éloquemment qu'il est possible à un regard de suppléer à la parole.

— Et maintenant, que vous proposez-vous de faire, Monsieur Ramsey?... Que désirez-vous que je tente en votre faveur? — demanda le Prince.

— Ma grâce, grand Prince, obtenez ma grâce! — s'écria le malheureux homme en joignant les mains, pendant que de grosses larmes coulaient sur son visage, toujours beau, quoique un peu fatigué.

— Mais si je l'obtiens, auriez-vous l'intention de rester hardiment dans le monde? — demanda le Prince.

— Non, jamais,.. jamais! — s'écria vivement Ramsey,— mais je pourrais au moins jouir de l'assurance de ma sécurité personnelle, et ne pas me troubler à chaque regard qui vient à se fixer sur moi.

— Craignez-vous donc que même si vous étiez reconnu par quelqu'un qui vous aurait connu autrefois, il puisse se rencontrer un homme assez dur et assez cruel pour vous livrer à la justice, après tout ce que vous avez souffert?

— Oui, oh! oui,... j'en suis convaincu, — s'écria Ramsey en proie à la plus vive agitation. — Premièrement il y a Sir Richard Stamford qui se montrerait sans pitié pour moi, puis il existe un certain noble personnage, ayant un rang élevé dans le monde et la

disposition d'une grande fortune, qui a découvert que j'avais inspiré les plus tendres sentiments à sa femme et qui est la principale cause de mon brusque départ d'Angleterre, parti qu'il m'a forcé de prendre sous la pression des plus terribles menaces de vengeance.

— Quoi ! cet amour serait-il né postérieurement à votre jugement et.....

— A mon exécution, voulait ajouter Votre Altesse Royale — dit Ramsey avec un accent empreint d'une légère amertume.— Mais n'importe .. il faut que j'habitue mon esprit à considérer ce terrible incident de ma vie comme la date qui termine une portion de ma carrière et qui marque le commencement d'une autre. C'est comme une date de vie et de mort!

— Et une grande dame vous a aimé depuis cette fatale époque de votre existence? — dit le Prince d'un air pensif; — mais sans doute elle ignorait à cette époque... .

— Oh! oui..... elle était dans l'ignorance de ma destinée maudite! — s'écria Ramsey. — Et j'étais si heureux de jouir de son amour... et elle avait consenti à fuir avec moi.... à quitter pour moi son mari....

— Votre amour a une teinte romanesque fortement prononcée, Monsieur Ramsey — fit observer le Prince.

— Ah! il a été en effet marqué par de bien extraordinaires circonstances, — poursuivit Ramsey, — et la plus surprenante de toutes, c'est que cette dame de haute naissance, si remarquablement belle et d'une nature si passionnée, est arrivée pure entre mes bras !

— Pure! — répéta le Prince, — je croyais que vous m'aviez dit qu'elle était mariée à un noble personnage qui vous persécutait à son sujet.

— Et c'est en effet la vérité, — répondit Ramsey; — mais, quoique mariée depuis plus de six ans, elle était encore aussi innocente, aussi pure, et aussi chaste de corps, qu'elle était ardente, passionnée, et brûlée de désirs en imagination.

— Vous m'étonnez! — s'écria le Prince. — Est-ce que je connais l'héroïne d'une aussi étrange histoire?

— Votre Altesse Royale la connaît très-bien, — répondit Ramsey, — mais je n'ose pas pousser plus loin la conversation sur ce sujet.....

— Oh! vous avez cruellement piqué ma curiosité! — s'écria le Prince, — et je donnerais tout au monde pour savoir quelle est cette dame! Voulez-vous me dire son nom? mille foix, dix mille fois, je vous jure de ne pas trahir votre confiance, et je regarderais comme une véritable faveur si vous consentiez à répondre à ma question. Jamais de ma vie je n'ai pris un si vif intérêt aux amours des autres.

— Si Votre Altesse Royale me commande de révéler ce secret, — commença à dire Ramsey, — je n'ai pas d'autre alternative....

— Alors je vous l'ordonne, — s'écria le Prince dont tous les traits exprimaient la plus intense curiosité! — Parlez.... dites-moi quelle était cette merveilleuse beauté qui était l'héroïne de cette romanesque histoire?

— Mais quelle opinion Votre Altesse Royale va-t-elle concevoir de moi, si je trahis cette noble dame? — dit Ramsey encore hésitant.

— Vous ne parlez que sous le sceau de la plus stricte confidence, et il ne peut en résulter aucun mal, — répliqua le Prince — Allons,... dites vite : Qui est-elle?

— La Comtesse de Desborough, —répondit Ramsey.

— Quoi!... la Comtesse de Desborough !— s'écria Son Altesse Royale en bondissant du sopha sur lequel elle était assise, comme sous l'impression d'un choc galvanique. — Est-ce possible ?... La fière, l'impérieuse, la cruelle, et prude Eléonore de Desborough?

— J'ai dit la vérité à Votre Altesse Royale, — répondit Ramsey quelque peu étonné de l'agitation que la révélation du nom de la noble dame avait excitée chez le Prince.

— Vous me confondez. Je suis comme frappé de consternation ! — continua l'héritier présomptif dont l'air justifiait les paroles. — Mais... un nouveau jour pénètre dans mon esprit... Vous m'avez expliqué le mystère qui enveloppait la vie domestique du Comte et de la Comtesse Desborough... la raison qui leur faisait occuper des appartements séparés... Oui... je comprends tout maintenant?... le malheureux mari est...!

— C'est le terrible secret des Desborough, — dit Ramsey ; — mais je supplie Votre Altesse Royale de mettre un sceau éternel sur ses lèvres....

— Une telle recommandation n'est pas nécessaire, Monsieur Ramsey, — interrompit le Prince presque

incapable de secouer l'étonnement et la stupeur dont il avait été saisi. — Ainsi donc la brillante Eléonore a été votre amante... votre maîtresse? — continua-t-il d'un air pensif. — Eh bien, je crois que vous lui avez ouvert une voie que depuis elle n'a guère hésité à suivre, car la dernière fois que je l'ai vue, il y a de cela quatre ou cinq semaines, elle était en compagnie d'un certain Lord Florimel, un beau petit jeune homme imberbe, à la mine enfantine, et qui pour la circonstance avait revêtu un costume de femme.

— En vérité !— s'écrie Ramsey avec un accent d'amertume, puis presque immédiatement il ajouta, avec son ton et ses manières habituelles : — Mais, comme de raison, je ne puis plus rien être pour elle maintenant, si ce n'est un objet d'horreur et de mépris.

Le Prince commença à se promener à travers sa chambre.— Il était évident que quelque nouvelle idée, provoquée sur ce qu'il venait d'entendre, occupait son esprit et qu'il cherchait sous quelle forme il devait la produire. Ramsey le suivait des yeux et il se sentait pénétré du vague soupçon que le Prince était sur le point de lui faire part d'un projet qu'il ne savait comment aborder.

Enfin le Prince s'arrêta court à quelque pas de l'endroit où Ramsey était assis, et le regardant bien en face d'une façon significative, il dit : — Avez-vous encore quelque souci de la Comtesse de Desborough?...

Une partie de la vérité se fit immédiatement jour

dans l'esprit de Ramsey, il comprit que l'héritier présomptif avait quelque secret dessein sur la belle Comtesse et qu'il désirait l'employer comme agent ou comme instrument pour le mettre à exécution.

— Je me soucie fort peu de Sa Seigneurie maintenant, — répondit le rusé criminel.

— Et je suppose qu'après ce que je vous ai dit de ses nouvelles amours, avec ce Lord Florimel — dit le Prince, — vous ne vous feriez pas scrupule de prendre même parti contre elle ?

— Je serais certainement fort enchanté de me venger de sa perfidie envers moi, — reprit Ramsey, auquel les questions du Prince fournissaient clairement les réponses qui devaient être bien accueillies.

— Ecoutez-moi donc, Monsieur Ramsey, — continua l'héritier présomptif. — Je vais vous révéler un certain secret, comme vous m'avez fait la confidence du vôtre. Pour tout vous apprendre, en un mot, j'aime cette hautaine, cette belle, cette passionnée Comtesse de Desborough ; mais elle me hait. Plus d'une fois j'ai été au moment de la faire tomber dans mes bras, mais des hasards l'ont sauvée. Les mesures que j'avais prises pour l'attirer dans mes filets, m'ont rendu l'objet de son aversion, car tels sont les sentiments que je lui inspire, j'en suis positivement assuré. Me venger d'elle et satisfaire en même temps ma passion, l'humilier et apaiser les désirs qui bouillonnent dans mon sein, comme une lave ardente, lorsque mon imagination évoque son image, voilà le but que je me propose

maintenant, et que vous pouvez m'aider à atteindre.

— Je suis aux ordres de Votre Altesse Royale, — dit Ramsey presque impuissant à cacher le ravissement qu'il éprouvait à être mis dans la confidence du Prince et appelé à se mettre à son service. — Votre Altesse Royale peut me rendre un bonheur relatif, ou dans tous les cas assurer ma sécurité, et, en retour, je me fais son esclave; elle peut disposer de moi en toute occasion, soit pour le bien, soit pour le mal.

— Vous vous engagez alors à m'aider dans le projet que j'ai conçu? — dit le Prince dont l'imagination était toute aux charmes de la belle Eléanor, et aux mille idées d'amour que son image éveillait en lui.

— Je m'engage corps et âme au service de Votre Altesse Royale,— répondit Ramsey.

— Alors établissons bien nos conventions, —répondit le Prince; — quand, par un moyen quelconque que vous aurez jugé convenable d'employer, vous m'aurez fourni l'occasion certaine de satisfaire mon amour et ma vengeance contre la Comtesse de Desborough, à l'instant même, le document contenant votre grâce pleine et entière sera remis entre vos mains. Je me le procurerai dès demain, et, par conséquent, plus tôt vous aurez rempli la condition qui vous incombe, plus je me montrerai empressé et satisfait de m'acquitter de la mienne.

— Soit, grand Prince, — s'écria Ramsey, — je ne laisserai pas à l'herbe le temps de croître sous mes pieds.

Le coupable prit alors congé de l'héritier présomptif et sortit de Carlton House enveloppé dans son grand manteau, son chapeau à larges bords enfoncé sur les yeux, et la figure cachée par le grand foulard qu'il maintenait appuyé sur sa bouche.

—Hautaine, cruelle, et impérieuse Comtesse de Desborough! — s'écria le Prince à haute voix, aussitôt que la porte du salon se fut refermée derrière Ramsey, — l'heure de la vengance approche! Tu te livreras à mes embrassements, je jouirai de tes charmes et, quand j'aurai bu à satiété à la coupe de volupté que tu auras remplie pour moi, je te chasserai avec mépris comme la maîtresse d'un misérable qui a passé par les mains du bourreau. Ce sera là une glorieuse vengeance, Eléanor, une bien glorieuse vengeance! — continua le Prince en se frottant les mains d'un air joyeux. — Mais... le retour de ce Meagles et le guêpier où ce misérable Warren s'est encore fourré, sont des circonstances qui viennent me gâter le plaisir que j'aurais à ne penser qu'aux désirs d'amour et de vengeance que tu m'inspires. Mais ne nous laissons pas attrister par de sombres pressentiments et ne songeons qu'au bonheur qui m'attend. Meagles est désarmé, il ne peut rien contre moi. Lorsque ces documents importants étaient en son pouvoir, sa morsure pouvait être aussi vénimeuse que celle d'une vipère, maintenant tous les efforts de sa malignité ne parviendraient pas à la rendre plus dangereuse que celle d'un misérable cousin. Et quant à Warren, que sait-il?... que peut-il

faire?... que peut-il dire?... que sa femme a été ma maîtresse... Ah! le public Anglais a les oreilles depuis si longtemps rebattues de semblables histoires sur le compte de son futur Souverain, qu'il n'est plus susceptible d'éprouver une surprise de plus; il sait bien le peu de souci que je prends de son déplaisir.

Arrivé à cette satisfaisante conclusion, l'héritier présomptif du trône d'Angleterre se rappela tout-à-coup la charmante danseuse qui l'attendait dans son appartement et il se hâta de s'y rendre.

CHAPITRE III

EPANCHEMENTS

Le lendemain du jour où s'étaient passés les incidents que nous venons de rapporter, vers deux heures de l'après-midi, nous voyons la Duchesse de Devonshire descendre de son équipage devant la demeure du Comte et de la Comtesse de Desborough.

Eléanor était chez elle et elle se trouvait seule dans son salon au moment où son amie Georgiana fut annoncée.

— Il y a près d'un siècle que je ne vous ai vue, ma chère Eléanor, — dit la Duchesse en pressant chaleureusement les mains de la charmante Comtesse, — quatre ou cinq semaines... et vous avez passé tout ce temps au Manoir de Stamford ?

— Il y a en effet cinq semaines que nous nous sommes trouvées réunies, — dit Eléanor, — et, à propos, il faut que je vous gronde, ma chère Georgiana, pour m'avoir exposée à être aussi sérieusement compromise.....

— Oh! je me souviens maintenant, — s'écria Sa Grâce en partant d'un aussi franc éclat de rire que les lois de l'étiquette pouvaient l'autoriser. — Je me rappelle cette affaire dans Chancery Lane, avec Mademoiselle Plantagenet.

— Votre vaurien de cousin Lord Florimel, — interrompit la Comtesse d'un air presque sérieux. — Savez-vous, Georgiana, que c'était très-mal à vous?

— Ma chère amie, il m'était impossible de vous prévenir, surtout en présence de cette horrible femme, de cette Lady Lade.

— Et pourtant vous m'avez présenté Lord Florimel comme étant Mademoiselle Plantagenet, — dit Eléanor toujours avec un air de reproche, — et je ne suis que trop certaine que vous saviez parfaitement qui il était.

— Oui, mais en ce moment j'ignorais que Lady Lade fût dans le secret, — répondit la Duchesse. — Toutefois, j'admets qu'il y a eu imprudence et étourderie de ma part, mais en réalité je n'y ai vu qu'une plaisanterie et vous savez bien, ma chère Eléanor, qu'il ne pouvait y avoir chez moi aucune méchante intention contre vous. Je vous aime trop, comme la meilleure et la plus chère de mes amies, pour toucher à un seul cheveu de votre tête, — ajouta la Duchesse qui avait le cœur généreux, si sa tête était folle et sa morale quelque peu relâchée.

— Je vous crois, Georgiana, — dit Eléanor en prenant la main de son amie et la serrant affectueuse-

ment. — Tout ce que j'ai pu vous dire n'était pas dicté par un sentiment de colère que je n'ai pas éprouvé un seul instant. Ce n'a été qu'une petite contrariété et rien de plus. Mais figurez-vous l'embarras dans lequel cet incident m'a plongée, quand intimement convaincue que Mademoiselle Plantagenet était réellement ce qu'elle prétendait être, je l'ai innocemment et ingénument fait ma compagne dans une visite à la Marquise de Bellenden si éprise de la vie retirée qu'elle mène. La Marquise, vous le savez, est une de mes amies intimes, et je l'aime autant que je l'estime. Pour rien au monde je n'aurais voulu être l'instrument d'un ennui ou d'un scandale se produisant dans sa maison. Mais il faut que quelque malin esprit m'ait inspiré l'idée d'emmener avec moi la fausse Mademoiselle Plantagenet au Prieuré, et qu'un malheureux concours de circonstances ait fait découvrir le mystère.....

— Je suppose que la Marquise de Bellenden a été terrifiée, — s'écria Georgiana en riant de bon cœur, — mais pouvait-elle s'imaginer que vous aviez sciemment et effrontément mené chez elle un amant déguisé?

— Heureusement que déjà avait été expliqué comment Mademoiselle Plantagenet, ou plutôt Lord Florimel, se trouvait dans ma compagnie, — continua la Comtesse de Desborough, — mais l'explication donnée avait également révélé à la Marquise que le jeune Lord avait partagé le lit de Madame Fitzherbert, de sorte que si j'ai été justifiée, la réputation de Madame

Fitzherbert a été complétement sacrifiée dans l'esprit de Lady Bellenden.

— Mais la Marquise avec ses habitudes de retraite et ses sentiments de charité Chrétienne, ne fera pas de cet incident délicat un sujet de conversation à colporter ailleurs? — fit observer la Duchesse sur le ton de l'interrogation.

— Assurément non,— répondit la Comtesse.— Elle a été trop alarmée par la découverte faite dans son salon, pour ne pas désirer ardemment que l'aventure ait le moins de retentissement possible. Il y a une jeune personne, nommée Rose Foster, qui demeure chez elle et cette charmante fille, car elle est véritablement aussi belle qu'aimable, s'est trouvé jetée sur la route de votre cousin dans des circonstances qui sont loin d'avoir laissé une impression favorable dans son esprit. En conséquence, à son entrée dans le salon, où je me trouvais assise auprès de votre vaurien de cousin, elle l'a reconnu immédiatement et elle a proclamé qui il était. Le jeune Lord s'est enfui du salon dans un état de confusion plus facile à concevoir qu'à dépeindre, mais en se précipitant vers l'escalier, le pied lui glissa et dans sa chute sa tête est venue se heurter violemment contre un vase de porcelaine. Il était sans connaissance, et je dois déclarer que la Marquise, oubliant tout-à coup son ressentiment, se montra profondément affligée d'un accident dont au premier abord, nous croyions toutes, les conséquences on ne peut plus fatales. Sans donner l'alarme dans la maison, nous le

soulevâmes dans nos bras et nous le reportâmes dans le salon d'où il s'était enfui si précipitamment, et là nous lui avons prodigué tous les soins que nos craintes à son sujet ont pu nous suggérer. Au bout de très-peu de temps il est revenu à lui, mais il était évident que temporairement, sinon pour toujours, sa raison était altérée. Néanmoins notre douleur de l'accident fut quelque peu soulagée en reconnaissant qu'il n'avait pas eu de conséquences mortelles sur le coup.

— Alors, je présume, est venue la question de savoir ce que vous alliez faire de lui? — demanda la Duchesse de Devonshire.

— Précisément, — répondit Eléanor — La Marquise commença à s'apercevoir de tous les inconvénients et du scandale probable qui pourraient résulter si elle donnait au jeune homme blessé un asile sous son toit, c'est pourquoi je suggérai l'idée de le faire transporter immédiatement chez lui. Mais alors se presenta la difficile question de savoir comment l'y transporter? Si je le prenais dans ma voiture, ses gens concevraient nécessairement les soupçons les plus injurieux sur mon compte; et si la Marquise l'envoyait dans une des siennes, ses gens à elle ne manqueraient pas d'apprendre qui il était. Dans les deux cas les plus désagréables suppositions pouvaient être faites, soit sur elle, soit sur moi.

— C'était en effet fort embarrassant, — fit observer la Duchesse de Devonshire; — comment vous êtes-vous enfin tirées de cette difficulté?

— La Marquise s'est décidée à mettre deux de ses domestiques dans la confidence et à leur expliquer que le jeune Lord, après avoir pris le déguisement qu'il portait pour poursuivre quelque folle entreprise, avait continué à soutenir son rôle tant vis-à-vis d'elle que vis-à-vis de moi... En résumé, — ajouta la Comtesse de Desborough, — Lady Bellenden m'invita à retourner chez moi et à lui laisser le soin de tout arranger pour le mieux. Je suis revenue chez elle le lendemain et j'ai appris qu'elle était parvenue à se tirer d'embarras de la façon la plus satisfaisante. Car, pour que les domestiques de Lord Florimel ne pussent pas savoir dans quelle maison leur maître, sous son costume de femme, avait éprouvé l'accident dont il était la victime, elle l'avait envoyé chez son médecin avec une note explicative des circonstances de l'affaire.

— Admirablement imaginé, — s'écria la Duchesse, — je présume que vous savez que le jeune vaurien a quitté Londres pour quelques semaines et qu'il est allé les passer sur le bord de la mer.

— Non, je n'ai pas été instruite de cette circonstance, — répondit Eléanor. — Il est probable que lorsqu'il a été en pleine convalescence, le médecin lui aura prescrit de changer d'air.

— C'est quelque chose comme cela qu'il m'a écrit dans un billet que j'ai reçu de lui il y a quelques jours, et qui est daté de Douvres, — dit la Duchesse. — Il m'annonce qu'une légère blessure qu'il a reçue par suite d'une chute le force à aller passer quelque temps au

bord de la mer pour reprendre des forces. Avez-vous vu votre amie la Marquise de Bellenden, tout récemment? — demanda la Duchesse, pour renouer la conversation qui était tout à coup tombée après sa précédente observation.

— Non, la Marquise a quitté Londres pour quelque temps; — répondit Eléanor ; — je crois que son procès touche à sa fin et qu'elle a été obligée de se rendre en province pour recueillir quelques renseignements importants pour sa cause. Mais je me rappelle, — ajouta la Comtesse en riant, — que je voulais vous gronder pour m'avoir sciemment et méchamment placé dans une aussi fausse position vis-à-vis de votre abominable cousin.

— Ma chère amie, — s'écria la Duchesse également en souriant plutôt avec malice qu'avec une franche gaîté,— si vous ne vous êtes jamais trouvée dans une position plus embarrassante que celle là, vous avez lieu de vous féliciter de votre heureuse fortune. La romanesque aventure dans laquelle vous vous êtes trouvée impliquée avec mon cousin Gabriel, n'est rien comparée à celle qui m'est arrivée, il y a quelque temps, dans cette même maison de campagne que vous avez achetée depuis.

— Quoi! est-ce du Manoir de Stamford que vous voulez parler? — s'écria Lady Desborough; — je n'ai jamais entendu dire que vous l'ayiez visité.

— Et pourtant j'y ai passé une nuit il y a huit ou dix semaines, — continua la Duchesse, — et j'étais

accompagnée par un des plus beaux galants de l'époque.....

— Oh! j'entrevois la vérité, — interrompit Eléanor, — mais est-il bien possible que vous soyiez la dame qui a visité le Manoir de Stamford avec le Prince.

— C'est un fait, ma chère amie, — dit la Duchesse en souriant, — je ne crains pas de vous en faire la confidence; car, dans une précédente occasion, je vous ai déjà avoué qu'il avait existé une certaine intimité entre moi et le Prince que, par parenthèse, j'ai cessé de regarder d'un œil favorable depuis sa cruelle conduite envers notre pauvre amie, Madame Fitzherbert. Comment avez-vous appris qu'une dame avait passé la nuit au Manoir de Stamford avec le Prince?

— Je l'ai appris du vieux couple auquel était confiée la garde de la maison, lorsque le Comte et moi nous avons été, pour la première fois, visiter la propriété, — répondit la Comtesse. — Ces braves gens étaient encore tout bouleversés par la visite que Son Altesse Royale avait faite au Manoir et je puis vous assurer, ma chère Georgiana qu'ils ne ménageaient pas les compliments qu'ils prodiguaient à votre beauté.

— Je leur en suis fort obligée, — dit la magnifique Duchesse en tournant la tête pour se regarder complaisamment dans le miroir le plus proche. — Mais j'espère qu'ils ne soupçonnent pas qui je suis? — demanda-t-elle tout à coup avec inquiétude.

— Ils n'en ont pas la moindre idée, — répondit la Comtesse; — mais comment vous êtes-vous exposée au

risque de vous compromettre aussi sérieusement?

— Je vous raconterai toute l'aventure, ma chère Eléanor, — reprit la Duchesse, — et vous verrez si ce petit épisode était autrement embarrassant, extraordinaire, et romanesque que votre affaire du déguisement de Florimel. Mais, à propos, — s'écria la Duchesse, comme frappée d'une réflexion soudaine,— le vieux couple du Manoir de Stamford ne vous a-t-il rien dit sur le revenant qu'on prétend avoir vu dans la maison, le soir même où Son Altesse Royale et moi nous avons visité le Manoir?

— Un revenant! — s'écria la Comtesse en riant, — non, jamais je n'ai été favorisée d'un conte de cette nature. Mais je me souviens maintenant, que la vieille Madame Bryan avait un jour commencé le récit d'une histoire de ce genre en présence du Comte et de moi et que sa Seigneurie l'a arrêtée court en lui disant qu'il ne voulait pas que de sottes histoires de revenant fussent mises en circulation dans sa maison. J'ai donc été privée du plaisir d'entendre l'histoire du revenant de Madame Bryan, — ajouta la belle Eléanor toujours en souriant.

— Alors ce plaisir, vous allez en jouir maintenant, ma chère amie, — reprit la Duchesse en maintenant sa causerie sur le ton de la plaisanterie. — Mais d'abord il faut que je vous dise comment le Prince et moi avons été amenés à chercher un refuge au Manoir de Stamford. Il y a quelques semaines je vous ai mise dans le secret de tout ce qui s'était passé au sujet de

la pauvre Octavie Clarendon. Vous savez donc que lorsqu'elle perdit tout à coup la raison, dans une visite qu'elle avait faite à Carlton House, le Prince m'a envoyé chercher et que je l'ai emmenée avec moi à ma Villa, dans le comté de Buckingham. Le Prince très-inquiet sur son compte et craignant que toutes les précautions ne fussent pas bien prises pour l'empêcher de s'échapper et de provoquer un scandale public, vint me rejoindre le lendemain matin à la Villa. Il y passa le reste de la journée, mais sans voir Octavie, que j'avais déjà confiée au soin du savant et discret Docteur Clarges. Après s'être assuré par lui-même que toutes les mesures de précaution étaient bien prises, le Prince résolut de retourner à Londres le soir même, et il insista pour que je fusse sa compagne de voyage. Comme nous passions sur la route qui se trouve dans le voisinage du Manoir de Stamford, l'essieu de notre voiture se brisa et ayant appris d'un paysan qui vint à passer en ce moment, que nous pourrions sans doute obtenir un asile au Manoir qui était confié à la garde de deux vieux époux, le Prince me persuada de suivre le conseil qui nous était suggéré. Les domestiques du Prince furent donc chargés de ramener comme ils pourraient la voiture à Aylesbury, de faire réparer le dommage pendant la nuit, et de venir nous reprendre le lendemain matin au Manoir. Une courte promenade nous amena devant la porte principale de cette demeure où l'hospitalité nous fut accordée. Maintenant, il arriva qu'un certain Page et sa femme se trouvaient

au Manoir où ils avaient été envoyés pour affaires par Sir Richard Stamford, et que, par un singulier hasard, le Prince connaissait ce Page. Dans le cours de la conversation ce Page nous conta cette même histoire de revenant dont Madame Bryan voulait régaler vos oreilles, quand le Comte a coupé court à son bavardage. Le fond de l'histoire c'est que pendant que M. et Madame Page étaient occupés dans la bibliothèque, ils avaient tout à coup vu apparaître le célèbre criminel, Philippe Ramsey, le banquier d'Aylesbury qui a été pendu....

La Comtesse de Desborough eut un tressaillement convulsif et une affreuse pâleur se répandit sur son visage. Mais ses lèvres qui avaient blanchi tout à coup étaient fortement comprimées comme pour retenir un cri prêt à lui échapper.

— Au nom du ciel!... qu'y a-t-il?... — s'écria la Duchesse en bondissant littéralement de son siège et en saisissant la main de la Comtesse. — Qu'avez-vous, ma chère Eléanor... qu'avez-vous?

— Rien, une indisposition passagère et déjà disparue,— balbutia la Comtesse en faisant des efforts surhumains pour contenir l'explosion d'angoisse que ces souvenirs terribles avaient tout à coup éveillée dans son sein. — Je vous en prie, continuez, Georgiana. continuez,— ajouta-t-elle en tremblant comme la feuille.

— Eléanor, au nom de notre amitié, que signifie cette émotion?... vous n'êtes pas une enfant qui peut s'effrayer d'une histoire de revenant qui, la suite vous l'apprendra, n'a rien de surnaturel, et vous n'avez pas

été saisie par une indisposition passagère, comme vous l'avez dit pour calmer ma frayeur.... Dites-moi donc, dites-moi.....

— Oh! mon amie bien aimée, — s'écria la Comtesse en versant des flots de larmes qu'elle ne pouvait plus contenir, — je suis bien malheureuse!

Et elle se jeta dans les bras de la Duchesse.

— Calmez-vous, Eléanor, ne vous abandonnez pas à cet effrayant chagrin, — dit la généreuse Georgiana avec l'accent de la plus vive tendresse. — Laissez-moi essuyer vos larmes, comme si j'étais votre sœur, car, vous le savez, je vous aime aussi tendrement que si vous étiez réellement ma sœur! Toute étourdie, toute dissipée, toute légère que je puisse être, Eléanor, — ajouta la Duchesse d'une voix touchante, — je ne ressens pour vous que les plus affectueux sentiments.

— Je le sais, Georgiana, je le sais, — murmura la malheureuse Comtesse en embrassant son amie avec l'effusion de la plus profonde reconnaissance, puis se dégageant doucement des bras de la Duchesse et après avoir essuyé ses larmes, elle dit d'une voix plus ferme: — Oui, je suis malheureuse, mais le moment est venu, je le sens et les circonstances m'y invitent, le moment est venu où je dois vous prendre pour confidente.

— Comment! auriez-vous d'âutres secrets sur le cœur, ma pauvre Eléanor, à ajouter encore au terrible chagrin que vous m'avez révélé il y a qnelques mois?. ..

Et les regards de la Duchesse exprimaient un mélange de sympathie et de curiosité.

— Oh ! oui, j'ai d'autres secrets et d'une effroyable nature... des secrets qui torturent mon cœur d'une angoisse mortelle, — s'écria la Comtesse de Desborough avec une amertume concentrée. — Mais continuez d'abord votre récit, ma chère Georgiana, dites-moi tout, puis je verserai mes chagrins dans votre cœur compatissant.

— Mais pourquoi me demander de revenir à une histoire qui ne peut être qu'ennuyeuse et même absurde en comparaison du récit de vos afflictions que je suis impatiente d'entendre? — demanda Georgiana.

— J'ai mes raisons pour insister sur la demande que je viens de vous faire, — répondit Eléanor ; — continuez donc votre récit, ma chère amie, n'oubliez aucun détail, ne passez sur aucune particularité, et vous comprendrez bientôt les raisons qui me font vous demander comme une faveur de ne rien me laisser ignorer.

— Soit, Eléanor, — dit la Duchesse tout à fait incapable de comprendre quel rapport pouvait avoir son aventure avec les chagrins de son amie.

Pendant ce temps la Comtesse avait repris un peu de calme, bien que son visage fut toujours pâle et qu'un sanglot étouffé vint de loin en loin se briser dans sa poitrine.

CHAPITRE IV

DANS LA CHAMBRE A COUCHER DU MANOIR

— Je vous disais donc, ma chère Eléanor, — continua la Duchesse de Devonshire, — que nous avons trouvé au Manoir de Stamford, un certain Monsieur et une certaine Madame Page qui semblaient pleinement convaincus d'avoir vu l'apparition de Philippe Ramsey, le banquier d'Aylesbury, qui a subi le dernier supplice tout récemment devant Newgate. Comme de raison, ni le Prince ni moi, nous n'ajoutions la moindre foi à un conte que nous n'hésitions pas à attribuer à une hallucination produite par la fièvre ou enfantée par l'imagination troublée des deux personnes dont l'esprit était frappé par la terrible tragédie qui se rattachait au Manoir de Stamford. Monsieur Page qui avait un amour désordonné pour s'écouter parler, entra dans les plus grands détails sur son aventure, et nous fit même le portrait le plus minutieux de Ramsey. Il avait en effet déposé contre lui, et, dans tous les cas, il avait dans une certaine mesure contribué à

le faire tomber entre les mains de la justice, par conséquent il le connaissait bien. Il paraît que ce Ramsey était un très-beau jeune homme, les journaux du temps en ont fait mention : il avait vingt-huit ans, il était grand, bien fait, son visage reproduisait le type Grec, il avait de beaux yeux noirs, des dents superbes, et un teint olivâtre d'une nuance un peu plus foncée que la vôtre, ma chère Eléanor.

—Continuez, Georgiana, continuez,—dit la Comtesse avec une impatience nerveuse.

— Ce Page, dont je vous parlais, — continua la Duchesse, — non seulement nous décrivit minutieusement l'apparence extérieure de Ramsey d'après la connaissance personnelle qu'il avait de cet individu, mais il nous montra un portrait peint d'après lui.

—Un portrait? — s'écria Eléanor dont l'imagination lui rappela celui qui avait été fait par Woodfall et dont la vue avait révélé, tant à son mari qu'à elle-même, le véritable caractère de celui qu'ils hébergeaient et qu'elle aimait sous le nom de Gustave Wakefield.

— Oui,... un portrait en miniature, — reprit la Duchesse en réponse à l'exclamation de la Comtesse. — Il paraît que quelqu'un l'avait trouvé entre les matelas, dans sa chambre à coucher, et par conséquent il est probable qu'il avait été donné par le criminel à Lady Stamford qui, vous devez vous le rappeler, était sa maîtresse. Le Prince et moi nous avons examiné le portrait, et il répondait parfaitement à la description

que Page nous avait fait de Ramsey : « Quel beau jeune homme ce devait être ! » me disais-je à part moi et je me rappelle d'avoir fait remarquer qu'au lieu des instincts criminels qu'il était naturel de lui supposer, c'étaient les plus nobles sentiments qu'exprimait sa physionomie. Mais quel profond soupir s'exhale de votre poitrine, Eléanor ? et maintenant voilà que vous changez de couleur dix fois dans une seconde !

— Ne vous occupez ni de mon air ni de ce qui se passe en moi, — dit la Comtesse. — Vous allez tout savoir dans un moment et alors vous comprendrez ce qui peut vous paraître mystérieux et inexplicable dans ma conduite. Continuez, ma chère Georgiana, je vous en prie, continuez.

— J'arrive maintenant à l'endroit le plus saisissant de mon récit, — reprit la Duchesse de Devonshire, après avoir pendant un instant observé son amie avec une expression de vive curiosité mêlée au plus profond intérêt. — Après avoir examiné le portrait et fait les observations qu'il nous suggéra, le Prince et moi nous nous retirâmes dans la chambre à coucher qui avait été préparée pour nous recevoir. C'était la seconde chambre ouvrant à la gauche d'un long corridor...

— C'est la chambre même, d'après ce qui m'a été dit, dans laquelle Lady Stamford a rendu le dernier soupir, — exclama la Comtesse de Desboroug. — Il y a un cabinet de toilette à l'une des extrémités, et à l'autre une salle de bains.

— C'est bien cela, — reprit la Duchesse. — Nous

fûmes donc conduits à cet appartement par Madame Page qui offrit ses services que je refusai, car il y avait chez cette femme quelque chose de hardi, d'effronté, et de commun qui ne me séduisait pas du tout. Je la renvoyai à l'instant, et le Prince passa dans le cabinet de toilette pendant que je faisais seule ma toilette de nuit dans la chambre à coucher. Bientôt Son Altesse Royale reparut dans une robe de chambre que Page, sans doute, avait eu l'attention de mettre à sa disposition, et il commençait à me faire quelques uns de ses agréables compliments qu'il sait si bien prodiguer à ses favorites, quand un bruit étrange nous fit tressaillir tout à coup. Nous écoutâmes, la porte de la salle des bains s'ouvrit, et un homme parut sur le seuil. Grand Dieu!... Que vis-je?... Un seul coup d'œil avait suffi... un cri s'échappa de ma poitrine, et je me jetai dans les bras du Prince, car le visage qui s'était offert à mes yeux effrayés était celui reproduit par la miniature et qui était resté profondément gravé dans ma mémoire! En un mot, Ramsey était là, dans cette chambre... devant mes yeux... et devant ceux de Son Altesse Royale.

— Ramsey! — murmura machinalement Eléanor, qui déjà, plus d'une fois, avait ainsi répété les paroles qui, dans le cours du récit de la Duchesse, lui entraient dans le cœur comme la pointe d'un poignard et comme un fer rouge s'imprimaient sur son cerveau.

— Qu'est-ce qui vous impressionne si profondément, ma chère amie? — demanda Georgiana. — Est-il pos-

sible que ce Ramsey vous soit connu.. qu'il vous ait inspiré quelque intérêt.....

— Continuez..... continuez, — s'écria Eléanor d'un air presque farouche, — je vous supplie encore de ne pas me questionner avant d'avoir terminé votre récit... Il est cruel... oh! bien cruel, de me forcer à renouveler si souvent cette prière.....

— L'intention de vous affliger est bien loin de ma pensée, Eléanor, — dit la Duchesse du ton d'une douce remontrance, — et par conséquent vos reproches ne sont pas mérités... mais tant que je serai dans l'ignorance sur la cause de votre chagrin, il me sera impossible d'éviter dans mon récit les paroles qui font vibrer douloureusement certaines cordes sensibles de votre cœur.

— Pardonnez-moi, chère Georgiana, ce que mes paroles peuvent avoir eu d'injuste et d'irréfléchi, — dit la Comtesse en pressant la main de son amie contre ses lèvres, — et continuez votre histoire sans vous inquiéter des émotions qu'elle excite dans mon sein. — Vous me dissiez comment *il*... comment Philippe Ramsey, — et elle prononça ce nom en frémissant, — apparut devant le Prince et devant vous sur le seuil de la salle des bains ; qu'arriva-t-il ensuite ?

— Son Altesse Royale fut aussi profondément frappée que moi par la merveilleuse ressemblance que présentait cet individu avec la miniature que nous avions vue dans la soirée, mais recouvrant presque aussitôt sa présence d'esprit, elle lui demanda qui il était. Alors

ce misérable, se jetant à nos pieds, nous fit l'étonnante révélation qu'il n'était autre que ce Philippe Ramsey que le monde croyait avoir payé ses crimes de sa vie, et à voix basse, comme s'il craignait que l'écho ne portât au dehors et son nom et les circonstances de son retour à la vie, il nous en dit assez pour nous convaincre que le drame merveilleux qu'il nous racontait n'était pas une imposture. Non, il ne nous trompait pas, il était bien, en effet, le Philippe Ramsey qui avait causé les frayeurs de Page, et qui avait été le sujet de notre conversation durant toute la soirée. Pendant que le Prince le questionnait d'un ton sévère et soupçonneux, quoique également à voix basse, confondue d'étonnement, j'avais à peine assez de présence d'esprit pour m'envelopper dans le châle que le Prince avait jeté sur mes épaules à demi-nues. Enfin, je commençai à mon tour à lui adresser quelques questions, mais avec une terreur que je ne pouvais parvenir à maîtriser. Il y a quelque chose d'effrayant à se trouver ainsi face à face avec un homme qui est comme s'il sortait du tombeau, qui a passé par les mains du bourreau, dont tout le corps à subi l'étreinte de la mort, et qui néanmoins est là, vivant, respirant, agissant, et pensant.

— Horreur !.... horreur !.... — gémit Eléanor en se tordant les mains, le visage encore plus décoloré que lorsque le nom de Ramsey avait été prononcé pour la première fois. — Mais continuez. .. continuez, Georgiana, — s'écria-t-elle tout à coup, avec un terrible

effort pour maîtriser les douloureuses émotions qui la torturaient.

— Je vois que je dois me hâter le plus possible d'arriver à la fin de mon récit, — dit la Duchesse de Devonshire, dont la curiosité et la surprise devenaient presque intolérables. — La conversation qui s'établit entre le criminel d'une part et le Prince et moi de l'autre, était pleine d'un intérêt mêlé de terreur. Il nous expliqua en peu de mots comment il avait été livré à un chirurgien comme un sujet de dissection, comment une étincelle d'existence avait reparu et s'était ranimée chez lui, comment il s'était enfui de la demeure du médecin, et comment il avait trouvé un asile dans un certain lieu qu'il ne pouvait indiquer. Puis, il nous dit qu'un sentiment d'étrange curiosité l'avait poussé à aller revisiter la scène de son fatal amour avec la femme de Sir Richard Stamford, et qu'après le terrible effet produit par son apparition sur les Pages, il avait été chercher un asile dans la chambre où Lady Stamford avait rendu le dernier soupir. Son intention était de rester là jusqu'au moment où tout serait tranquille dans la maison et où il pourrait sortir sans danger. Car, sachant très-bien l'influence que des frayeurs superstitieuses exerçaient sur les esprits, il s'imaginait que de toutes les pièces de la maison, celle où Lady Stamford était morte devait être la dernière dans laquelle devaient s'aventurer ceux qui résidaient au Manoir. Tout semblait confirmer sa supposition, quand il entendit la porte s'ouvrir et des

personnes entrer dans l'appartement — ces personnes étaient le Prince et moi escortés par Madame Page ;— il n'eut que le temps de se cacher dans la salle de bains, et quand il reconnut que la chambre allait être occupée pour la nuit, il se résolut à se présenter et à s'en remettre à notre merci. Telles furent en substance les explications qu'il nous donna, et quand elles furent terminées le Prince lui ordonna de sortir à l'instant ; alors un étrange changement se manifesta dans la physionomie de cet homme et il dit avec une intention pleine de malignité : — « Par la conversation que je viens d'entendre tout à l'heure, j'ai appris qui est cette dame, » — et il me désigna, — « et si je suis traité durement par vous, toute l'Angleterre saura que la Duchesse de Devonshire a passé la nuit au Manoir de Stamford avec le Prince de Galles. » Cette déclaration convainquit immédiatement le Prince que, dans mon intérêt plus encore que dans le sien, il fallait arriver à une transaction avec Ramsey, et il se résigna à apporter plus de conciliation dans son ton et dans ses manières envers lui qu'il ne l'avait fait précédemment. En définitive, il arracha au Prince la promesse que lorsque l'occasion favorable se présenterait et quand l'horreur soulevée par ses crimes serait un peu apaisée dans l'esprit public, il userait de son influence pour obtenir sa grâce. Ces conditions imposées par Ramsey, furent acceptées par le Prince, et le criminel effectua son départ. Nous devons supposer qu'il a réussi à sortir sans éveiller l'attention, car le lendemain matin,

rien dans l'air ou dans les paroles de Page ne nous donna le moindre sujet de penser le contraire. La voiture de voyage du Prince vint nous prendre à l'heure pour laquelle elle avait été commandée la veille au soir, et ainsi se termina notre aventure romanesque au Manoir de Stamford.

Il y eut un long silence pendant lequel la Comtesse de Desborough resta absorbée dans la plus profonde rêverie. Elle était en proie à deux sentiments contraires, l'un qui la poussait à soulager son cœur, sans délai, du terrible secret qui l'écrasait comme sous une masse de plomb, et l'autre à cacher son amour pour Ramsey, comme un crime dont elle se serait rendue coupable. Mais quand elle pensa combien il serait doux pour elle d'entendre les paroles de sympathie qu'elle pouvait attendre d'une aussi tendre amie, quand elle réfléchit que son secret était parfaitement en sûreté confié à sa garde, quand elle se souvint combien de fois elle avait éprouvé le besoin d'avoir une confidente dans le sein de laquelle elle pût épancher ce torrent de malheur qu'elle était obligée de garder renfermé dans sa poitrine, elle résolut de ne pas hésiter plus longtemps.

— Ma chère Georgiana, — dit-elle, en prenant la main de la Duchesse qu'elle regarda avec une expression de honte, de douleur, et d'orgueil blessé, peinte sur son visage, — vous aurez pitié de moi ; oh ! oui, vous aurez pitié de moi, quand vous saurez la triste vérité que j'ai maintenant à vous révéler. Votre récit

était étrange et romanesque, le mien sera rempli du plus terrible intérêt ; car c'est dans cette maison que Philippe Ramsey a trouvé un asile, et moi.... o mon Dieu ! je suis devenue sa victime.... maintenant, comprenez-vous ?

Les sourcils contractés, les lèvres tremblantes, la poitrine convulsivement agitée de la malheureuse Comtesse de Desborough, témoignaient de l'horrible angoisse qui la torturait.

— Grand Dieu !... est-ce possible?...— s'écria la Duchesse, confondue par une pareille révélation.

— C'est possible !... c'est arrivé !.... c'est la vérité !... — s'écria la Comtesse avec l'accent du désespoir, — et ce qu'il y a de terrible... de mille fois plus terrible... c'est que mon mari a connaissance de toutes ces hideuses circonstances !

— Malheureuse Eléanor ! — s'écria la Duchesse.

Puis se jetant au cou de son amie, la généreuse Georgiana dit tout ce qui lui vint à l'esprit pour la consoler.

— Ah ! je n'avais pas tort de me fier à votre amitié, — dit en sanglottant la Comtesse, après avoir amèrement pleuré sur le sein de la Duchesse. — Je savais que vous ne me mépriseriez pas dans mon infortune... que vous ne reculeriez pas avec dégoût devant cet infâme couronnement de ma misérable destinée !... non, non, vous souffrez pour moi, vous pouvez encore sympathiser avec moi et me consoler !... Le secret de ma vie, dans le mariage, vous avait déjà été révélé,

et vous saviez que j'étais pure et chaste, bien que mon imagination fût corrompue par les brûlants désirs dont la fureur me dévorait. Alors est venu cet homme, il est venu dans un moment où toutes les aspirations de ma nature étaient encore éveillées par les tentations qui avaient failli me livrer au Prince de Galles.... Cet homme, dis-je, est venu sous un faux nom.... protégé par le récit touchant qu'il nous a fait de ses malheurs.... J'ai eu pitié de lui.... Il est devenu notre hôte... nous nous sommes trouvés souvent ensemble... et vous pouvez juger, puisque vous l'avez vu, si sa mâle beauté n'était pas bien faite pour gagner mon cœur. Au bout d'un temps très-court, au bout de quelques jours seulement, je l'aimais à la folie et je m'abandonnais volontairement, oh! oui, trop volontairement entre ses bras. Pendant un court espace de temps dura ce rêve délicieux qui m'avait ouvert le paradis, puis il fut dissippé par le plus brusque de ces violents orages qui éclatent au milieu du calme d'un beau jour d'été. Un artiste que mon mari protégeait, apporta un tableau qu'il désirait lui soumettre : ce tableau était le portrait de Ramsey! Oh! quels mots pourraient rendre l'horrible angoisse qui me saisit tout à coup?... La réunion de mille tortures n'aurait rien été à côté de l'angoisse mentale que j'eus à souffrir. Comment ai-je survécu à ce terrible jour, je n'en sais rien!

—Et quels événements suivirent?— demanda la Duchesse profondément intéressée par cet étrange récit.

— L'exil immédiat de Ramsey en Amérique, et le pardon généreux qui me fut accordé par mon mari, — répondit la Comtesse de Desborough.

— Et l'aimez-vous encore... c'est de cet homme que je veux parler? — demanda la Duchesse.

— L'aimer! — s'écria Eléanor en tressaillant, et avec l'expression d'un dédaigneux étonnement, puis d'un ton plein d'amertume et en faisant siffler ses mots entre ses lèvres décolorées, elle ajouta: — je l'abhorre... je le déteste!....

— Et depuis qu'il a quitté l'Angleterre, vous n'avez plus entendu parler de lui?... Il n'a pas cherché à communiquer avec vous? — demanda la Duchesse.

— Que Dieu m'en préserve! — s'écria Eléanor, — j'espère qu'il est mort..... et pourtant je ne suis, de ma nature, ni cruelle, ni impitoyable.

— Vous me pardonnerez si je vous adresse encore une autre question, — dit Georgiana avec un léger sentiment d'hésitation. — N'avez-vous pas cherché des consolations auprès d'un autre amant?

— Non, sur mon âme, non! — s'écria la Comtesse dont le sang revint colorer le visage. — Il fut un temps, — continua-t-elle avec plus de calme, — où j'éprouvais pour mon mari des sentiments qui approchaient de l'aversion. Mais s'il s'était rendu coupable d'un tort envers moi, en me faisant sa femme, l'outrage que lui infligeait mon amour était mille fois plus flagrant. Nos positions étaient par conséquent changées, et au lieu que ce fût lui, c'était moi qui avais à implorer mon

pardon; et ce pardon, avant même que j'eusse cherché à l'obtenir, spontanément il était sorti de son âme généreuse. Pensez-vous alors, Georgiana, que je pusse répondre par de l'ingratitude à une pareille conduite? pensez-vous que je pusse me montrer indigne de tant de bonté. Non, oh! non, c'était impossible! J'ai appris à maîtriser mes désirs, à dompter les ardeurs de ma nature, et à me soumettre à mes devoirs d'épouse; c'est pourquoi j'ai éprouvé un sentiment d'ennui et de contrariété, quand votre étourderie m'eut compromise avec Lord Florimel.

— Mais n'est-il pas étrange que le Comte se soit rendu acquéreur du Manoir de Stamford? — Demanda la Duchesse, — sachant, ainsi qu'il a dû l'apprendre, qu'il avait été le théâtre des forfaits de Ramsey.

— Il était déjà en marché pour l'acquisition de cette propriété avant la terrible découverte, — répondit la Comtesse; — il avait même déjà payé une certaine somme comme arrhes du marché. Après la fatale révélation, il me consulta à ce sujet et m'offrit de rompre la transaction. Mais j'étais désireuse de lui donner une preuve de cette force d'esprit qui devait désormais régler mes actions, et non-seulement je le pressai de terminer l'affaire, mais aussitôt qu'elle fut conclue, je fus la première à lui proposer d'aller visiter notre nouvelle propriété.

La conversation entre la Duchesse de Devonshire et la Comtesse de Desborough continua ainsi sur divers sujets et après avoir passé près de trois heures auprès

de son amie, la brillante Georgiana prit congé d'elle.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées depuis que l'équipage de la Duchesse s'était éloigné, qu'un domestique entra dans le salon, porteur d'une lettre. Après l'avoir présentée à la Comtesse, le valet de pieds sortit, et Eléanor, que cet incident avait arrachée à une profonde rêverie, jeta un coup d'œil sur la suscription.

S'il était possible qu'une flèche pénétra dans la masse cérébrale en ne produisant qu'une vive douleur sans tuer sur le coup la victime, nous ne pourrions pas concevoir que l'effet fût plus terrible que celui produit sur la Comtesse par ce rapide coup d'œil jeté sur l'adresse de cette lettre. Elle tressaillit violemment et un spasme de mortelle terreur secoua tout son corps de la tête aux pieds.

Puis, comme l'incertitude était pire encore que la confirmation de l'effroyable soupçon qui s'était fait jour dans son esprit, elle rompit l'enveloppe par un mouvement frénétique. Mais un seul regard jeté sur le contenu de la lettre fut suffisant, ses doigts laissèrent échapper le papier, un vertige la saisit, sa vue se troubla, et couvrant son visage de ses mains, elle murmura en gémissant :— Mon Dieu! mon Dieu! que vais-je devenir?.....

CHAPITRE V

RÉUNION DES DEUX AMIS

Nous sommes dans la demeure de Lady Lade.

C'était dans la soirée de ce même jour où se sont passés les incidents que nous venons de relater et l'amazone était assise dans sa salle à manger avec son viel ami et amant Meagles. Le dessert et le vin étaient sur la table, mais c'est à peine s'ils y avaient touché, tant ils étaient absorbés par les nombreuses choses intéressantes qui faisaient l'objet de la conversation.

La belle chasseresse était maintenant revêtue du costume des veuves. Ses magnifiques cheveux ne retombaient plus en mille boucles sur ses épaules; ils étaient arrangés d'une façon simple et sévère plus appropriée à ses vêtements de deuil et presque cachés sous le bonnet blanc qu'elle était obligée de porter. Sa robe noire faisait ressortir sa belle taille avec moins d'avantages que le costume masculin qui accusait si bien l'attrayante harmonie de ses formes, mais néanmoins un admirateur du beau sexe, qui ne l'au-

rait jamais vue sous son costume d'amazone, n'aurait pas consenti à avouer qu'elle pouvait être mieux sous tout autre costume que sous ses vêtements de deuil; car la mode du jour qui autorisait les corsages fort ouverts sur le devant, révélait la richesse luxuriante de son buste que son frac cachait, et ceux qui avaient coutume d'admirer la belle courbe décrite par ses épaules, pouvaient maintenant contempler leur éblouissante blancheur.

Bien que l'impression faite sur son esprit par la mort subite de Sir John Lade eût été vive, lorsque la nouvelle lui en avait été apportée dans la maison d'arrêt de Chancerie Lane, et quoique la conversation entre elle et Meagles fût grave et sérieuse, il y avait pourtant une certaine expression d'effronterie dans sa physionomie qui contrastait, assez singulièrement, avec le bonnet de veuve qui encadrait son beau visage. Son air charmant de hardiesse provocante lui était devenu si habituel qu'il lui eût été impossible de la faire disparaître, lors même qu'elle l'eut essayé, il était empreint dans le feu qui jaillissait de ses magnifiques yeux noirs, dans l'éclat des couleurs qui animaient ses joues, dans ce demi sourire qui errait sur ses lèvres et qu'aucune pensée sérieuse, aucunes circonstances graves, ne pouvaient en bannir complètement.

Son ami, son compagnon, n'était que fort peu changé, son visage était légèrement bruni, et c'était le seul effet visible produit sur lui par son voyage. Il portait le costume que nous avons déjà rendu si familier à

nos lecteurs, l'habit de cheval, le long gilet à poches, le pantalon en velours à côtes, et les bottes à revers; ses favoris bruns, un peu plus forts peut-être, étaient toujours aussi bien frisés, et ses cheveux rouges séparés sur le côté par une raie, avec une négligence étudiée, étaient massés et relevés au dessus du front de manière à donner plus de longueur à sa tête. Son linge était d'une scrupuleuse blancheur, sa cravate était nouée avec un goût tout particulier, et à côté de son chapeau qui était posé sur le buffet était placée la cravache dont il ne se séparait presque jamais.

Mais la physionomie de Tim avait une expression de gravité que nous pourrions presque qualifier de sinistre; et il n'y avait guère à s'en étonner, car en arrivant à Londres, la veille au soir, il avait entendu, de la bouche de Lady Lade, le long récit de tout ce qui s'était passé en son absence. Elle lui avait dit comment elle avait appris que le Prince était l'auteur de son expatriation, comment sa demeure avait été soumise à une perquisition, et comment les documents importants qu'il y gardait avaient été enlevés. Elle lui avait franchement expliqué sa visite au Prince, et ce qu'elle avait été obligée d'accorder afin de pouvoir rentrer en possession des papiers, et elle lui avait également appris comment le Prince était parvenu à les reprendre, ainsi que les menaces qu'il lui avait faites pour le cas où elle s'attaquerait de nouveau à lui.

Déjà exaspéré par l'ingratitude du Prince et par le cruel traitement qu'il lui avait fait souffrir, Meagles

arrivait à Londres avec un ardent désir de vengeance et les détails qui lui avaient été donnés par l'amazone n'étaient pas faits pour rasséréner son esprit. Il avait bâti tous ses plans sur l'espoir de retrouver ses papiers en sureté chez Lady Lade, qui savait fort bien l'endroit où ils étaient déposés dans son logement; mais cet espoir avait été détruit, aussitôt son retour à Londres, par le récit qu'il avait recueilli de la bouche même de l'amazone.

Ce récit, comme nous l'avons déjà fait remarquer, lui avait été fait la veille du jour où nous introduisons le lecteur dans la demeure de Lady Lade. Meagles était retourné à son appartement où Madame Piggleberry s'était livrée à des transports de joie en le revoyant. Le premier étage n'avait pas été loué depuis qu'il avait été forcé de quitter l'Angleterre, et par conséquent il reprit possession de son logement. Tout ce qui lui appartenait avait été fidèlement gardé par Madame Piggleberry, l'amazone avait pris soin de ses chevaux pendant son absence, et Wasp qui s'était aussi réjoui du retour de son maître, avait repris son service auprès de lui. Lady Lade avait mis sa bourse à sa disposition et sous plus d'un rapport nous retrouvons notre ami Meagles à peu près rétabli dans la position qu'il avait avant que la perfidie du Prince ne l'eût forcé à quitter brusquement son pays.

Pendant la matinée qui avait suivi son retour à Londres, il s'était rendu au logement que Melmoth et sa famille occupaient près de Westminster, quand il avait

fait leur connaissance; mais le faible espoir qu'il avait de ce côté d'obtenir quelques renseignements sur le sort de l'ouvrier, de sa femme, et de ses enfants fut promptement déçu. Il ignorait donc si Melmoth avait réussi dans sa périlleuse tentative d'évasion, lorsqu'il s'était précipité dans la Tamise près de Woolwich, ou s'il avait péri en cherchant à se soustraire à l'exil. Il s'était également rendu à l'établissement de Madame Brace pour s'enquérir de Rose dont l'image était toujours restée gravée. dans son cœur, mais toutes ses questions n'avaient obtenu que de sèches et froides réponses négatives. Puis, dans l'après midi, il s'était dirigé vers la demeure de Lady Lade avec laquelle il avait promis de dîner; voilà comment nous les trouvons tous deux réunis devant leur dessert presque intact et discutant ensemble les conséquences des événements racontés la veille au soir par l'amazone.

— Ainsi donc, — fit observer Meagles, après un long silence, — chacune de nos grandes espérances a été détruite et renversée.

— Il le semblerait, Tim, — répondit la veuve, puis avec un sourire, le premier qu'elle se fut permis de toute la soirée, elle ajouta : — Le destin a décidé que vous ne seriez pas Duc; que, par conséquent, je ne serais jamais Duchesse.

— Et tout cela à cause de la perfide ingratitude de ce misérable Prince, — répliqua Meagles amèrement.

— Votre ressentiment est-il donc si absorbant,

Meagles, que vous n'ayiez pas un autre espoir à me donner, — reprit l'amazone avec le même sourire errant sur ses lèvres, — même dans le cas où vous ne pourriez faire de moi une Duchesse?

— Ma chère Lœtitia vous êtes pour moi une excellente amie, — répondit Meagles, — et mon devoir est de tout faire pour vous plaire. Mais ni l'un ni l'autre de nous ne doit être d'humeur à s'occuper de plans d'avenir, s'ils ne se lient pas à la vengeance que nous sommes tous deux déterminés à tirer du Prince.

— Et cependant il faut que vous me donniez une assurance, Meagles, — dit la veuve d'un air tout-à-fait enchanteur. — J'ai l'intention de porter ces vêtements,— ajouta-t-elle, en jetant un coup d'œil sur ses habits de deuil,— pendant une année entière, comme une marque de respect pour la mémoire d'un homme qui était trop bon pour avoir pour femme une aussi indigne et aussi ingrate créature que moi... Mais à l'expiration de ce temps.....

— Vous et moi nous ne ferons plus qu'un, —répondit Meagles touché par le dévouement de cette femme qui était riche et indépendante, maisqui, malgré ses fautes, restait fidèle à son affection pour lui, quelque changées que fussent et sa position et ses espérances d'avenir.

— Cette assurance est tout ce que j'exige, Tim, — reprit-elle, — et pendant le temps de ce deuil, nous resterons dans les meilleurs termes vis-à-vis l'un de l'autre, d'excellents amis,... mais rien de plus. Vous comprenez ce que je veux dire? — ajouta-t-elle avec

un malin sourire et le teint animé d'une rougeur plus vive. — Je suis une singulière, une excentrique créature, et j'ai résolu d'être plus fidèle à la mémoire de Sir John pendant toute une année à partir du jour de sa mort, que je ne l'ai été pendant une seule semaine de son vivant. C'est ma fantaisie, ou plutôt c'est le seul moyen que j'aie de prouver ma reconnaissance pour toutes les bontés qu'il m'a prodiguées. Peut-être y a-t-il aussi au fond de ceci une légère teinte de remords. Mais n'y songeons pas! — s'écria-t-elle en s'interrompant, pendant qu'une larme roulait dans ses yeux. — Vous comprenez mes intentions, et c'est chose convenue entre nous, n'est-ce-pas, Tim?

— Certainement, ma belle, puisque tel est votre désir, — répliqua Meagles en caressant de la main la joue sur laquelle la larme qui avait tremblé à l'extrémité des longs cils de l'amazone, coulait maintenant, comme une goutte de pluie sur une pêche colorée du vermillon le plus vif.

— Eh bien, est-ce ainsi que vous commencez à exécuter ce qui vient d'être convenu entre nous? — s'écria-t-elle en faisant entendre quelque chose qui ressemblait à ce rire joyeux qui était une si agréable musique pour les oreilles de Meagles. — Mais ce que j'ai dit est véritablement sérieux, Tim, — reprit-elle en redevenant grave et sur un ton déterminé. — En conséquence rien de plus qu'un baiser à l'arrivée et un autre en nous quittant, et cela jusqu'à l'expiration de l'année, et puis alors ....

— Et puis.... quoi ? — demanda Meagles, en regardant l'amazone dans les yeux, d'un air significatif.

— Et puis.... tout ce que vous voudrez, — répondit-elle, en reculant sa chaise, pour éviter une nouvelle caresse de son compagnon qui semblait disposé à retomber dans la même faute.

— Bien, ma belle, — dit-il en riant. — En toutes choses, vos désirs seront pour moi des lois.... car, ainsi que je le disais tout à l'heure, vous vous êtes montrée une bonne et tendre amie, et l'absence ne vous a pas fait m'oublier.

Tout en parlant, Meagles prenait en lui-même l'engagement de ne plus chercher Rose, car il ne pouvait pas faire autrement que de se sentir touché par la générosité de la conduite de Lady Lade envers lui. Néanmoins, au moment où il s'arrêtait à cette résolution, il ne put retenir un profond soupir en songeant au sacrifice qu'il faisait, à la reconnaissance ; car jamais il n'avait eu pour l'amazone que cette amitié et cet attachement qui naissent d'une liaison toute sensuelle.

— Vous soupirez, Tim, — fit-elle observer, — avez-vous quelque chose sur le cœur que je ne sache pas ?

— Rien, je vous assure, — s'écria-t-il, en s'efforçant de paraître gai, — mais tout ce que vous savez suffit bien pour exaspérer un homme. Penser qu'il y a quelques mois, je pourrais dire quelques semaines, le Prince était si complètement en notre pouvoir, et que maintenant il est complètement sorti de nos griffes ;

car les secrets que nous connaissons ne peuvent plus nous servir d'armes contre lui, en l'absence des preuves à fournir à l'appui de nos assertions.

— Quel parti vous proposez-vous de prendre? — demanda l'amazone. — Il faut que nous nous vengions de lui et nous nous vengerons, quand bien même notre vengeance ne devrait nous rapporter aucun avantage positif. Que pensez-vous de l'idée de nous servir du Marquis de Sainte Croix, qui, ainsi que je vous l'ai dit l'autre soir, n'a pas encore pu tirer un shilling du Prince, et qui, à mon instigation le harcelle depuis quelques semaines.

— Mais, que faire de plus que ce que vous avez déjà fait sous ce rapport? — demanda Meagles.

— Persuadez-lui de publier un pamphlet, contenant un exposé de toute l'affaire, — reprit la veuve.

— Oui, nous pouvons faire cela, — dit son ami; — mais j'ai besoin d'une vengeance plus sérieuse, d'une vengeance qui vienne de nous directement et non indirectement, mais qui ne puisse lui fournir un prétexte pour nous persécuter et nous punir.

— Epiez tous ses mouvements, Tim, — suggéra Lady Lade, — et soyez en certain, vous découvrirez quelque circonstance que nous saurons bien faire tourner à notre avantage. Qui sait si nous ne le ferons pas retomber une fois encore en notre puissance?

— C'est vrai! le conseil est excellent, — dit Meagles; — d'après ce que vous m'avez dit hier et d'après ce que j'ai appris ce matin, il est très-clair qu'il est déjà

dans de très-mauvais termes avec sa femme. Tel est, au moins, la rumeur qui court et qui est fondée sur de petits incidents qui se sont produits à Carlton House. Ce bruit m'a été assez confirmé par la confidence qui m'en a été faite par un de mes amis attaché à l'Opéra et que j'ai rencontré ce matin par hasard.

— Sur quoi portait sa confidence? — demanda la veuve.

— Sur trois danseuses que le Prince a fait venir hier soir à Carlton House, — reprit Tim Meagles, — et dont l'une est restée avec lui jusqu'au matin. Il est donc évident qu'il mène toujours le même genre de vie qu'autrefois.

— Raison de plus pour adopter le parti que je vous ai suggéré tout à l'heure, et pour nous tenir autant que possible au courant de toutes ses actions, — dit Lady Lade; — vous connaissez si bien ses habitudes, les visages de tous ceux qui fréquentent Carlton House vous sont si familiers, et vous avez l'esprit si vif pour tirer les conséquences les plus importantes des circonstances les plus insignifiantes en apparence que vous ne pouvez manquer de découvrir quelque chose qui puisse tourner à notre avantage. Que pensez-vous de mon idée?

— Plus j'y réfléchis et plus elle me sourit, — répondit Meagles. — Allons, cessons de bouder et de nous désoler, Lœtitia, — s'écria-t-il tout à coup, le visage éclairé par un joyeux sourire; — buvons au succès de nos projets! Allons, ma belle, faites-moi raison.

Meagles après avoir rempli deux verres de vin de Bordeaux en présenta un à sa belle compagne.

— Je ne puis refuser de m'unir à votre toast, Tim, — dit elle avec un sourire.

L'instant d'après elle reposait son verre vide sur la table.

— Peut-être vous sera-t-il agréable de fumer, — dit Tim Meagles en lui offrant son étui à cigares.

— Non, pas avant l'expiration de l'année de mon deuil, — répondit la veuve. — Il ne faut m'induire en aucune tentation mauvaise, vous savez — s'écria-t-elle avec un sourire charmant qui révéla la double rangée de ses dents magnifiques, quoique un peu larges.

— Et pour éviter de vous induire en tentation, ma belle, — dit Meagles en se levant de sa chaise, — je vais aller faire un tour en fumant mon cigare. Il est maintenant huit heures, — ajouta-t-il après avoir consulté sa montre; — et dès ce soir je vais me mettre en campagne et aller rôder dans le voisinage de Carlton House pendant une heure ou deux.

— Vous reviendrez pour le souper, Tim? — dit la veuve en lui voyant prendre son chapeau pour partir.

— Assurément, ma charmante, —répondit Meagles, — et je laisse ma cravache en gage pour répondre de mon retour.

Puis s'approchant de l'amazone, il lui jeta ses bras autour du cou et imprima un baiser sur sa joue rougissante.

— Eh bien, Monsieur, qu'est-ce-que cela signifie?

— s'écria l'amazone en affectant de prendre l'air fâché, tout en arrangeant son bonnet que la brusquerie de son procédé avait quelque peu déplacé.

— N'avez-vous pas promis un baiser à l'arrivée et un autre au départ, en toute occasion? — demanda Meagles avec toute sa joyeuse humeur de l'ancien temps.

— Ah! c'est là l'interprétation que vous donnez à mes paroles, Meagles? — s'écria la dame en se mettant à l'unisson de la gaîté de son ami. — Eh bien, après tout, je crois que je dois en passer par là, et vous céder sur ce point. Maintenant, partez vite pour revenir plus tôt pour le souper.

— Alors, encore un baiser à l'arrivée et un autre au départ, — ajouta Meagles qui se dirigea en riant vers la porte.

Puis il alluma un cigare dans le vestibule et sortit pour aller faire sa promenade du soir.

CHAPITRE VI

DANS UNE SOMBRE AVENUE

Après avoir pris le chemin le plus court pour se rendre dans le parc de Saint-James, tout en fumant son cigare avec un plaisir tout particulier, Meagles, qui avait repris sa bonne humeur, maintenant qu'il avait adopté un plan de campagne contre le Prince, entra dans la longue avenue ombragée de grands arbres qu'on appelle le Mail. Il établit sa promenade devant la façade de Carlton House, les yeux fixés sur les fenêtres éclairées avec autant d'attention que s'il eût été prêt à faire le sacrifice de quelques-unes des meilleures années de son existence pour pouvoir apercevoir ce qui se passait à l'intérieur du palais.

Tout-à-coup un homme de haute stature, enveloppé dans un manteau, son chapeau rabattu sur les yeux, passa vivement devant lui, et instantanément il se sentit frappé de l'idée que la tournure de cet homme ne lui était pas inconnue. Les lanternes qui éclairaient la façade de Carlton House lui avaient permis d'obser-

ver avec quel soin il remontait le grand manteau dans lequel il s'enveloppait et rabattait son chapeau sur les yeux pour cacher son visage ; un instant après il avait disparu dans l'obscurité d'une avenue adjacente. Cet individu avait passé si précipitemment qu'il ne semblait pas avoir remarqué la présence de Meagles.

Tim s'arrêta court pendant un moment, ota son cigare de sa bouche et se murmura à lui-même.

— Où diable ai-je vu cet individu ?

Puis, tout-à-coup, et comme par l'effet d'une inspiration, l'idée lui vint que ce devait être à bord de la frégate *la Diana*.

—Oui, c'est ce Monsieur Gustave Wakefield, ce marchand, — se dit-il lorsque sa mémoire lui fut revenue. — C'est cet individu qui est arrivé à bord avec Warren et Price, et qui doit être produit comme témoin contre eux ! je n'ai pu apercevoir son visage pendant tout le temps que nous nous sommes trouvés ensemble sur *la Diana*. Il y a quelque chose d'étrange et de mystérieux en lui ; sans cela, pourquoi cette persistance à se séquestrer dans sa cabine, et pourquoi, par une soirée chaude comme celle-ci, est-il enveloppé dans ce grand manteau ?... C'est singulier... très-singulier !

Après ce court monologue, Meagles remit son cigare entre ses lèvres, et prit machinalement la même direction qu'avait suivie Ramsey.

Continuant sa paisible promenade, fumant son cigare et laissant sa pensée errer à l'aventure, Meagles eut bientôt cessé de porter son attention sur le mystérieux

personnage qu'il venait de voir et il songeait au généreux caractère de la folle amazone et à la grâce touchante de Rose, quand un bruit de pas rapides qui s'approchaient vint frapper son oreille. Toute l'allée qui bordait la clôture était plongée dans la plus profonde obscurité, car la soirée, quoique chaude, était nuageuse, le temps était couvert, et les lanternes qui éclairaient l'avenue principale du Mail ne jetaient pas leur lumière dans les avenues voisines.

En entendant les pas s'approcher, leur rapidité rappela à Meagles l'incident de l'homme au manteau, et cachant dans ses mains le bout allumé de son cigare, il s'assit sur un banc adossé au tronc d'un arbre, ce qui lui permit de dissimuler sa personne dans l'ombre épaisse qui régnait dans l'avenue. Un vague et inexplicable mouvement de curiosité, qui prenait presque le caractère d'un pressentiment, s'était emparé de lui, et son attention une fois rappelée sur cet individu qu'il connaissait sous le nom de Gustave Wakefield, il résolut d'observer ses mouvements.

A peine avait-il pris son poste sous les arbres, qu'une forme, tranchant en noir sur l'obscurité, passa rapidement près de l'endroit où il stationnait, et la silhouette qui se dessina devant ses yeux suffit pour le convaincre que c'était celle de l'individu qu'il avait vu précédemment. En moins d'une minute les pas rapides cessèrent et un bruit de voix parlant bas arriva aux oreilles de Meagles.

— Le mystérieux Monsieur Wakefield avait un ren-

dez-vous, sans doute, — pensa Tim, — et il vient de rencontrer celle qu'il devait trouver ici... Mais, diable ! ils approchent de ce côté.

C'était un fait qui lui fut confirmé par le bruit de pas qui continuait à se rapprocher, quant aux voix elles étaient muettes. Meagles se glissa derrière le tronc de l'arbre pour tout observer sans courir le risque d'être vu, et quelques moments après l'homme au manteau et la personne qui venait de le rejoindre, vinrent s'asseoir tous deux sur le banc qu'il venait de quitter.

Ils recommencèrent à parler et Tim découvrit que la personne qui accompagnait le prétendu Wakefield était une femme.

— Vous avez reçu mon billet et vous êtes venue au rendez-vous que je vous donnais, — dit Ramsey à voix basse, mais de manière à être parfaitement entendu de celui qui était posté derrière l'arbre pour écouter.

— Oui,... j'ai reçu votre billet et je suis venue au rendez-vous, — répondit la Comtesse de Desborough, car c'était elle, et sa voix conservait un calme étrange qui témoignait de la lutte intérieure qu'elle soutenait pour dominer la violence de ses émotions. — Mais pourquoi venez-vous jeter le trouble dans ma vie, vous pour qui j'ai déjà tant souffert?

— Dois-je donc penser que tout est fini entre nous, — demanda Ramsey, — et que vous me haïssez maintenant autant que vous m'avez aimé?

— Qu'il vous suffise de savoir que je regrette amèrement le passé, — répondit Eléanor avec l'accent

d'une profonde émotion, — et que si vous avez quelque souci de mon bonheur, vous devez vous hâter de mettre fin à cet entretien.

— Vos paroles, fière et cruelle dame, expliquent clairement l'état actuel de vos sentiments à mon égard. Quel changement, — continua Ramsey avec un mélange de dépit et de douce remontrance, — quel changement s'est opéré chez l'aimante et confiante Comtesse de Desborough !....

— Chut! ne prononcez pas mon nom, je vous en supplie, — interrompit la dame avec une expression de terreur et d'angoisse; — nous pouvons être entendus, quelqu'un peut nous écouter ou s'approcher sans bruit au milieu de l'obscurité de l'avenue.....

— Ce danger n'est pas à craindre, — dit Ramsey, — continuons à parler bas et avec le plus de calme que cela nous sera possible; si quelqu'un s'approche, le bruit des pas arrivera à nos oreilles et nous serons avertis. Je vous disais donc que la femme tendre et aimante qui naguère voulait abandonner sa maison, son mari, son rang, sa position dans le monde, tout enfin, pour l'homme auquel elle avait juré un amour éternel, est actuellement assez changée pour lui marchander un entretien de quelques minutes, elle qui trouvait que les heures passées près de lui s'écoulaient toujours trop vite.

— Hélas ! vous savez que ce n'est pas de ma faute, — dit la Comtesse d'une voix tremblante, — si d'effroyables circonstances sont venues flétrir ce

— Et si vous n'aviez jamais appris que le faux Wakefield était le criminel Ramsey, — dit l'homme avec une terrible amertume, quoique sans élever la voix, — vous auriez continué à m'aimer jusqu'à la mort?

— Vos paroles me remplissent d'une épouvante que j'ai peine à surmonter, — dit la Comtesse d'une voix brisée par des convulsions de terreur. — Mon Dieu ! si nous étions entendus?.... Que deviendriez-vous?.... Qu'est-ce que le monde penserait de moi?

— Je m'inquiète peu de ce qui peut m'arriver, — répliqua Ramsey en affectant un profond découragement, — maintenant que vous avez brisé toutes les espérances qui m'avaient soutenu pendant mon absence.

— Des espérances, — s'écria la Comtesse avec effroi ;— quelles espérances aviez-vous pu concevoir ? et pourquoi êtes-vous revenu en Angleterre ? Ne craignez-vous pas la colère de mon mari, s'il venait à découvrir que vous avez agi contrairement à ses ordres?

— Votre mari ne voudra pas donner de la publicité à une aventure qui compromettrait la réputation de sa femme en attirant la ruine sur moi, — répondit Ramsey ; — j'ai été idiot lorsque j'ai souffert que mes craintes l'emportassent assez sur ma raison, sur les plus simples notions du sens commun, pour me faire consentir à cette expatriation qu'il me présentait comme le seul moyen de lui faire garder le silence.

— Mais si mon mari venait à vous rencontrer, — dit la dame, — il pourrait, dans le paroxisme de sa

rage, avoir recours à des mesures extrêmes, que dans des moments plus calmes il déplorerait sans doute.

— Je vous remercie de l'avis que vous voulez bien me donner, — dit Ramsey d'un ton froid ; mais vous me permettrez d'être le meilleur juge de mes actions. Néanmoins, – ajouta-t-il immédiatement, en prenant un ton plus doux, — je ne veux pas vous parler durement. Tout à l'heure vous paraissiez accueillir avec surprise et avec incrédulité l'idée que j'avais pu nourrir quelques espérances à votre sujet, mais la foi, la confiance que j'avais dans l'amour des femmes n'ont pas été justifiées, le résultat me l'a prouvé. Je me flattais que si votre cœur m'appartenait réellement, aucune circonstance ne pouvait altérer votre affection... qu'aucune influence humaine ne pouvait changer cet amour en haine... je pensais que vous seriez mon bon génie, mon ange gardien, que vous me pardonneriez le passé et que vous feriez tous vos efforts pour m'aider à expier autant que possible mes torts par ma conduite dans l'avenir, je me berçais de l'idée que votre amour se montrerait supérieur à toute influence terrestre, quelle qu'elle soit; mais je me suis trompé, et le ton avec lequel vous m'avez parlé quand nous nous sommes rencontrés tout à l'heure, la manière dont vous vous êtes reculée devant mes bras qui se tendaient vers vous, m'ont prouvé que je n'avais rien à espérer et qu'il fallait renoncer à toutes les brillantes visions que mon imagination avait évoquées pendant que j'étais loin de vous.

amour que je ne nie pas avoir ressenti pour vout.

— Vous parlez comme si vous conserviez encore des sentiments généreux à mon égard, — murmura la Comtesse; — montrez-vous franchement généreux et mettez immédiatement un terme à cette entrevue. Car elle est pénible,... très-pénible pour moi! de plus le pardon que le noble cœur de mon mari m'a accordé m'impose certains devoirs que je ne voudrais pas oublier.

— Je m'aperçois à votre ton que je suis positivement devenu un objet d'aversion pour la femme qui m'aimait naguère avec tant d'enthousiasme, et que j'aime encore d'un amour si dévoué, — dit Ramsey, avec un tel accent de sincérité que la Comtesse ne put un seul moment douter de sa bonne foi. — Vous me demandez d'être généreux, et je vais me montrer tel, dans la mesure de mes forces; accordez-moi donc une faveur, une dernière grâce... et je vous dis adieu pour toujours.

— Et cette grâce, cette faveur? — dit la Comtesse se rattachant avec empressement à l'idée d'être délivrée éternellement d'un homme pour lequel elle se sentait une invincible aversion, que sa frayeur l'engageait à dissimuler le mieux que cela lui était possible.

— La grâce que je sollicite avec instance, — reprit Ramsey, — c'est que vous m'offriez encore une fois l'occasion de contempler, seulement pendant quelques minutes, cette merveilleuse beauté, si profondément gravée dans ma mémoire... c'est que vous me laissiez voir votre visage dans toute sa splendeur, c'est que

vous me laissiez admirer votre personne dans une toilette de nature à faire valoir tout l'éclat de vos perfections....

— Vous êtes fou!... vous êtes en délire!— murmura la Comtesse dont l'espoir passager s'était changé tout à coup en une alarme des plus vives. — Comment puis-je vous fournir l'occasion que vous me demandez?... Pour pouvoir sortir seule ce soir, enveloppée dans un manteau, la tête couverte d'un simple chapeau de paille, j'ai été obligée d'inventer des excuses que je ne pourrais renouveler sans éveiller les soupçons, non-seulement de mon mari, mais encore des gens de ma maison. Comment pouvez-vous donc supposer qu'il me soit possible de vous accorder l'étrange et puérile demande que vous m'avez faite? Oh! montrez-vous généreux envers moi, je vous en supplie, soyez généreux et désormais je ne conserverai pour vous que de bons sentiments, autant qu'il me sera possible.

— J'ai à cœur la condition que j'ai formulée, — dit Ramsey, — et dont l'accomplissement sera immédiatement suivi par mon départ de Londres, pour n'y rentrer jamais. Il se peut que ce soit une idée folle de ma part, une ridicule fantaisie, mais je ne puis renoncer à la seule lueur de bonheur dont je puisse jouir sur cette terre. Accordez-moi donc la grâce que je sollicite et je jure que vous n'avez rien à craindre de moi, que vous pouvez compter sur mon respect le plus profond. Si je cherchais la satisfaction de mon penchant

aux dépens de vos sentiments, je pourrais maintenant, ici même, vous entourer de mes bras et vous contraindre à souffrir mes embrassements. Mais je ne permettrai pas même au bord de mon manteau d'effleurer le vôtre. A travers l'obscurité de la soirée je vous ai vue vous reculer de moi, lorsque nous nous sommes rencontrés, et pour rien au monde je ne voudrais toucher du doigt cette main que j'ai si souvent pressée contre mes lèvres. Considérez cette retenue de ma part comme une garantie, comme un gage de respect que j'observerai quand il me sera permis de voir ce visage, de contempler ces charmes qui n'ont pas cessé de ravir mes sens depuis le premier moment où ils se sont offerts à ma vue. Ne refusez donc pas plus longtemps de m'accorder cette faveur, ce seul instant de bonheur qui m'attend désormais sur cette terre, je ne demande pas beaucoup. Je ne cherche pas à tirer avantage de tout ce qui s'est passé entre nous. Je ne veux qu'une faveur que vous pouvez m'accorder si facilement et que j'estime à un si haut prix Maintenant quelle est votre décision?

— Jurez-vous solennellement et par le Dieu puissant qui est au-dessus de nous, de ne plus m'inquiéter à l'avenir, si j'accède à la demande que vous me faites en ce moment? — dit la Comtesse de Desborough, après un long silence.

— Je le jure par tout ce qu'il y a de saint et de sacré! — répondit Ramsey sans hésitation. — Et je jure de plus de ne jamais jeter un seul regard sur

vous qui ne soit empreint du plus profond respect.

— Mais ne suffirait-il pas que je fisse demain, au grand jour, un apparition à Hyde Park en grande toilette et dans ma voiture? — demanda la Comtesse.

— Ah! une pareille question n'est-elle pas une véritable dérision dans ma position présente, — s'écria Ramsey, — condamné comme je le suis à me cacher sous un déguisement et encore à ne me hasarder à sortir que lorsque l'obscurité enveloppe la terre?

— C'est vrai! — dit la Comtesse d'un air pensif. — Mais, où une entrevue comme celle que vous demandez peut-elle avoir lieu? Pour rien au monde, je ne voudrais prendre une amie pour confidente et me rencontrer avec vous dans sa maison. Vous ne pouvez venir chez moi et je ne consentirais jamais à me rendre dans une maison étrangère.

— Alors quel parti prendre? — demanda Ramsey, — je ne peux rien proposer.

— Insistez-vous toujours sur la réalisation de cette idée insensée? — dit la Comtesse, avec un accent suppliant. — Considérez toutes les difficultés, tous les embarras, tous les dangers de la position dans laquelle vous me placez, pour la satisfaction d'un simple caprice de votre part.

— Et vous, ne prendrez-vous pas en considération le sacrifice que je fais en renonçant pour toujours à mes droits sur votre affection? — s'écria Ramsey; — mais n'entrons pas en discussion sur ce point.

— Chut! ne parlez pas si haut, je vous en supplie,

— murmura Lady Desborough. — Vous êtes décidé, je le vois.... et par conséquent, il faut que je cède à votre exigence.

Puis, après un moment de réflexion, elle dit :

— Savez-vous que le Comte est devenu acquéreur du Manoir de Stamford ?

— J'ai appris cette circonstance hier au soir, — dit Ramsey, — en prenant, avec toutes les précautions possibles, mes renseignements pour savoir si vous étiez à Londres, afin d'être bien certain que ma lettre vous parviendrait sûrement.

— Auriez-vous quelque répugnance à revenir au Manoir de Stamford, pendant les quelques minutes que durera l'entrevue que vous me demandez?

— Quand cette demeure serait habitée par des démons, je m'y rendrais avec joie, en pareil cas, — répondit le criminel.

— Prenons donc rendez-vous au Manoir de Stamford, — dit la Comtesse. — Vous qui le connaissez bien, vous n'ignorez pas qu'il y a une porte particulière, sur le derrière de la maison, communiquant avec un escalier au haut duquel se trouve un petit appartement. Dans le parloir qui dépend de cet appartement, je vous recevrai demain, pendant cinq minutes, à neuf heures précises du soir. Il est heureux, — ajouta Lady Desborough, d'un air rêveur, — que le Comte m'ait justement proposé de retourner demain matin au Manoir de Stamford.

— Merci, mille fois merci, pour cette preuve de

bonté de votre part, — s'écria Ramsey, -- et vous serez parée de la plus séduisante toilette....

— Oui, oui, tout ce que j'ai promis, je l'accomplirai fidèlement, — s'écria la Comtesse. — Faites en sorte d'exécuter aussi loyalement votre part du contrat, qui consiste à ne plus chercher à me revoir, après la soirée de demain.

— J'ai juré et je tiendrai mon serment, — répondit le criminel.

— A demain soir donc, à neuf heures, vous pourez pénétrer dans le Manoir de Stamford, par le chemin que je vous ai indiqué, — dit Eléanor; — vous trouverez la clef de la porte particulière dans la coupe que la statue de Bacchus tient à la main. Cette statue est près de la grille qui donne accès dans le jardin sur le derrière de la maison, cette grille ne sera pas fermée à clef.

— Je connais la localité dans tous ses détails, — dit Ramsey, — et à neuf heures, ponctuellement, je profiterai de votre bonne permission.

— Vous n'avez plus rien à me dire, maintenant? — demanda Eléanor, dont la voix trahissait l'impatience qu'elle avait de partir.

— Rien, si ce n'est de vous renouveler mes remerciements pour l'accueil favorable que vous avez fait à ma demande, — répondit Ramsey.

La Comtesse, sans daigner répondre à ces dernières paroles, s'empressa de s'éloigner et de gagner la plus proche issue pour sortir du parc.

— Femme hautaine et arrogante! — s'écria Ramsey à haute voix, et en donnant un libre cours à ses sentiments vindicatifs, aussitôt qu'il fut certain que la Comtesse ne pouvait plus l'entendre. — Vous êtes tombée dans le piége, habilement tendu sous vos pieds!... Mes belles paroles, mon adoration fervente pour votre image, sont l'invention sublime de la plus adroite politique.... Vous m'avez cru sincère.... Il y a même un moment où vous-même vous vous êtes sentie émue.... Oh! si vous vous étiez jetée dans mes bras, dès le premier moment où vous m'avez vu, j'aurais pu me laisser attendrir au point de ne pas permettre qu'on touchât à un seul cheveu de votre tête.... Vous pouviez me désarmer, mais vous avez préféré envenimer ma rancune.... Vous pouviez me faire renoncer à tout mauvais dessein, oui, vous pouviez me réduire à la faiblesse d'une femme, mais vous m'avez rendu aussi incapable de remords qu'un tigre!... Après tout, noble Comtesse, ne vaut-il pas mieux vous vendre au Prince, pour payer ma grâce, que de jouir encore de votre amour et de vivre en proie à la perpétuelle terreur d'être renvoyé à l'échaffaud, et de repasser par ces épreuves auxquelles j'ai échappé sain et sauf une première fois. Mais hâtons-nous de nous rendre à Carlton House pour annoncer au Prince le succès que j'ai obtenu.

Après avoir ainsi exprimé tout haut ses pensées, Ramsey se leva du banc et s'élança à la hâte dans la direction de Carlton House.

Le premier mouvement de Meagles avait été de le suivre pour s'assurer qu'il se rendait bien au palais habité par le Prince; mais en réfléchissant que cet homme avait fait connaître ses intentions en se croyant hors de la portée de toute oreille humaine, il ne vit pas la nécessité de pousser plus loin ses investigations de ce côté. En conséquence il se hâta d'aller rejoindre l'amazone et de reprendre le chemin de King Street.

Avons-nous besoin de dire quel étonnement profond avait produit sur Meagles tout ce qu'il avait entendu ce soir? Avons-nous besoin de constater combien il lui avait été difficile de maîtriser le tressaillement de surprise que lui avait causé l'incroyable histoire dont Ramsey avait régalé ses oreilles, pendant qu'il se tenait caché derrière son arbre? Sa surprise avait été telle en apprenant l'histoire incroyable du coupable, que le fait de la Comtesse de Desborough devenant la maîtresse d'un criminel lui avait comparativement paru sans intérêt, et l'avait moins étonné que s'il lui eut été révélé seul; car la Comtesse de Desborough avait toujours joui d'une réputation sans tache, et Meagles l'avait toujours entendu citer comme une brillante exception sous le rapport de la moralité, parmi toutes les dames de l'aristocratie.

Profondément intéressantes étaient donc les histoires qu'il avait à reporter à Lady Lade, qui était loin de se douter quels importants résultats avait donné la première expérience du conseil qu'elle lui avait suggéré. La première excursion de Meagles dans le voi-

sinage de Carlton House avait réellement été fort productive, car il était impossible de se méprendre sur les mauvais desseins de Ramsey sur la Comtesse de Desborough, et il résultait clairement des paroles imprudentes qui avaient trahi ses pensées que toute l'affaire n'était rien moins qu'un complot tramé dans le but de mettre la Comtesse au pouvoir du Prince de Galles.

— Maintenant, mon cher Tim, — s'écria l'amazone qui, pour le moment, était bien la plus joyeuse veuve qui ait jamais porté les habits de deuil, — vous voyez que mon avis était bon. Qui sait ce qui peut résulter des secrets que vous avez découverts ce soir?

— Délibérons avec calme sur le parti que nous devons prendre, — dit Meagles. Il est évident que d'une manière ou d'une autre, ce Ramsey a réussi à avoir prise sur le Prince, et qu'il espère obtenir sa grâce en jetant la Comtesse de Desborough dans ses bras.

— Eh! bien, commençons d'abord par souper et puis nous causerons tout à notre aise, — dit Lady Lade. — Mais, dites donc, Tim.... que signifie ceci? Voilà sept fois que vous m'embrassez depuis que vous êtes entré.

— C'est la joie qui me déborde, qui me rend incapable de maîtriser mes sentiments, — dit Meagles, avec un rire joyeux.

— Si c'est ainsi que vous tenez vos engagements, Tim, — dit la veuve, avec un malicieux sourire, errant sur ses lèvres vermeilles, — il faudra que je fasse attention à ne pas avoir trop de confiance en

vous ; allons, Monsieur, asseyez-vous..... pas trop près de moi, s'il vous plaît, et faites les honneurs de la table.

C'est animés de ces joyeuses dispositions que les deux amis prirent place à la table sur laquelle était servi le repas qui provoque le mieux l'intimité des douces causeries.

CHAPITRE VII

LE RENDEZ-VOUS

Le lendemain matin, de bonne heure, le Comte et la Comtesse de Desborough quittèrent Londres pour se rendre au Manoir de Stamford.

Pendant le voyage, la charmante Eléanor fit tout son possible pour combattre les sombres pensées qui agitaient son esprit et les vagues pressentiments de malheur qui torturaient son âme. Elle affecta une gaîté qu'elle était loin d'éprouver et qui ne trompa pas complètement son mari ; mais il était bien loin de deviner la véritable cause de la dépression d'esprit qu'elle s'efforçait de cacher sous ses brillants sourires et sous les charmes séducteurs de sa conversation ; néanmoins il ne lui laissa pas paraître qu'il remarquait l'inquiétude qui se lisait dans ses beaux yeux noirs, les passagères impressions de souffrances sous lesquelles s'éteignaient par moment ses sourires ; car il avait pour règle de ne jamais chercher à pénétrer ses pensées intimes, et d'attendre patiemment qu'il lui convînt de les lui révéler.

Ils arrivèrent au Manoir de Stamford pour le lunch et après le Comte monta à cheval pour aller faire une promenade sur son domaine jusqu'à l'heure du dîner. Eléanor se retira alors dans sa chambre où elle écrivit une lettre qu'elle cacha dans son corsage. Elle se procura ensuite un pistolet et un poignard qu'elle alla prendre dans l'appartement du Comte, et après s'être assurée que le pistolet était chargé et que le poignard était bien affilé, elle se rendit dans l'appartement dont elle avait parlé à Ramsey.

Il y avait communication entre cet appartement et l'intérieur de la maison aussi bien que par l'escalier donnant sur le jardin. Il se composait de trois pièces, la première, qui était la plus rapprochée de l'escalier, était meublée pour servir de parloir, celle du milieu était une chambre à coucher, et la troisième était un cabinet de toilette ou un boudoir si la personne qui occupait l'appartement était une dame. Les traditions du Manoir de Stamford indiquaient cet appartement comme ayant été habité par Anna Lightfoot pendant le séjour de sept années qu'elle avait fait au Manoir, antérieurement à l'époque où commence notre histoire.

C'est là que Lady Desborough se rendit et dans le tiroir d'un meuble du parloir elle cacha le pistolet et le poignard, puis elle descendit l'escalier et pénétra dans le jardin par la porte qui s'ouvrait au bas et elle emporta la clé. Cette clé elle la plaça dans la coupe qu'une statue du dieu du vin, placée sur un piédestal,

près de la grille du jardin, tenait dans sa main. Enfin, elle retira la clé de cette grille du jardin qu'elle emporta pour qu'on ne put la fermer, comme d'habitude, lorsque la nuit serait venue.

Ces dispositions prises, la Comtesse se promena dans le jardin, recherchant la solitude qui pour le moment était ce qui convenait le mieux aux dispositions d'esprit dans lesquelles elle se trouvait. Bien des choses occupaient sa pensée, mais ce qui l'absorbait principalement c'était les événements de la soirée qui s'approchait, et au milieu de ses méditations le temps s'écoula plus vite qu'il ne passe ordinairement dans les heures d'anxiété et de chagrin.

A cinq heures, elle rentra dans la maison et se rendit dans sa chambre pour s'habiller pour le dîner. La toilette qu'elle choisit était élégante et d'un goût charmant. C'était une robe de soie blanche, ornée d'une garniture de dentelles et de roses ; quoique brune, sa peau était si transparente et si délicate, sous sa teinte bistrée, que le blanc ne lui était en aucune façon défavorable, et comme l'agitation de son esprit avait animé ses joues de couleurs plus vives, son aspect général était on ne peut plus séduisant.

Ses cheveux fins comme la soie et d'un noir brillant, tombaient par masses épaisses sur ses épaules satinées et le corsage décolleté de sa robe révélait suffisamment son beau buste qui avait gardé toute la fraiche rondeur de la jeunesse. Il faut se rappeler que la Comtesse de Desborough n'avait que vingt-neuf ans

et qu'à cet âge une femme est dans tout l'éclat de sa beauté.

Une couronne de roses blanches faisait ressortir sa chevelure noire et brillante comme l'aile du corbeau, et la coupe de sa robe, qui laissait à nu ses beaux bras jusqu'à l'épaule, permettait d'en admirer la rondeur et les admirables proportions. Sous cette toilette, la Comtesse de Desborough paraissait si complétement à son avantage que pour une pareille femme un misanthrope aurait voulu vivre, et qu'un chevalier n'aurait pas hésité à se faire son champion et à mourir pour elle.

Quand le dîner fût servi, à six heures, le Comte fut quelque peu surpris de voir les soins tout particuliers que sa femme avait donné à sa toilette un jour qu'ils étaient seuls tous deux ; car bien qu'Eléanor fût toujours mise avec une richesse en rapport avec sa position, et une élégance en harmonie avec son goût exquis, néanmoins elle n'avait pas coutume de se mettre en grande toilette quand elle n'avait personne à recevoir. Mais elle se hâta de faire observer qu'elle pensait qu'il n'était pas improbable que le Duc et la Duchesse de Devonshire vinssent faire une visite au Manoir dans la soirée, attendu qu'ils avaient dû quitter Londres dans la matinée avec l'intention de passer quelques jours dans leur villa du voisinage.

Cette excuse, toute de pure invention qu'elle était, parut très-naturelle au Comte, d'ailleurs, trop fier de la splendide beauté de la Comtesse, pour éprouver le

moindre déplaisir des soins inaccoutumés donnés à sa toilette et qui avaient pour effet de rehausser encore l'éclat de ses charmes.

Le dîner se passa, le dessert fut mis sur la table, et Eléanor prit un verre ou deux de vin qui vinrent encore épaissir les couleurs que son agitation mentale avait répandues sur ses joues. Elle resta à causer avec le Comte jusqu'à près de huit heures et demie, puis elle se retira dans sa chambre, pendant que le Comte passait dans son cabinet de travail.

Quand elle fut seule dans sa chambre à coucher, la Comtesse se regarda dans la glace, elle vit les vives couleurs qui couvraient ses joues, le feu qui brillait dans ses yeux, et elle commença à regretter de s'être donné tant de peine pour rehausser encore l'éclat de sa beauté, en appelant la toilette à son aide. Que le lecteur ne s'imagine pas pourtant que l'art fut pour quelque chose dans les brillantes couleurs qui animaient son teint, c'était l'éclat naturel d'une santé vigoureuse rendu plus vif encore par les quelques gouttes de vin généreux qu'elle avait bues.

Mais nous disions qu'elle regrettait la peine qu'elle avait prise pour faire valoir ses charmes ; oui, elle le regrettait, maintenant, que le moment redouté approchait ; car Ramsey ne pouvait-il pas être tenté, à sa vue, de franchir les bornes de discrétion et de respect qu'il avait promis d'observer ? mais, s'il l'osait, n'avait-elle pas à sa disposition des armes pour pouvoir se défendre ? Et n'était-elle pas résolue à en faire usage,

au risque de toutes les conséquences qui pourraient en résulter ? et puis, n'était-ce pas à dessein qu'elle avait cherché dans le vin un stimulant, pour jouer son rôle d'héroïne si les circonstances l'exigeaient ?

A mesure que ces réflexions traversaient son esprit, ses regrets passagers se dissipaient et étaient remplacés par la satisfaction d'avoir rempli ses engagements à la lettre, et d'être en droit d'exiger de Ramsey une égale fidélité dans l'accomplissement des siens. Elle avait fait ce qu'il désirait, elle avait revêtu la plus séduisante toilette, en conséquence aucun prétexte ne lui était laissé pour demander une autre entrevue.

Nous le voyons, la noble dame s'était fidèlement conformée aux termes de l'engagement qui lui avait été imposé et qu'elle avait accepté, à la condition que Ramsey lui dirait un éternel adieu. Nous allons voir maintenant jusqu'à quel point elle pouvait avoir la moindre confiance dans les serments de l'homme qu'elle avait aimé avec tant d'ardeur, avec une si complète idolatrie.

Elle regarda à sa montre, il était neuf heures moins cinq minutes. Après s'être assurée que le billet qu'elle avait écrit était en sûreté dans le corsage de sa robe, la Comtesse appela à son aide tout son courage et se dirigea par un corridor intérieur vers le parloir qu'elle avait indiqué comme lieu de rendez vous à Ramsey. Elle avait emporté les deux bougies de sa chambre à coucher, et avant d'entrer dans le petit salon, elle ferma les volets et tira les rideaux pour qu'on ne put

3***

pas voir la lumière du dehors. Puis elle s'assura que le pistolet chargé et le poignard étaient bien à la place où elle les avait déposés, et à peine s'était-elle acquittée de ce soin, qu'elle entendit des pas monter l'escalier.

Pendant qu'elle écoutait en retenant sa respiration, sa poitrine resta soulevée pendant un moment, et les couleurs s'effacèrent et reparurent sur ses joues avec la rapidité du jeu de la lumière de la lune sur la surface d'un lac. L'instant redouté était proche, et elle éprouvait le pressentiment qu'il allait marquer une crise importante dans sa vie. Après un court moment d'attente, la porte s'ouvrit.

Alors sa respiration reprit son cours, sa poitrine s'abaissa, mais elle sentit en même temps le cœur lui manquer. Un nuage passa sur sa vue et elle recula de quelques pas en chancelant à la vue d'un personnage enveloppé dans un grand manteau et le chapeau rabattu sur les yeux pour cacher son visage, qui franchissait le seuil de la porte et paraissait devant elle. Mais quand cet être mystérieux et sinistre comme un échappé d'un autre monde, se retourna et ferma la porte derrière lui, quand la Comtesse se sentit bien convaincue qu'elle était *seule* avec le criminel, cette pensée qui la fit tressaillir d'horreur, la rappela à l'instant à l'intelligence de sa position.

Mais le visiteur se tenait debout, immobile devant elle, sans retirer son chapeau, et cette circonstance parut étrange à la Comtesse, elle jeta sur lui un regard d'aigle qui, semblable à un éclair, perça l'ombre que les

bords de son chapeau et le collet de son manteau projetaient sur son visage et un cri s'échappa de ses lèvres quand elle vit que son visiteur n'était pas Ramsey.

Au même moment le chapeau était enlevé, le manteau jeté de côté, et le Prince de Galles apparaissait devant la Comtesse de Desborough.

— Je suis trahie!... — je suis trahie!... — murmura-t-elle en palpitant et en reculant de nouveau d'un pas mal assuré. — Mais que signifie cette imposture, cette indigne fourberie? — s'écria-t-elle tout à coup, avec le courage du désespoir.

Et ses yeux lancèrent des éclairs et les couleurs reparurent sur son visage.

— Pas d'emportements, belle dame, — dit le Prince avec le ton d'une joyeuse confiance; — car peut-être allons-nous avoir quelques sujets importants à discuter et je ne saurais trop vous recommander le calme et le sang froid.

Pendant que le Prince parlait encore, une terrible pensée avait traversé l'esprit de la Comtesse: puisqu'il venait à la place de Ramsey, c'était donc qu'il avait connaissance de tout ce qui s'était passé entre elle et le criminel; reculant devant l'horrible idée que sa honte et son infamie étaient connues d'un homme aussi cruel et aussi dépourvu de cœur, elle alla tomber anéantie sur un sopha.

Les couleurs avaient de nouveau disparu de son visage et le regard fixe et désespéré elle semblait regarder le Prince comme l'arbitre de sa destinée.

— Ecoutez-moi, Lady Desborough, — dit le Prince en croisant ses bras sur sa poitrine et en se redressant de toute sa hauteur, — vous êtes enfin en mon pouvoir et vous le comprenez. Les circonstances ont décidé que ma vengeance et ma passion seraient satisfaites en même temps. Je brûlais du désir de vous humilier, et d'un mot je puis le faire ; j'aspirais au moment de vous posséder, et dans quelques minutes vous vous livrerez de vous-même à moi !

— Jamais ! jamais !... — s'écria la Comtesse, prise d'une subite fureur.

Et elle bondit vers l'endroit où elle avait déposé le pistolet et le poignard.

Mais le Prince s'imaginant qu'elle voulait s'élancer vers la porte pour s'enfuir, la saisit par la taille et, pendant qu'il la ramenait un peu brusquement en arrière, le tiroir dont elle avait déjà saisi la poignée, s'ouvrit.

Le pistolet et le poignard s'offrirent aux yeux du Prince qui repoussa loin de lui la Comtesse pendant qu'il s'emparait de ces armes. La malheureuse femme alla retomber sur le sopha, et se sentant trahie par la fortune et vaincue sur tous les points, elle cacha son visage dans ses mains et fondit en larmes. Pendant ce temps, le Prince avait brisé la lame du poignard et noyé l'amorce du pistolet en y versant l'eau d'une caraffe.

— Maintenant vous êtes complétement et irrévocablement en mon pouvoir, — dit-il, avec une sauvage

expression de triomphe ; — je vous ai dit que je pouvais vous humilier avec un mot, et ce mot je vais le dire sans hésitation et sans remords : Oui, fière et hautaine dame, je salue en toi la maîtresse d'un homme qui a été pendu par.....

Un cri à demi étouffé par un sanglot s'échappa de la poitrine de la malheureuse Eléanor, pendant que ses mains jointes se tordaient de désespoir, et que tout son corps s'agitait convulsivement sous un frisson d'horreur.

— Vous m'avez forcé à proclamer ce fait humiliant, —continua le Prince,—vous qui m'auriez assassiné si je vous en avais laissé les moyens, — s'écria-t-il en jetant un regard sur le poignard brisé et sur le pistolet rendu inoffensif.— Mais il est inutile de faire la prude avec moi, après vous être livrée avec joie aux embrassements d'un homme dont le cou portait la marque sinistre de la corde ! Oh ! vous pouvez gémir intérieurement, fière beauté, moi j'éprouve de la joie à vous humilier, vous, qui vous êtes montrée si cruelle et si dédaigneuse envers moi ! Toutes vos actions me sont connues, et s'il faut vous le dire, j'ai d'autres preuves encore du peu de solidité de votre vertu ; car le criminel n'a pas tardé bien longtemps à être oublié par la femme coupable qui, quelques semaines après, a été surprise en pleine intrigue galante avec le jeune et joli Lord Florimel, caché sous un déguisement de femme.

— Sur mon honneur, j'en fais le serment, je suis innocente sur ce point! — s'écria la Comtesse en se

relevant brusquement sous un impression de terreur et de colère. — Oh! assurément la seule faute que j'aie à me reprocher dans ma vie est assez grande, assez flétrissante, sans qu'il soit besoin de cette seconde accusation complétement mal fondée.

— Qu'importe, Madame, le nombre des amants auxquels vous avez accordé vos faveurs, — répondit le Prince avec ironie; — quand un criminel peut se vanter d'avoir été l'objet de votre affection virginale? Car il m'a tout dit, oui, tout le terrible secret de votre mari.

— Misérable Ramsey! — murmura Eléanor entre ses dents, avec une expression de haine répandue comme un nuage sombre sur son beau visage; puis avec une effrayante agitation, elle dit rapidement et à haute voix: — Prince de Galles, écoutez-moi un moment et entendons-nous bien sur nos positions respectives! Vous connaissez tous les secrets de ma vie, et vous pouvez détruire ma réputation et mon bonheur d'un seul mot. Je suis en votre pouvoir... Je le sais... Je le sens... Mais en êtes-vous moins, vous-même, en mon pouvoir? Et ne puis-je pas aussi d'un mot détruire votre réputation et votre bonheur? Rappelez-vous la scène à Carlton House, la nuit du bal! Rappelez-vous la soudaine apparition de Madame Fitzherbert dans cette chambre où vous m'aviez attirée, quand elle a déclaré qu'elle était votre femme! Il y a maintenant une autre Princesse de Galles à Carlton House, et le secret de Son Altesse royale, l'héritier

présomptif du trône, parjure et bigame, peut tout aussi aisément être révélé au public que le misérable récit de mon infamie et de mon déshonneur! Prenez donc le temps de réfléchir avant de me déclarer une guerre à mort qui ne peut avoir pour résultat que notre perte à tous deux?

Le Prince avait écouté attentivement, avec l'air sardonique d'un homme qui s'inquiète peu des menaces dirigées contre lui, et la Comtesse de Desborough vit avec un redoublement de terreur l'insuccès complet de l'effort qu'elle avait tenté ; elle lut sur son visage le dédain qu'il éprouvait pour ses menaces, et vit dans ses yeux l'infernale joie d'un triomphe certain.

— Mais les preuves de mon mariage avec Madame Fitzherbert? — s'écria-t-il; — les preuves, où sont-elles?... détruites!... anéanties!... les actes sont brûlés et nul n'ajoutera foi aux folles assertions de deux femmes guidées par l'intérêt et animées par des sentiments de vengeance. Vous devez bien comprendre que je ne suis nullement en votre pouvoir...

— Un mot encore! — s'écria la Comtesse arrivée au paroxisme du désespoir. — Faites-moi subir cette dernière infamie, forcez-moi à me livrer à vous, et je jure par le ciel que je tirerai une effroyable vengeance de vous et des vôtres? Prince de Galles, — ajouta la malheureuse femme, d'une voix sifflante, — votre sœur, la Princesse Sophie, est devenue mère, vous le savez! aussi vrai qu'il y a un Dieu au-dessus de nous, je révèlerai ce terrible secret, si vous persistez dans votre lâche conduite envers moi.

L'héritier présomptif chancela, car le coup qu'il recevait était aussi cruel qu'inattendu. La Comtesse vit l'effet produit par sa menace et son visage s'anima de la joie du triomphe. Il semblait que l'éclat de sa beauté, qui, un instant auparavant, avait pâli, resplendissait maintenant, et Son Altesse Royale, en revenant du choc qu'elle avait éprouvé, fut saisie de sentiments d'une tout autre nature. Le Prince voyait devant lui une femme qui lui apparaissait tout à coup dans toute la gloire d'une déesse, et rendu fou par cette subite coloration de son splendide visage, par les éclairs qui jaillissaient de ses yeux noirs, par les mouvements convulsifs de son sein à demi-nu, agité par l'exaltation du triomphe, il sentit un feu ardent s'allumer dans ses veines et faire tressaillir tout son être.

—Eléanor.... Eléanor,—dit-il d'une voix tremblante de passion, — soyons amis.... oublions notre inimitié. Je vous aime, oui, je vous aime, et je vous supplie de me pardonner les tortures que j'ai infligées à vos sentiments.... j'ai eu tort.... j'ai été lâche.... j'ai joué un rôle indigne d'un homme, mais vous me pardonnerez.... vous me pardonnerez! Rappelez-vous que, dans une certaine occasion, vous avez été prête à consentir à me rendre heureux, que le rendez-vous était pris, que déjà vos ardents baisers m'avaient donné un avant goût des joies célestes que je devais trouver dans vos bras. Pourquoi, depuis, vous êtes-vous montrée cruelle?... Si je brûle si ardemment du désir de vous posséder, instruit comme je le suis du secret de

votre premier amour, ne pouvez-vous effacer de votre esprit l'impression qu'a faite sur vous la révélation de certaines circonstances qui me concernent? Vous êtes devenue la victime d'un criminel flétri par la justice, j'ai eu pour maîtresse la femme d'un autre criminel. Pour vous, Ramsey n'existe plus que comme un objet d'aversion et de dégoût, ce sont les mêmes sentiments que m'inspire Madame Brace. Eléanor, ne sommes-nous pas maintenant dans une parfaite égalité de position?... J'ai eu tort, j'ai eu grand tort de nourrir des sentiments de vengeance contre vous, qui êtes si admirablement belle! Soyons amis, adorable créature, soyons amis, car je préfèrerais mille fois vous voir céder et vous abandonner librement, à la nécessité d'employer la violence pour vous soumettre à ma volonté. Allons, Eléanor, chère Eléanor, que rien ne subsiste plus entre nous que l'amour et la tendresse!

La Comtesse de Desborough était retombée assise sur le sofa, pendant que le Prince lui adressait ces paroles passionnées. La pensée avait surgi dans son esprit, que, si elle cédait à ses vœux, toutes chances d'un éclat scandaleux seraient évitées; elle comprenait qu'il était plus prudent d'accepter la paix, au prix de tous les sacrifices, que de s'exposer aux conséquences d'une guerre ouverte avec le Prince. Non que son aversion pour lui se fût le moins du monde affaiblie, au contraire, elle l'abhorait, elle le détestait plus que jamais, et ni les avantages de sa personne, ni ses

paroles mielleuses n'étaient susceptibles d'exercer la moindre influence sur son tempérament sensuel. Mais elle le voyait déterminé à accomplir ses odieux desseins, et elle ne comprenait que trop bien que les représailles, qu'elle pourrait exercer plus tard pour satisfaire ses sentiments vindicatifs, n'auraient pour résultat que de proclamer sa honte, sans rien changer aux circonstances qui la livraient ce soir même à la merci d'un homme résolu à abuser de sa victoire.

— Oh! je vois que vous êtes émue, Eléanor.... vous ne fermez pas vos oreilles aux conseils de la prudence qui vous engage à entrer dans des voies de conciliation, — s'écria-t-il, excité par ses désirs poussés jusqu'à la frénésie. — Jamais vous n'avez paru plus magnifiquement belle à mes yeux, et au lieu de me regarder comme le plus cruel et le plus inplacable de vos ennemis, vous apprendrez à me considérer comme le plus passionné de vos adorateurs et comme le plus fidèle de vos amis. Venez donc, adorable beauté, venez, accordez-moi le bonheur!

Et se plaçant auprès d'elle sur le sofa, il prit sa main qu'il pressa avec ardeur contre ses lèvres.

Cette action s'accomplit sans résistances de sa part, c'est à peine, en vérité, si elle parut en avoir conscience, car elle était absorbée dans de profondes réflexions, balançant encore sur le parti qu'elle devait prendre.

Enhardi par ce succès, le Prince ne se sentit que plus enflammé du désir de satisfaire sa passion.

Ses yeux se portèrent sur une porte à l'autre extrémité de la chambre, et l'idée lui vint que cette porte devait donner accès dans une chambre à coucher. Se levant doucement du sofa, il se hâta d'aller contenter sa curiosité, et le résultat de son inspection se trouva d'accord avec ses désirs. Alors, il transporta les bougies dans la chambre voisine, tout ceci avait été l'affaire d'un moment, et il reprit la main de la Comtesse qu'il pressa de nouveau contre ses lèvres.

— Oh ! faut-il céder.... faut-il donc céder?... — murmura-t-elle d'une voix tremblante.

Et comme prête à perdre connaissance, elle s'abandonna aux embrassements de son royal amant qui l'entourait de ses bras.

Il couvrait ses lèvres de baisers, il la serrait contre sa poitrine; mais, ni les ardentes caresses qu'il lui prodiguait, ni la vive étreinte sous laquelle il la tenait embrassée, n'éveillaient la moindre étincelle de cette flamme qui brûlait dans son âme et que ses yeux avaient trahie dans une précédente occasion. C'était une statue inerte, souple, et obéissante, qu'il serrait dans ses bras et qui se laissait entraîner vers la chambre voisine.

Mais à peine le seuil de cette chambre était-il franchi, qu'elle fut tout à coup rappelée à elle-même par un soudain sentiment de haine et de dégoût pour l'homme qui exerçait sur elle une aussi lâche, une aussi féroce tyrannie. S'il avait poursuivi les avantages qu'il avait gagnés sur elle pendant qu'elle était

assise sur le sofa, il aurait triomphé et Eléanor de Desborough aurait été, comme une perle nouvelle, s'ajouter à la couronne de ses conquêtes; mais l'insatiable sensualité qui l'avait poussé à vouloir rendre sa victoire aussi complète que possible, en l'entraînant dans la chambre voisine, révolta son esprit; elle vit qu'il n'obéissait qu'à ses instincts grossiers, sans apporter le moindre raffinement de délicatesse dans la passion qui l'animait, et la précaution minutieuse qu'il avait prise de porter les bougies dans la chambre à coucher firent naître subitement cet invicible sentiment de haine et de dégoût qu'elle avait ressenti.

Avec toute l'énergie d'une femme outragée, la Comtesse s'arracha des bras du Prince et reculant de quelques pas, elle tourna vers lui son visage rouge d'indignation et avec des éclairs dans les yeux elle s'écria : — Non, je préfère une guerre à mort, et la révélation du secret de votre sœur me vengera des outrages que vous pourrez vouloir m'infliger.

— Par le ciel! tu succomberas, quelques conséquences qui puissent en résulter! — cria le Prince.

Et s'élançant en avant, il entoura de ses bras la taille de la Comtesse.

Un cri s'échappa de ses lèvres; au même instant la porte extérieure s'ouvrit avec violence, et Meagles suivi par le Comte de Desborough se précipitèrent au secours de la Comtesse.

CHAPITRE VIII

SON ALTESSE ROYALE ET MEAGLES

Devant cette intervention inattendue, le Prince poussa un cri de rage, ses bras qui retenaient Eléanor se détendirent, et un faible effort suffit à la Comtesse pour lui échapper et aller chercher un refuge dans les bras de son mari.

— Emmenez sa Seigneurie, Milord, — dit Meagles à la hâte, — et laissez-moi régler cette affaire avec ce royal débauché.

— Vous, traiter avec moi, — s'écria le Prince avec un mélange d'indignation et de mépris; puis essayant de passer devant Meagles, il lui dit en lui lançant un méchant regard: — Prenez garde d'encourir une seconde fois mon déplaisir.

— Votre déplaisir, — reprit Meagles avec dédain, — je le méprise, maintenant, Milord.

Mais en s'apercevant que le Comte était déjà sur le seuil du parloir emmenant avec lui la Comtesse, il livra passage au Prince qu'il suivit une bougie à la main.

Le Prince allait se hâter de fuir le théâtre de sa défaite, mais le Comte de Desborough lui ferma violemment la porte au nez et Meagles s'élancant en avant ferma cette porte à double tour et mit la clé dans sa poche.

— Qu'est-ce que ceci signifie, Monsieur? — demanda le Prince en regardant Meagles avec un air de hauteur, sous lequel il réussit à peine à cacher la terreur qui lui glaçait le cœur. — Ah! — s'écria-t-il en reculant d'effroi devant le pistolet que Tim avait pris dans sa poitrine et qu'il faisait briller à ses yeux, — voudriez-vous m'assassiner?

— Non, à moins que vous ne me forciez à tirer de vous une vengeance sommaire, — lui fut-il répondu avec calme, mais d'un ton résolu.

—Déposez votre arme, Monsieur,—s'écria le Prince qui cherchait à l'intimider par un faux air d'autorité.

— Je préfère la garder à la main, — dit Meagles froidement, — et j'avertis Votre Altesse Royale qu'elle est chargée jusqu'à la gueule. Je suis bon tireur, Votre Altesse Royale a eu souvent l'occasion d'en juger soit dans les champs, soit dans les galeries de tir.

— En un mot, Monsieur Meagles, — s'écria le Prince en ébauchant un demi sourire, — que dois-je comprendre par cette plaisanterie. Est-ce un jeu pour renouer nos anciens liens d'amitié. S'il en est ainsi je n'hésiterai pas à vous pardonner le passé, et à vous réintégrer dans la faveur dont vous avez joui auprès de moi, tant que vous ne vous en êtes par rendu indigne.

— Sur ma parole, jamais je n'ai eu de ma vie l'esprit moins disposé à la plaisanterie, — répliqua Meagles, — mais en revanche jamais je n'ai éprouvé une tentation aussi forte de bruler la cervelle à un homme, qu'en ce moment.

— Osez-vous bien employer un pareil langage vis-à-vis de moi? — s'écria Son Altesse Royale en pâlissant tout à coup.

— J'oserai vous parler et vous traiter comme vous le méritez, — répondit Meagles, — et si vous me forcez à employer les gros mots, les actions ne tarderont peut-être pas longtemps à succéder aux paroles. Maintenant, voyez-vous, Prince de Galles, — continua Meagles en prenant tranquillement place sur le sofa mais en ayant soin de tenir son arme dans une direction telle qu'il restait toujours maître de la vie du Prince, — j'ai eu beaucoup à souffrir par votre fait, mais le moment de régler mes comptes est arrivé. Vous parlez de renouer votre ancienne amitié?... c'est absurde! c'est ridicule! Vous me haïssez et je me méfie de vous. Vous ne me pardonnerez jamais d'avoir fait avorter vos mauvais desseins sur la pauvre Rose Foster et d'avoir fait échouer votre expédition de ce soir; et, quant à moi, je ne vous pardonnerai jamais de m'avoir fait expatrier. Vous vous engageriez par serment à me rendre votre amitié et aussitôt dehors vous chercheriez une seconde fois à réaliser contre moi quelque nouvel acte de perfidie. Je vous connais trop bien, vous le voyez, pour avoir la moindre con-

fiance en votre honneur comme gentilhomme, en votre engagement comme homme, et en votre parole comme Prince. Véritablement, je ne me sentirai l'esprit à l'aise que lorsque je me serai déchargé le cœur en vous déclarant que je vous regarde comme la plus franche canaille qui ait jamais fait honte à l'espèce humaine.

Le Prince fit un soubresaut convulsif, mais le pistolet fut immédiatement dirigé dans la direction de sa tête et il y avait quelque chose de si résolu dans la physionomie de Meagles, que la lâcheté naturelle du Prince le fit pâlir devant le danger qui le menaçait.

— Qu'exigez-vous de moi, Meagles! — demanda-t-il d'une voix caressante, — vous n'ignorez pas que je n'ai pas agi contre vous sans provocation... Vous m'aviez privé de documents importants...

— Mais quand vous avez fait usage de votre pouvoir contre moi, — interrompit Meagles d'un ton sévère, — lorsque vous me faisiez conduire au bureau de police, pour de là m'expédier hors de mon pays, vous ignoriez que je fusse en possession de ces documents. Ce n'a été que lorsque votre valet de chambre est venu mettre ma maison au pillage que vous avez eu connaissance de la disparition de vos papiers. Votre trahison avait donc précédé la découverte de ces documents.

— Puisqu'il vous plaît de mettre la discussion sur ce terrain, — dit le Prince, en s'efforçant de reprendre du courage, — permettez-moi de vous rappeler que la trahison à l'aide de laquelle vous vous étiez rendu

maître de ces papiers était antérieure aux mesures rigoureuses adoptées contre vous.

— Oui, parce que je connaissais depuis longtemps votre caractère réel, — répliqua Meagles; — je vous avais obéi comme un instrument servile, comme un agent toujours prêt... j'avais fait tout ce qu'un homme peut faire pour mériter votre faveur et je voyais que vous étiez disposé à vous débarrasser de moi aussitôt que je ne pourrais plus vous être utile; c'est pour cette raison que je me suis servi de l'amazone pour vous retenir dans la salle de bains, pendant que je m'emparais de ces documents.

— Ah! l'amazone!... une véritable diablesse! — murmura le Prince entre ses dents.

— Je ne sais pas ce que vous dites, — dit Meagles, — maintenant ce que je puis vous assurer c'est que Lady Lade n'est pas dans de meilleurs sentiments pour vous que moi-même et que ce que je pourrai faire pour tirer vengeance de vous, je le ferai aussi bien pour son compte que pour le mien.

— Mais savez-vous, Monsieur, que vous vous rendez coupable du crime de lèse Majesté en menaçant la vie du Prince de Galles? — demanda tout à coup le Prince, s'imaginant follement que cette menace allait effrayer son ennemi.

— Je sais qu'il existe une loi semblable à celle à laquelle vous faites allusion, — lui fut il froidement répondu, avec un air de dédain méprisant, — mais lors même que je serais un homme dans une position dé-

sespérée, sans la moindre chance d'échapper à un châtiment terrible, je n'hésiterais pas à tirer de vous une vengeance éclatante. A plus forte raison, n'hésiterai-je pas à agir maintenant que j'ai la certitude de pouvoir vous faire sauter la cervelle, et de m'en tirer sain et sauf.

— Que voulez-vous dire? — demanda le Prince en tremblant.

Et pour dissimuler sa frayeur et paraître calme et tranquille, il prit un siège.

— L'explication est aussi facile à donner qu'à comprendre, — répliqua Meagles. — Votre Altesse Royale emploie un criminel... oh! vous pouvez laisser voir votre surprise, je sais tout...

— Mais qui, au nom du ciel, vous a dit cela? — demanda l'héritier présomptif tremblant comme une feuille de bouleau.

— Qu'il vous suffise pour le moment de savoir que je suis au courant de toutes vos actions, — répondit Meagles; — mais arrêtez, — ajouta-t-il comme frappé par une réflexion soudaine, je ne veux pas que vous vous figuriez que le misérable Ramsey vous à trahi. Si je vous laissais concevoir cette pensée, votre nature vindicative vous pousserait immédiatement à le livrer de nouveau à la justice à laquelle il a échappé, et je ne suis pas assez barbare pour me faire la cause indirecte de l'envoi de ce pauvre diable à l'échafaud; car je suppose que cette fois, Jack Ketch s'acquitterait mieux de son devoir. Je veux donc vous sauver toute

fausse interprétation relativement à Ramsey et je préfère vous dire toute la vérité et cette vérité c'est que je l'ai vu passer dans le parc, que je l'ai reconnu pour l'avoir aperçu à bord de *la Diane*, que, poussé par la curiosité je l'ai suivi, et que j'ai surpris une conversation entre lui et la Comtesse de Desborough dans une des avenues du parc. Leur conversation me révéla qui il était et quelques paroles qui lui échappèrent lorsque la Comtesse l'eut quitté, m'apprirent qu'il espérait obtenir sa grâce par votre intervention, en livrant la Comtesse en votre pouvoir.

— Le maladroit!... l'idiot! — murmura le Prince, — c'est sa sottise qui a causé tout le mal.

— Faites à haute voix les observations que mes paroles peuvent vous suggérer. Je n'aime pas à vous entendre marmotter ainsi entre vos dents, — s'écria Meagles; — Ramsey, vous le voyez, a agi avec imprudence, mais il ne s'est rendu coupable d'aucune trahison. Une fois averti du complot dans lequel vous deviez jouer un rôle si honorable, je n'étais pas homme à laisser passer les événements sans tenter de les faire tourner à mon avantage. J'en ai donc délibéré avec l'amazone et nous avons arrêté la marche à suivre; ce qui restait à faire n'était pas difficile à trouver. Je me suis rendu au Manoir de Stamford, j'ai guetté votre arrivée près de la grille du jardin; j'ai reconnu votre tournure malgré votre déguisement, je me suis alors présenté à l'entrée principale du Ma-

noir et j'ai sollicité un entretien avec le Comte, en peu de mots je lui ai expliqué qu'un piége avait été tendu à sa femme et que le Prince de Galles était celui qui comptait triompher d'elle soit par la séduction, soit par la violence, selon l'événement. J'ai stipulé avec le Comte qu'il me laisserait le soin de terminer l'affaire avec Votre Altesse Royale, avec qui j'avais un compte à régler. Vous avez vu avec quelle fidélité le Comte a exécuté notre convention. Il ne sait pas et probablement il s'en soucie fort peu, si mon intention est ou non de décharger le contenu de ce pistolet sur votre tête royale.

— Est-il possible que le Comte de Desborough m'ait abandonné à une pareille insulte, si non à quelque chose de pire encore? — s'écria le Prince en se tordant presque sur sa chaise.

— Vouliez-vous qu'il restât pour remercier Votre Altesse Royale d'avoir tenté de déshonorer sa femme? — demanda Meagles, avec un ricanement ironique. — Mais vous ne comprenez pas encore ce qui me met en position de tirer de vous une vengeance sommaire; tant pour mon propre compte, que pour celui de l'amazone, et cela sans courir le moindre risque. Eh! bien, je vais vous l'expliquer aussi clairement et aussi succinctement que je vous ai expliqué comment j'ai été mis au fait du complot tramé entre vous et Ramsey. Faisons une supposition: un mari est attiré dans une certaine chambre de sa maison par les cris de sa femme, il la trouve dans les bras non pas seulement

d'un séducteur mais d'un homme qui emploie la violence pour triompher d'elle et il fait sauter la cervelle de cet homme. Vous qui m'avez tout à l'heure rappelé la loi de lèse-Majesté, n'avez-vous pas connaissance d'une autre disposition du code Anglais, qui dit: qu'un mari qui agit ainsi, et dans de pareilles circonstances, est déclaré excusable et pleinement justifié, quand bien même celui qu'il a tué ainsi sur le lieu même, serait reconnu être l'héritier présomptif du trône d'Angleterre!

— Mon Dieu, mon Dieu! serait-il possible que le Comte vous ait chargé de m'assassiner? — s'écria le Prince, en essayant de se lever, comme vaincu par l'évidente vérité énoncée par Meagles; mais écrasé par sa frayeur, il retomba sur sa chaise avec un frisson qui parcourait tout son corps, et une sueur froide qui coulait sur son front.

— Le Comte n'a rien fait de semblable, — répondit Meagles, — mais il a juré de se conformer avec une aveugle obéissance aux conditions, quelles qu'elles soient, qu'il me conviendraient de lui dicter; si donc je vous tue ici même, le Comte prendra hardiment devant le monde entier la responsabilité du fait et il déclarera que dans un moment d'indomptable colère et sans s'inquiéter de ce qu'il était, il a tué l'homme qui faisait violence à sa femme.

— Meagles, mon cher Meagles, pourquoi resterions-nous plus longtemps en désaccord? — cria le Prince, d'un ton suppliant; — vous ne voudriez pas me faire

injure.... encore moins pousser l'esprit de vengeance jusqu'à une pareille extrémité.... mais non.... je ne puis le croire.... je n'ose pas m'appesantir sur une semblable horreur.....

— Et pourtant vous n'avez pas eu de remords, quand vous avez employé votre influence secrète pour me faire expatrier, — dit Meagles, d'un ton sévère ; — vous n'avez pas non plus éprouvé le moindre repentir quand vous avez ordonné une perquisition dans la demeure de Lady Lade et que vos émissaires ont agi avec une brutalité telle, qu'ils ont causé la mort du vieillard auquel elle devait tant. Vous n'avez pas eu pitié d'elle pour cela, et vous ne lui avez exprimé aucun regret de ce qui s'était passé, vous avez même poussé la cruauté jusqu'à la menacer avec la lâche violence qui vous caractérise. Oh! j'ai déjà dit à Votre Altesse Royale qu'elle était une fieffée canaille, j'ajouterai maintenant que vous êtes un brutal et lâche fanfaron.

L'héritier présomptif se débattait d'une manière effroyable sous ces insultantes paroles, mais sa terreur commençait à s'évaporer, car il sentait que Meagles ne se laisserait pas aller à continuer sur ce ton, s'il voulait tirer de lui une vengeance sanglante. Il savait que son ancien ami avait le cœur bon et généreux, et qu'il n'était pas homme à accomplir froidement un acte d'atroce cruauté. Tout en reprenant courage, en se livrant à ces réflexions qui lui rendaient sa présence d'esprit, le Prince n'était pas assez aveugle pour ne pas voir la nécessité d'user de paroles conciliantes en-

vers un homme dont la main tenait encore une arme meurtrière qu'il pouvait décharger sur lui dans un moment d'irritation, ou s'il était provoqué par quelques mots imprudents.

— Monsieur Meagles, — dit le Prince, — voulez-vous m'instruire immédiatement du genre d'expiation que vous exigez et de la réparation que vous attendez de moi ?

— En premier lieu, — répondit Tim, en tirant de sa poche une feuille de papier et en prenant un encrier sur la tablette de la cheminée, — vous allez avoir la bonté d'écrire sous ma dictée. Ne craignez pas que je veuille pousser les choses trop loin et vous compromettre plus que la prudence et que les convenances ne l'exigent.

— Mais de quelle nature est l'acte que je dois rédiger? — demanda le Prince, qui s'enhardissait à mesure qu'il devenait plus certain que Meagles lui même était prêt à passer un compromis.

— Laissez-moi le soin de vous la dicter, — répondit Meagles, d'un ton ferme, — et maintenant, Prince, permettez-moi de vous donner le conseil de vous garder de chercher à vous jouer de moi sous aucun rapport et encore moins de refuser de m'obéir dans le moment présent.

— Vous obéir! — répéta le Prince, en reprenant assez de courage pour essayer d'affirmer son autorité et d'intimider son ennemi.

Oui, m'obéir, — dit-il, d'un ton plus ferme encore,

— attendu que l'homme qui tient la vie de son ennemi dans sa main peut dicter ses conditions. Telles sont nos positions respectives et maintenant asseyez-vous devant cette table et préparez-vous à écrire.

Le Prince hésita un moment, mais seulement un moment, car le bruit sec de la batterie du pistolet, que Meagles armait, parvint à son oreille et rendit à son cœur toute sa lâcheté. Il prit donc place à la table et commença à écrire sous la dictée de Meagles qui se tenait debout près de la chaise sur laquelle Son Altesse Royale était assise.

L'écrit que dicta le triomphant Meagles était ainsi conçu :

« Je, soussigné, George, Prince de Galles, reconnais que, sans « provocation d'aucune sorte, et simplement parce que M. Timothée « Meagles a connaissance de plusieurs affaires particulières et se- « crètes qu'il serait dangereux pour moi de voir divulguées, — je « l'ai faussement et perfidement dénoncé au Ministère, comme en- « gagé dans des menées séditieuses, dans le but d'obtenir sa dépor- « tation à l'étranger, — que ces accusations ont eu l'effet désiré, le « résultat ayant été l'expatriation du dit Meagles, sur un ordre « émané du Ministre, sans jugement et en l'absence des formes ré- « gulières et légales prescrites par la Constitution, — que posté- « rieurement sous l'influence des menaces d'un des amis les plus « dévoués du dit Meagles, j'ai obtenu la révocation de la sentence « arbitraire prononcée contre lui, — qu'afin de témoigner du regret « profond que j'éprouve des mesures despotiques auxquelles j'ai eu « recours, et aussi, afin de fournir à la partie lésée une satisfac- « tion qui l'empêche de chercher une réparation dans des moyens « qui auraient pour effet de produire un scandale en révélant ma « conduite, je m'engage à payer au dit Timothée Meagles la somme « de vingt mille livres, dans le délai d'un mois, à partir de la date « des présentes. Je déclare, enfin, que cet acte a été rédigé par moi, « de ma libre volonté, et écrit de ma main, sous la seule influence « du désir spontané que j'éprouve de donner pleine et entière satis- « faction à M. Timothée Meagles pour les torts graves que j'ai eu « envers lui et pour le préjudice qu'il a souffert.

« 17 *Mai* 1795. »

Le lecteur ne doit pas supposer que Son Altesse Royale ait écrit l'acte qui précède sans rejimber contre quelques passages et sans présenter des observations contre quelques autres, mais chaque fois que le Prince montrait, soit de l'hésitation, soit de la colère, ou qu'il essayait d'obtenir un adoucissement des termes sévères employés pour qualifier sa conduite, l'inexorable Meagles présentait le pistolet dans la direction de sa tête et lui ordonnait sévèrement de continuer. Rien ne saurait donc surpasser l'humiliation de cet homme hautain, arrogant, et vindicatif, qui n'avait d'égale que la calme et froide résolution dont faisait preuve Meagles pour le réduire à l'obéissance.

— Eh! bien, Monsieur, — s'écria le Prince, qui avait peine à contenir sa rage, mais qui était tout à fait incapable de cacher sa mortification, — je suppose que lorsque j'aurai signé ceci, vous me permettrez de partir?

— Un moment! — s'écria Tim, — vous ne devez pas me croire assez fou pour vous imaginer que je vais recevoir ce papier que demain matin vous attaquerez comme l'œuvre d'un faussaire. Il faut qu'il soit régulièrement attesté, et quel plus digne témoin pouvons-nous trouver que le noble personnage que vous avez outragé et dont la vengeance sera jusqu'à un certain point satisfaite par le spectacle de votre humiliation? Ayez la bonté de rester ici durant quelques minutes, pendant que je vais aller chercher le Comte de Desborough.

Et sans attendre les observations que le Prince commençait à présenter contre la proposition qu'il venait de faire, Meagles ouvrit la porte, sortit du parloir, ferma la porte derrière lui à double tour, et mit la clef dans sa poche.

Le misérable Prince fit entendre un gémissement, puis bondissant de sa chaise, il se mit à marcher dans la chambre en proie à la plus terrible agitation. . .

. . . .

. . . .

Pendant que cette scène extraordinaire se passait au parloir dans lequel nous avons laissé le Prince prisonnier, certaines explications avaient lieu entre le Comte et la Comtesse de Desborough.

Le Comte après avoir arraché sa femme d'entre les bras du Royal débauché, l'avait immédiatement conduite à son appartement, où tombant sur un sofa elle avait donné un libre cours à ses larmes.

Le Comte ne disait rien, pas un mot de reproche ou de consolation ne sortait de ses lèvres, car il ne savait pas encore combien sa femme méritait la sympathie, ou jusqu'à quel point sa conduite avait pu encourir le blame. Les explications qu'il tenait de Meagles avaient été nécessairement si courtes, si hâtives, et si succinctes, que toutes ces idées relativement aux incidents de la soirée, se bornaient à la connaissance qu'il avait que Ramsey était revenu en Angleterre, qu'il avait obtenu de la Comtesse qu'elle lui accordât une première entrevue dans le parc de Saint-James et une seconde

au Manoir de Stamford, et que le Prince de Galles s'était présenté à sa place à ce dernier rendez-vous.

Le torrent de larmes versées par Eléanor à son arrivée dans son appartement, avait un peu déchargé son cœur et calmé la furie des sentiments excités dans son sein pendant sa discussion, et sa lutte avec le Prince de Galles. Mais un des premiers effets du soulagement qu'elle éprouva fut de lui permettre de songer à sa position actuelle vis-à-vis de son mari.

— Francis, — dit elle, d'une voix basse et tremblante, en se levant du sofa et en s'approchant du Comte, — croyez-vous que j'aie encouragé cette visite du Prince dans votre demeure?.... vous imaginez-vous qu'il y soit venu sur une invitation de ma part?....

— Je suis certain du contraire, — répondit le Comte avec une gravité empreinte de tristesse; — car j'en ai appris assez pour entrevoir tout le complot En un mot, Ramsey est en Angleterre.

— Ah! alors vous savez tout, — s'écria Eléanor, — et cela me sauve la douleur de bien des explications; mais avant qu'un mot de plus ne soit dit entre nous, lisez ceci, — ajouta-t-elle en tirant de son sein le billet qu'elle avait écrit dans l'après-midi, et qu'elle présenta à son mari, le visage animé par un sentiment de confiance et de satisfaction.

Le Comte ouvrit le billet qui lui était adressé et lut ce qui suit : —

« Mon cher mari,

« Je vous écris ces quelques lignes pour me sauver d'une fatale

« interprétation de ma conduite, si un hasard quelconque vous met« tait sur la voie des déplorables circonstances dans lesquelles je « me trouve placée en ce moment. Une personne, dont je ne peux « pas, dont je n'ose pas confier le nom au papier, est revenue en « Angleterre et m'a demandé une dernière entrevue, comme la « seule condition qu'elle mettait à sa promesse de ne plus me « tourmenter à l'avenir. Effrayée par l'horreur de mes souvenirs « du passé et succombant à la violence de mes terreurs présentes, « j'ai cédé à son désir. Mais, j'ai préparé des armes pour me dé« fendre contre la plus légère insulte, et sans pitié je tuerai cet « homme s'il ose m'approcher dans des sentiments qui ne soient « pas ceux du plus profond respect.

« S'il se conforme à la promesse solennelle qu'il m'a faite et s'il « se contente de satisfaire la fantaisie qui lui a fait solliciter de « moi cette entrevue, c'est à dire, s'il se contente de me contempler « pendant un moment et pour la dernière fois, mon intention et de « faire que tout ceci reste un secret pour mon mari. Pourquoi l'af« fliger en ravivant inutilement les plus pénibles souvenirs? C'est « à moi seule de souffrir en expiation du passé!

« Mais, s'il arrivait que cet homme me réduisit au désespoir, s'il « arrivait que cette entrevue se terminât par quelque déplorable « catastrophe, alors, quoi qu'il arrive, ce billet vous convaincra, « mon cher mari, que je suis restée fidèle au serment que je vous « ai fait quand vous m'avez pardonné ma faiblesse, ma fragilité, « mon crime, en ce qui concerne cet homme.

« *Votre femme affectionnée,*

« ELÉANOR. »

— Ceci suffit pour vous justifier sous un rapport, — dit le Comte lorsqu'il eut achevé la lecture de cet extraordinaire billet. — Mais sous un autre... et pourtant, — s'écria-t-il en s'arrêtant tout-à-coup; — je ne sais quels droits je puis avoir de contrôler vos actions, pauvre créature que je suis!

— Parlez, mon Dieu!... parlez, — s'écria Eléanor en s'appuyant sur son bras et en le regardant au visage. — Que voulez-vous dire? En quoi puis-je donner prise au soupçon? Retournez dans la chambre d'où

vous venez de m'arrachèr et sur le tapis vous trouverez un poignard brisé et sur la table un pistolet dont l'amorce a été noyé avec de l'eau. C'étaient les armes que j'avais préparées et dont j'aurais fait usage contre le Prince lui-même, oui, tout Prince qu'il est, s'il n'avait pas découvert l'endroit où je les avais cachées.

— Oh! s'il était vrai, Eléanor, — s'écria le Comte, — ce serait véritablement une preuve... mais vous étiez dans la chambre voisine et c'étaient là qu'étaient les lumières, — s'écria le Comte qui s'interrompit encore en sentant les soupçons renaître dans son esprit.

— C'est pendant un moment de complète prostration morale et physique, — dit la Comtesse profondément affligée du tour que prenait la conversation, — que le Prince s'était hâté de transporter les lumières dans la pièce voisine et de m'y entraîner en me portant dans ses bras. Mais n'ai-je pas crié pour appeler du secours? Mes idées commencent à devenir confuses, et cependant il me semble que j'ai poussé un cri de terreur...

— C'est vrai... c'est vrai... Eléanor... ma chère Eléanor!...— s'écria le Comte en saisissant avec l'enthousiasme d'une joie délicieuse cette preuve de la fidélité de sa femme dans l'aventure de la soirée. — Et vous vous débattiez dans les bras du Prince, oui, je me rappelle tout maintenant... mais j'étais troublé, étonné... confondu!...

— Oh! vous ne pouvez vous faire une idée des tortures que j'ai eu à souffrir aujourd'hui! — s'écria

Eléanor en se tordant les mains avec douleur, au seul souvenir de tout ce qu'elle avait enduré. — Mais dites-moi que vous avez confiance en moi... que vous me pardonnez de vous avoir fait un secret des causes de mon chagrin.

— Vous pardonner, ma pauvre Eléanor! — s'écria le Comte en la pressant avec ardeur entre ses bras, — c'est moi qui ai eu tort de vous soupçonner, même pendant un seul moment, après avoir lu cette lettre; c'est à vous de me pardonner car je suis la véritable cause de toutes vos afflictions...

— Taisez-vous... pas un mot sur le passé, — murmura Eléanor en plaçant sa main sur les lèvres de son mari et en cachant son visage rougissant sur sa poitrine.

— Oh! mais c'est qu'il faut si peu de chose pour raviver une blessure que rien ne pourra jamais cicatriser entièrement! — s'écria le Comte avec une triste amertume; — si je n'avais pas fait de vous la victime de mon amour insensé... si je ne vous avais pas liée, vous, jeune et passionnée, à la misérable créature que je suis, vous seriez devenue l'heureuse épouse d'un homme qui n'aurait pas rougi de vous regarder en face. Alors un terrible incident de votre vie n'aurait jamais eu lieu, toute votre destinée aurait suivi un autre et plus heureux cours, et le misérable qui semble être sorti du tombeau pour vous tenter ne vous aurait jamais été connu, autrement que de nom!

— Mon Dieu! ne rappelons pas le passé, — s'écria

Eléanor, le visage inondé de larmes, — oh ! ne vous adressez pas de reproches, ne vous accusez pas de maux que jamais vous ne pouviez prévoir !.... ne me déchargez pas de tout le blâme afin d'accepter généreusement tout le fardeau.

Mais le malheureux Comte continua à déplorer sa triste destinée dans les termes les plus émouvants jusqu'au moment où de grosses larmes jaillirent également de ses yeux, et alors Eléanor redoubla ses consolations et lui prodigua de si tendres caresses qu'il sentit peu à peu un baume consolateur se répandre sur les blessures de son âme.

— Et maintenant, dites-moi, mon cher Francis, — dit la Comtesse, — comment il se fait que Monsieur Meagles se trouve mêlé aux aventures de cette nuit, car ce gentleman, je le connais de vue, et je l'ai immédiatement reconnu quand vous êtes arrivés tous deux dans cette chambre, dans un moment si opportun.

—Quand vous avez quitté la salle à manger, après le dîner, Eléanor, — reprit le Comte, — je me suis rendu dans mon cabinet de travail et un peu après neuf heures un domestique vint m'annoncer qu'un gentleman demandait à me parler pour une affaire des plus pressantes. J'ai ordonné de l'introduire en ma présence ; c'était Monsieur Meagles ; en quelques mots dits à la hâte il me donna connaissance du complot infernal tramé dans le but de vous livrer au pouvoir du Prince de Galles. Vous pouvez comprendre le mélange de

rage, de trouble, et d'alarme dans lequel cette nouvelle me plongea ; je demandais de plus amples explications; elles me furent immédiatement données, mais nécessairement d'une manière trop rapide et trop imparfaite pour me permettre de comprendre clairement tous les détails du complot. Il ne m'avait pas dit d'abord où et quand cette tentative devait avoir lieu et avant de l'expliquer plus clairement sur ce point il m'avait imposé certaines conditions...

— Et ces conditions ? — demanda la Comtesse.

— C'est que pourvu qu'il me fournît les moyens de vous arracher au piége qui vous était tendu, je le laisserais libre d'agir avec le Prince à sa volonté et selon son bon plaisir, et que je consentirais à certifier comme témoin certain acte qu'il pourrait être obligé de faire signer au Prince. Je jurai d'exécuter ces conditions, — ajouta le Comte, — et en vérité mon exaspération était si violente, en ce moment, mon indignation contre le Prince était si grande que je n'aurais pas hésité à signer un pacte avec satan, pour pouvoir accomplir votre délivrance et satisfaire le besoin de vengeance qui me dévorait.

La Comtesse était sur le point de présenter quelques observations au sujet de ces explications qui venaient de lui être données, quand un coup frappé à la porte se fit entendre. Lord Desborough répondit à cet appel et un domestique l'informa que Meagles demandait un moment d'entretien avec sa Seigneurie. Le Comte se

hâta de regagner son cabinet où Tim l'attendait avec impatience.

— Maintenant, Milord, — dit celui-ci, — vous allez avoir la bonté d'accomplir la part qui vous concerne dans nos conventions. J'ai rempli la mienne, et la Comtesse a été secourue et n'est plus au pouvoir de cet indigne Prince.

— Je suis prêt à faire ce que vous demanderez Monsieur Meagles, — dit le Comte, — et je vous remercie très-sincèrement et du fond du cœur de la conduite que vous avez tenue en cette occasion. Où est le Prince?

— Dans l'appartement qui aurait pu devenir le théâtre de son triomphe, — répondit Meagles; — hâtons-nous de nous y rendre.

Lord Desborough se rendant à cette invitation, guida son hôte vers la chambre où le Prince était retenu prisonnier, et quand il entra suivi de Meagles, le royal débauché jeta un rapide coup d'œil sur la physionomie du Comte pour s'assurer s'il n'était pas possible d'espérer quelque chose de ce côté. Mais les traits du Comte avaient une expression sévère et implacable, et le Prince détourna immédiatement ses yeux en murmurant: — Ce misérable prêtera son appui à Meagles !

Pendant que ces désagréables réflexions traversaient l'esprit du Prince, le Comte avait jeté un coup d'œil sur le poignard brisé et sur le pistolet, ces preuves de la véracité du récit qu'il tenait de la bouche de sa femme, un sourire de satisfaction vint pendant un

moment éclairer son visage, mais repoussant toute idée étrangère à l'affaire dont il s'agissait, il jeta un regard de défi hautain sur le Prince.

— Votre Seigneurie aurait-elle l'intention de soutenir ce Meagles dans ses vils projets à mon égard ? — demanda le Prince en affectant un air d'arrogance.

— Silence ! — s'écria Meagles en dirigeant son pistolet sur l'héritier présomptif, — ou je vous tue comme un chien !

Le Prince, reculant avec un sentiment d'effroi, jeta sur le Comte un regard expressif, comme pour demander, si lui, Pair d'Angleterre, il était disposé à autoriser une pareille conduite envers l'héritier du trône ; mais l'air froid et sévère gardé par Lord Desborough lui fit clairement comprendre qu'il n'avait rien à espérer de ce côté et se sentant complétement au pouvoir de l'inexorable Meagles et d'un mari outragé, il s'assit près de la table sur laquelle l'acte qu'il venait d'écrire était déposé.

-- Lisez haut, — dit Tim d'un ton d'autorité, pendant que d'une main il montrait le papier et que de l'autre il dirigeait son pistolet sur le Prince.

L'héritier présomptif, profondément humilié, mais ne se sentant pas le courage suffisant pour résister au traitement qu'il avait si bien mérité ; ce Prince lâche, arrogant, sans foi et sans cœur, fut obligé d'obéir aux ordres que lui dictait l'homme qu'il haïssait si cordialement. A la hâte, d'une voix tremblante, en rougissant et en pâlissant tour à tour, il lui fallut lire cet acte qui

flétrissait sa perfidie, sa lâcheté, et son humiliation.

— Maintenant signez, — dit Meagles avec le ton brusque et sec du commandement, — et gardez-vous de vous permettre une observation injurieuse soit contre le Comte de Desborough, soit contre moi-même.

Le Prince apposa sa signature en bas de l'acte, que le Comte n'hésita pas à certifier dans la forme usitée et Meagles mit cette pièce importante en sureté sur sa personne.

Pendant qu'il s'occupait de ce soin, le Prince de Galles regagnant un peu de courage qu'il puisait dans ses instincts méchants et vindicatifs, saisit l'occasion de murmurer dans l'oreille du Comte : —

— Je tirerai une vengeance de tout ceci! Demain, tout Londres saura que Lord Desborough est un misé-ble et que sa femme a été la maîtresse de Ramsey.

Le Comte devint pâle comme un mort, recula de quelques pas en chancelant, mais revenant immédiatement à lui, il répondit à voix basse : —

— Faitès cela et le soir même je déclarerai à la Chambre des Lords à quelles conditions ce même Ramsey a obtenu sa grâce par l'intervention du Prince de Galles.

— Ah ! que signifient ces chuchotements ? — s'écria Meagles en saisissant Son Altesse Royale par le bras.

— Le Prince me menace, — répondit le Comte avec calme.

— C'est ce que je pensais, — s'écria Meagles, — mais par le ciel ! nous serons cruellement vengés s'il

ose toucher à un cheveu de la tête de votre Seigneurie.

— Et maintenant partez, Prince des coquins, — ajouta Meagles, en le poussant violemment vers la porte.

Le Prince exaspéré de fureur aurait voulu exhaler quelques terribles menaces de vengeance, mais la peur lui ferma la bouche. La vengeance de Meagles n'était pourtant pas encore complète, il lui restait une dernière humiliation à infliger à son royal adversaire. Cependant il hésita pendant un moment, mais seulement pendant un moment, la tentation était trop forte, et les provocations de toutes sortes qu'il avait reçues, étaient trop grandes pour ne pas étouffer ses scrupules. En conséquence, après avoir déposé le pistolet sur la tablette de la cheminée, il bondit sur le Prince, et appliquant son pied sur les parties postérieures du royal débauché, il l'envoya tomber au bas de l'escalier.

Oh! comble d'infamie! suprême humiliation! Un cri de douleur et de rage s'échappe de la poitrine de Son Altesse Royale, et sa retraite par la petite porte du Manoir s'accomplit avec une extraordinaire célérité.

— Maintenant, Monsieur Meagles, — dit le Comte de Desborough, quand Tim rentra en riant de tout son cœur dans le parloir, après avoir accompli ce haut fait, — vous me permettrez bien de vous offrir quelque témoignage de ma gratitude pour le service que vous m'avez rendu ce soir.

— Je ne veux rien, Milord, — répondit Tim; — vous avez déjà suffisamment fait pour moi en attestant l'acte

signé par le Prince et en lui donnant une valeur inattaquable.

— Mais puisque vous faites preuve d'une si merveilleuse aptitude pour venir à bout des tâches les plus difficiles vis-à-vis de ce royal débauché, — reprit le Comte, — et comme je ne me sens pas moi-même dans la moindre disposition à l'épargner, je suppose qu'une certaine petite reconnaissance que je possède et qui est revêtue de sa signature sera mieux placée entre vos mains qu'entre les miennes ; sans plus de préambule, je vous prie d'accepter ce reçu de vingt milles livres qui me sont dues par le Prince, et dont j'espère que vous saurez opérer le recouvrement.

— Par le ciel! ceci est un présent qui n'est pas à refuser, — s'écria Meagles; — et pourtant la récompense est mille fois plus grande que celle que je pouvais mériter ou espérer, — ajouta Meagles en regardant avec des yeux étincelants de joie, la reconnaissance que le Prince avait remise au Comte de Desborough lors de la mémorable soirée qu'il avait passée dans sa demeure.

— N'hésitez pas un instant à accepter, cela ne vaut pas un remerciment, — dit le mari d'Eléanor; — je n'aurais jamais songé à en exiger le paiement pour mon compte, tandis que vous, vous n'aurez pas les mêmes scrupules. Je vous l'abandonne non seulement comme une preuve de ma gratitude, mais comme un moyen d'infliger un nouveau châtiment à cet indigne débauché.

— A ces conditions, Milord, j'accepte ce magnifique présent, — s'écria Meagles, — et soyez certain que Son Altesse Royale ne tardera pas longtemps à être forcée de s'exécuter.

Meagles prit congé du Comte de Desborough, et regagna la petite auberge sur le bord de la route où Wasp l'attendait avec les chevaux confiés à sa garde.

CHAPITRE IX

LE CONCILIABULE

Trois ou quatre jours après, vers six heures du soir, quatre personnes étaient absorbées par une conversation sérieuse dans un petit salon, richement meublé, de Bury Street, St.James.

L'un était un vieillard dont la chevelure blanche et l'air vénérable étaient faits pour imposer et pour inspirer un profond respect. Il était mis à l'ancienne mode, mais avec un soin remarquable, et, à la boutonnière de son habit à longues basques, il portait le ruban d'un ordre étranger.

Le second des individus qui composaient ce groupe était un homme dans la fleur de l'âge, élégant, grand, et de belle apparence, mais dont les traits trahissaient des habitudes de dissipation et de débauche. Ses manières étaient celles d'un homme de cour ; sa mise était du meilleur goût, et cependant, pour les yeux d'un observateur accoutumé à ne pas s'arrêter à la

surface, il y avait quelque chose en lui qui dénotaient le libertin et l'homme de plaisir.

Le troisième plus jeune encore, avec la même apparence aristocratique que les deux autres, était mis avec autant d'élégance que le second, mais sa physionomie avait tout le sérieux du premier. Il ne devait pas avoir plus de trente ans, et pourtant ses paroles étaient aussi mesurées, son air était aussi grave, ses manières étaient aussi imposantes que s'il eut été beaucoup plus avancé dans la vie.

Le premier de ces individus était le Marquis de Sainte Croix, le second le Marquis de Bellois, le troisième était le Duc de Villebelle, et la quatrième personne qui prenait part à ce conciliabule, était Page, la vieille connaissance du lecteur.

Les trois premiers étaient des nobles Français qui avaient été obligés de s'enfuir de leur pays à raison de leur position aristocratique et de leurs opinions politiques. Le Marquis de Sainte Croix était celui qui avait prêté vingt mille livres au Prince de Galles, quelques mois auparavant, à l'instigation de l'amazone ; le Marquis de Bellois était l'objet de l'amour passager de Madame Fitzherbert pendant son voyage en France ; et le Duc de Villebelle était un jeune enthousiaste dévoué à la cause de la Royauté et dont les immenses domaines avaient été confisqués par le gouvernement de son pays.

Le salon dans lequel les trois réfugiés Français étaient réunis, en compagnie de Page, faisait partie

de l'appartement occupé dans la maison par le Marquis de Sainte-Croix, et le motif de la conférence n'était autre que la discussion de certains projets tendant à relever en France la bannière de la royauté. Les délibérations avaient lieu en Anglais, langue qui se trouvait être familière aux trois Français, sans quoi Page se fut trouvé fort empêché d'y prendre part, vu son ignorance absolue de la langue Française.

— Messieurs, -- dit le Marquis de Sainte Croix en s'adressant à ses deux compatriotes ;— je vais maintenant vous répéter, en présence de notre ami, Monsieur Page, tout ce que je tiens de sa bouche et dont je vous ai déjà donné connaissance, de manière à ce que, si j'avais mal compris ou exagéré une portion quelconque de cette importante communication, dont nous lui sommes redevables, il puisse immédiatement rectifier ce qu'il pourrait y avoir d'inexact dans mon exposé. Je crois donc être bien informé quand je pose en fait que Monsieur Page est fort avant dans la confiance de Son Altesse Royale le Prince de Galles, et que Son Altesse Royale a le plus vif désir qu'une tentative soit faite pour la restauration de la Royauté dans notre belle et malheureuse France.

— Votre Seigneurie a parfaitement présenté les choses comme elles sont, — dit Page en se conformant au ton de gravité qui convenait à la délibération à laquelle il prenait part. — Non seulement Son Altesse Royale le Prince de Galles sent la nécessité de rétabllr l'ordre en France et d'y restaurer le gouverne-

ment légitime, mais toute la famille Royale d'Angleterre et toute notre aristocratie partagent les sentiments du Prince. Dans ces circonstances, Son Altesse Royale m'a donné ses instructions, il y a une quinzaine de jours, en me chargeant de rechercher les plus éminents parmi les réfugiés Français, actuellement résidant en Angleterre, et de sonder leurs vues et leurs intentions. Le hasard m'a d'abord mis en rapport avec Monsieur le Marquis de Sainte Croix et en second lieu avec Monsieur le Marquis de Bellois.....

— C'est alors que nous nous sommes mis en communication avec Votre Seigneurie, — ajouta le Marquis de Sainte Croix en se tournant vers le Duc de Villebelle, — et Votre Seigneurie, avec le patriotisme qui la caractérise, s'est empressée de répondre à notre appel.

— Que Dieu bénisse nos desseins, mes amis, — dit le Duc dont la belle et pâle figure se colora sous l'impression d'une ardente espérance.

— L'intérêt que Son Altesse Royale, le Prince de Galles, prend à notre malheureux pays, — continua le Marquis de Sainte Croix, — non seulement éveille nos plus vifs sentiments de reconnaissance, mais il nous fait envisager le caractère de Son Altesse Royale sous un jour nouveau et très-favorable. Je confesse que jusqu'au moment où j'ai fait la connaissance de Monsieur Page, j'entretenais une certaine méfiance contre Son Altesse Royale. Mais après toutes les explications que m'a données Monsieur Page avec son honnête sin-

cérité, et surtout après avoir appris combien le Prince s'intéresse aux affaires de la France égarée, j'ai appris à me faire de lui une meilleure opinion.

— Votre Seigneurie a été amenée à penser mal de lui à l'instigation de cette infâme Lady Lade, — fit observer l'ex commis-voyageur, — et les calomnies qu'elle insinuait à votre Seigneurie semblaient recevoir confirmation de ce que Son Altesse Royale n'avait pas immédiatement rendu l'argent que Votre Seigneurie avait placé entre ses mains. Mais quand je donne à Votre Seigneurie l'assurance que dans peu de jours, le Prince.....

— Pas un mot de plus sur ce sujet, Monsieur Page, — s'écria le Marquis de Sainte Croix ; — je regrette profondément d'avoir prêté l'oreille aux malignes insinuations de cette femme, sur les fautes de laquelle mon malheureux ami, Sir John Lade, fermait les yeux avec un si inexplicable aveuglement. Je regrette également d'avoir persécuté Son Altesse Royale pour le paiement d'une somme dont je n'ai pas précisément besoin, et qui ne me serait jamais nécessaire si la monarchie était restaurée en France.

— Son Altesse Royale est en position de recevoir de précieuses informations, concernant la France, du Ministère des Affaires Etrangères ? — dit le Duc de Villebelle, en s'adressant à Page.

— Le fait est exact, Monsieur le Duc, — répondit l'ex commis-voyageur. — Le gouvernement Anglais emploie depuis longtemps de nombreux agents en

France, ou pour parler plus nettement, des espions qui parcourent la France dans tous les sens, fixent leurs résidences dans les différentes provinces, à l'effet de s'assurer des véritables sentiments du peuple Français sur les nouvelles institutions qui le régissent en ce moment. Les rapports reçus au Ministère des Affaires Etrangères sont nombreux et intéressants, et leur contenu est régulièrement, bien qu'en secret, communiqué à Son Altesse Royale de Galles. Dans ces rapports le Prince a puisé les informations les plus favorables à la cause de la monarchie, et il est convaincu que si la bannière Royale était relevée dans les plaines de la Vendée, des centaines de mille hommes viendraient avec enthousiasme se ranger autour d'elle.

— Alors, vive la Vendée! — s'écria le Marquis de Bellois, qui était un homme que ses dissipations avaient réduit à un état de fortune désespéré et, comme tel, toujours prêt à se jeter dans une entreprise qui lui offrait une chance d'améliorer sa position. — Votre Seigneurie, — dit-il en se tournant vers le Duc de Villebelle, — a réussi à rapporter une somme importante de France et elle suffira pour commencer l'entreprise. L'argent est le nerf de la guerre et vos cinquante mille livres sterling en bon billets de la Banque d'Angleterre, converties en monnaies Françaises, fourniront facilement les moyens de lever une armée de dix mille hommes dans un court espace de temps. Alors les Royalistes accourront se ranger sous notre bannière, leurs trésors seront tirés des endroits

où ils sont cachés, et les maudits Républicains auront à déplorer amèrement le jour où un Villebelle, un Sainte-Croix, et un de Bellois se seront mis à la tête du mouvement.

— Mais si nous devons prendre la résolution de quitter l'Angleterre et de passer en Vendée, — dit le Duc de Villebelle, — nous ne serons pas assez fous pour emporter avec nous tous les fonds dont nous pouvons disposer, nous devons les laisser en dépôt en Angleterre entre les mains d'une personne sûre qui les fera passer aussitôt que nous serons certains de trouver appui auprès des chefs Vendéens.

— L'opinion de Votre Grâce est pleine de sagesse et de prudence, — dit Page, — c'est le meilleur parti à prendre.

— Eh! bien, Messieurs, — dit le Marquis de Sainte Croix, — êtes vous décidés à tenter l'entreprise?... devons-nous immédiatement prendre la résolution de rentrer à tous risques dans notre pays? Pour ma part, je suis prêt à voter pour l'affirmative,

— J'ai déjà déclaré que j'étais prêt à me joindre à l'expédition, — dit le Marquis de Bellois, — nous rétablirons le trône ou nous porterons notre tête sur l'échafaud.

— Amen! — dit le Duc de Villebelle, d'un ton solennel. — Maintenant, Messieurs, nous avons deux points à décider. Le premier, quand nous nous embarquons pour la France, et le second, à quelle personne nous voulons confier les fonds actuellement déposés à la Banque d'Angleterre.

— Quant au premier point, — dit de Bellois, — mon avis serait que tout délai est inutile... et pour moi, je suis prêt à partir demain matin.

— Je crois devoir faire observer, — s'écria Page à ce moment de la discussion, — que, puisque la question d'argent est mise sur le tapis, Son Altesse Royale m'a autorisé à affirmer à Monsieur le Marquis de Sainte Croix, que les vingt mille livres dues à Sa Seigneurie seront payées dans une semaine. C'est ce que j'étais sur le point de déclarer lorsque Sa Seigneurie m'a invité à ne pas dire un mot de plus sur ce sujet. Mais cette circonstance acquiert de l'importance dans l'état actuel des choses, attendu que je prends avec joie l'obligation de faire un tour en Vendée pour porter moimême, au Marquis de Sainte Croix, la somme en question.

— Votre conduite, Monsieur Page, est admirable! — s'écria le vénérable Marquis de Sainte Croix, en lui saisissant la main qu'il pressa chaleureusement. — Vous aussi, vous semblez, comme le Prince de Galles, vous interesser vivement à notre cause.

— Je suis prêt à m'y dévouer corps et âme! — dit Page en affectant le plus vif enthousiasme. — C'est la cause de l'ordre contre le chaos... de la justice contre l'anarchie... Vous pouvez disposer de moi, Messieurs, de toute façon, quel que soit le peu d'importance de mon humble individu.

Le Duc de Villebelle et le Marquis de Bellois suivirent l'exemple du Marquis de Sainte Croix et pressè-

rent la main de Page pour reconnaître son dévouement à leur cause. Puis les trois Français causèrent pendant quelques minutes ensemble et dans leur langue, mais non sans s'être préalablement excusés, vis-à-vis de leur compagnons, de ce procédé qui l'excluait pour un moment des délibérations auxquelles ils se livraient.

— Monsieur Page, — dit enfin le Marquis de Sainte Croix, quand leur discussion en Français eut pris fin, — ces Messieurs et moi, nous avons résolu d'avoir recours à votre intermédiaire pour solliciter une faveur de Son Altesse Royale le Prince de Galles. J'ai appuyé cette motion, afin de convaincre son Altesse Royale du profond repentir que j'éprouve de l'avoir persécutée pour obtenir le paiement de la somme qui m'est due, dans un moment où le Prince n'était pas en possibilité de faire droit à ma réclamation; quant au Duc de Villebelle, il a le plus vif désir de donner à Son Altesse Royale la preuve de l'importance que nous attachons tous à son approbation et à sa coopération dans les projets actuellement en discussion. En un mot, Monsieur Page, pensez-vous que Son Altesse Royale voudrait bien consentir à devenir le dépositaire des fonds appartenant au Duc de Villebelle, jusqu'au moment où nous pourrons réaliser tous nos projets en Vendée?

— Je ne saurais véritablement pas prendre sur moi de vous faire une réponse positive, — répondit l'ex-commis-voyageur en secouant la tête, — mais si vos Seigneuries ont le désir d'obtenir une prompte solution,

je me rendrai en toute hâte à Carlton House, et j'essaierai d'obtenir immédiatement un instant d'entretien avec Son Altesse Royale, avant l'heure du dîner.

Cette proposition fut accueillie avec force remerciements, et Page s'éloigna immédiatement. Mais, au lieu de se rendre à Carlton House, il entra dans la plus proche taverne, où il s'administra un verre de Sherry; et après avoir ainsi laissé passer une demi-heure il reprit le chemin de la demeure du Marquis de Sainte Croix.

Pour ceux qui ne connaissent pas Londres, nous devons mentionner que Bury Street n'est pas située à plus de cinq minutes du chemin de Carlton House, et que par conséquent l'absence de Page avait été assez longue pour qu'on pût supposer qu'il avait réussi à obtenir un moment d'audience du Prince. Il trouva les trois gentilshommes impatients d'apprendre le résultat de son expédition, car ils se flattaient que cette preuve de confiance donnée au Prince ne pouvait que le disposer à prêter toute son existence dans l'intérêt de leur cause.

—J'ai réussi, Messieurs,— dit Page, en entrant dans le salon, — mais non sans de grandes difficultés. Le Prince ne voulait d'abord rien entendre touchant une pareille proposition, il m'a déclaré que jamais à l'avenir il n'accepterait de se faire le dépositaire de fonds appartenant à des réfugiés étrangers. Mais quand j'ai expliqué à Son Altesse Royale combien il était nécessaire que cette somme fût déposée dans des mains

sûres, dans un moment où aucun banquier Anglais ne voudrait se charger de faire passer en France des sommes importantes et surtout d'une manière secrète, quand je lui ai donné l'assurance que j'étais prêt à me charger de porter moi-même l'argent en Vendée, lors même qu'il me faudrait faire trois ou quatre voyages pour accomplir ma mission, alors Son Altesse Royale a cédé à mes sollicitations et elle m'a autorisé à vous rapporter une réponse favorable.

— C'est une dette de profonde reconnaissance que nous contractons envers vous, Monsieur Page, — dit le Duc de Villebelle, — c'est déjà un point de gagné. Mais Son Altesse Royale a-t-elle précisé le moment où je puis me présenter devant-elle et déposer les fonds entre ses mains ?

— Demain soir, à six heures, Monsieur le Duc,— répondit l'intelligent Page, qui n'était pas homme à se laisser embarrasser par une réponse satisfaisante à donner.

— Ainsi donc, Messieurs, nous voilà donc fixés, — dit le Duc de Villebelle, — nous allons maintenant déterminer le moment où nous pourrons quitter Londres, et la route que nous devons suivre pour rentrer en France.

— Permettez-moi, Messieurs, de prendre respectueusement congé de vos Seigneuries, — dit Page, — attendu que Son Altesse Royale m'a chargé d'une commission importante, et que mes humbles avis ne pourraient pas être d'un grand secours dans la discussion qui reste à terminer entre vous.

L'ex-commis-voyageur se retira, et cette fois, en sortant de la demeure du Marquis de Sainte Croix, ce fut directement vers Carlton House qu'il dirigea ses pas.

CHAPITRE X

MADAME SAL

Il était alors huit heures du soir, et le Prince de Galles venait de quitter la table, après son dîner, car il savait que Page devait venir lui faire visite à cette heure. L'ex-commis-voyageur fut donc immédiatement introduit en la présence de Son Altesse Royale, qu'il salua jusqu'à terre avec servilité.

— Eh! bien, Page, quelles nouvelles? — demanda le Prince, en montrant du doigt une chaise, près du sofa, sur lequel il était à demi-couché.

— J'ai deux excellentes nouvelles pour Votre Altesse Royale, — répondit cet actif et remuant individu qui avait réussi à faire agréer ses services par le Prince, — mais d'abord, puis-je me permettre de demander humblement si Votre Altesse Royale a quelques heures de liberté pendant la soirée.

— Votre lettre de ce matin contenait une promesse qui devait me décider à mettre de côté tout engage-

ment. Dites-moi donc tout en un seul mot, Pauline sera-t-elle à moi ce soir?

— Sans aucun doute, sous le bon plaisir de Votre Altesse Royale, — lui fut-il immédiatement répondu.

— Et mais, cela me plaît infiniment, je vous l'assure, ami Page, — dit le Prince, — et maintenant quelle nouvelle des réfugiés Français?

— Ils sont complètement entrés dans les vues que je leur ai développées, — répondit Page, — il n'est pas convenable pour un homme de faire lui-même son éloge, mais je puis me flatter d'avoir conduit cette affaire avec un tact et un jugement peu communs. Le Marquis de Sainte Croix croit fermement que c'est un pur effet du hasard si je me suis adressé à lui en premier lieu.....

— Et le Marquis de Bellois? — s'écria le Prince.

— Sa Seigneurie est exactement sous la même impression, — reprit Page, — c'est à dire qu'il suppose que c'est sans le moindre sinistre dessein que je l'ai choisi comme étant parmi les réfugiés l'un de ceux qu'il était le plus important de sonder au sujet d'une descente en France.

— Quand je vous ai vu avant-hier, vous m'avez dit que ces Messieurs s'étaient adjoint une troisième personne, le Duc de Villebelle. Est-il également sans le moindre soupçon?

— Complètement, grand Prince! — s'écria l'ex-commis-voyageur, — et il en donnera, demain soir, une preuve éclatante à Votre Altesse Royale, en déposant

entre ses mains une somme de quarante ou de cinquante mille livres.

— Diable ! — s'écria le Prince, en bondissant littéralement de joie sur son sofa, — mais comment les choses en sont-elles venues-là ?

Page expliqua alors tout ce qui s'était passé chez le Marquis de Sainte Croix, sans omettre de mentionner l'absence d'une demi-heure qu'il avait faite, sous le prétexte d'obtenir que le Prince consentît à accepter le dépôt du trésor du Duc.

— Vous avez conduit cette affaire d'une manière tout-à-fait magistrale, — s'écria l'héritier présomptif en se frottant joyeusement les mains, puis après un moment de silence, il ajoutait,— mais comment êtes-vous arrivé à la conviction que je consentirais à me faire le dépositaire des fonds appartenant à ces réfugiés.

— Si j'ai eu tort, — demanda Page avec un sourire malicieux, — j'implore le pardon de Votre Altesse Royale.

— Non, non, mon camarade, — s'écria le Prince en riant, — vous n'avez pas eu tort... bien loin de là... mais vous êtes un homme plein de pénétration.

— Quelque peu, mon illustre patron ! — répondit Page. — Votre Altesse Royale a daigné m'informer qu'elle était désireuse de se venger du Marquis de Sainte Croix pour l'avoir persécutée à propos d'une misérable somme remise entre ses mains royales, et qu'un même sentiment de vengeance l'animait contre le Marquis de Bellois, pour des raisons que Votre Altesse

Royale ne m'a pas expliquées et que naturellement je n'ai pas cherché à pénétrer. Eh bien, quand j'ai vu que ces nobles personnages tombaient si admirablement dans le piége que je leur avait tendu et qu'ils attiraient si innocemment le Duc de Villebelle dans le filet préparé pour eux, j'ai pensé en moi-même que si quelqu'un devait profiter, dans un moment donné, de l'avantage d'être le dépositaire de la fortune du Duc, Votre Altesse Royale pouvait être cet individu fortuné. Alors j'ai pris la liberté de déclarer que Votre Altesse Royale accepterait le dépôt.

— Je répète encore que vous êtes un homme d'une grande pénétration, — dit le Prince, — et j'ajouterai que vous ferez véritablement honneur à l'Ordre de la Chevalerie.

L'ex commis-voyageur se leva de son siège, et fit plusieurs saluts consécutifs, plus profonds encore que ceux qu'il avait fait en premier lieu.

— Et maintenant, parlons de Pauline, — s'écria le Prince.

— Pour la première fois depuis l'enlèvement d'Octavie, qui a eu lieu il y a un mois et plus, — reprit Page, — Pauline a commencé à témoigner des sentiments du bon voisinage, et mon excellente femme lui a persuadé de venir prendre le thé avec nous ce soir. La pauvre fille commençait probablement à trouver sa solitude intolérable et elle regarde Madame Page comme une bonne et généreuse créature capable de sympathiser avec elle.

— Ainsi donc elle n'a pas le moindre soupçon du rôle que vous avez joué dans l'enlèvement de sa sœur et dans son transport dans une maison de fous, — demanda le Prince.

— Il est impossible qu'elle ait la moindre idée d'une chose semblable, — répondit Page, — tout a été si habilement conduit. Quelques guinées ont suffi pour obtenir le certificat nécessaire de deux ivrognes de médecins nommés l'un Wigton et l'autre Smanks, qui se trouvaient être de mes connaissances; et leur intérêt personnel garantit leur discrétion. Puis il y a le Docteur Burton, le directeur de la maison des fous, qui est encore plus directement intéressé à garder le secret le plus profond sur toute l'affaire, car il perdrait les trois cents livres que je me suis engagé à lui payer par année, pour le compte de Votre Altesse Royale, et comme prix de la pension d'Octavie.

— Et Pauline va-t-elle errer dans le voisinage de l'asile où sa sœur est enfermée? — demanda l'héritier présomptif.

— Il ne se passe presque pas de jour, sans qu'elle prenne une voiture pour se rendre à l'établissement du Docteur Burton, pour s'informer de l'état d'Octavie, — répondit Page. —Mais le Docteur lui répond invariablement, qu'il se peut qu'il se passe encore quelques semaines avant que la malade ait recouvré suffisamment de calme dans l'esprit pour qu'il puisse permettre une entrevue entre elles. Et Pauline se sent si complètement impuissante, elle est si bien convaincue

que le parti qui a été adopté est conforme à la loi, qu'elle semble maintenant céder avec résignation à la force de circonstances contre lesquelles elle ne peut rien. Ah! c'est une bien bonne loi que celle qui permet de faire enfermer pour la vie, une personne embarrassante ou dangereuse sur le certificat de deux médecins faciles à corrompre !

— Assurément, — s'écria le Prince; — je ne sais pas comment on se tirerait d'affaire en ce monde, s'il n'existait pas de pareilles lois auxquelles on peut avoir recours à l'occasion.

— Votre Altesse Royale raisonne avec la plus parfaite sagesse, — dit l'obséquieux Page, — mais il est maintenant près de neuf heures, — fit-il observer en regardant à sa montre ;— et Julia, c'est-à-dire Madame Page, doit à présent prendre ses dispositions vis-à-vis de Pauline, pour assurer à Votre Altesse Royale un heureux et paisible triomphe.

— Que voulez-vous dire, — demanda le Prince, — et quelles sont les intentions de votre femme?

— A neuf heures le plateau contenant le souper doit être monté, — répondit l'ex-commis-voyageur en baissant la voix d'un air miytérieux, — et soit que Mademoiselle Pauline accepte un verre de Porto, de Sherry, ou de Porter, le résultat sera le même, notre servante est dans le secret et l'on peut s'en rapporter à elle...

— Je vous comprends, — interrompit le Prince dont le sang bouillait dans les veines en repassant en

imagination les charmes de Pauline. — Allons, il faut partir !

Le Prince appela Germain auquel il ordonna de faire atteler sans délai une voiture sans armoiries et un quart d'heure après Son Altesse Royale et Page roulaient dans la direction d'Edgeware Road.

Il était environ neuf heures et demi quand la voiture s'arrêta à une petite distance de l'ex-commis-voyageur, aux Villas du Paradis. Page entra le premier dans la maison pour s'assurer que l'œuvre perfide qu'il avait tramée avait été mise à exécution. Le Prince était resté dans la voiture, mais son attente ne dura que quelques minutes, car son obséquieux agent revint bientôt lui annoncer que Pauline était complétement à sa merci.

Le Prince presque hors d'état de contenir sa joie, descendit de voiture et suivit Page dans la maison.

Puis, conformément aux ordres donnés la voiture s'éloigna.

. . . .

. . . .

Dans le même temps, une scène que nous devons faire connaître au lecteur se passait dans le proche voisinage de la demeure de Page.

Assis à une table dans la salle commune d'un public house de bas étage, Potence, le Grand Lord, et Carotte étaient engagés dans une sérieuse conversation qui se poursuivait à voix basse. Ils étaient seuls dans cette

salle et le maître de la maison n'était autre que leur vieux complice Briggs qui, au moyen d'une immense perruque, et d'une paire de lunettes vertes, pouvait défier la pénétration des plus habiles limiers de la police. Les deux femmes et le Grand Lord étaient donc parfaitement à l'aise à la taverne de *L'Enfant Noir*, mais leurs habitudes de prudence combinées avec la crainte qu'ils avaient d'être entendus par quelque pratique que le hasard pourrait amener dans la maison, les poussait à baisser la voix et à prendre leurs précautions.

Le Grand Lord était toujours aussi sale et aussi répulsif que jamais, et le caractère naturellement acariâtre de Carotte semblait encore aigri par les malheurs de son père, le Gros Meg, qui était en prison sous le coup d'une accusation de piraterie, de meurtre, et Dieu sait de combien d'autres crimes. Quant à Potence, le lecteur peut tenir pour certain que la position de son amant, Magsman, qui se trouvait exactement dans la même passe difficile que Stephen Price ne l'avait pas rendue plus aimable et plus indulgente pour ses ennemis.

Depuis quelque temps elle avait renoncé à ses habits de deuil et elle était mise simplement, mais avec une certaine recherche.

— Eh ! bien, — dit Carotte, après qu'un verre de grog chaud eut passé de mains en mains, — nous sommes enfin au moment de tirer vengeance de ce maudit Page et de tenir certain grand personnage en notre pouvoir.

— Et si tout se passe comme nous l'espérons, — fit observer Potence, avec son calme habituel, — ton père, Poll, et mon pauvre homme, peuvent compter se tirer d'affaire d'une manièrere ou d'une autre.

— Maintenant, mes belles amies, — s'écria le Grand Lord avec exaltation, — vous voudrez bien reconnaître que c'est le conseil que j'ai donné qui a mis les choses en si bonne voie. Quand vous vouliez couper la gorge de cette canaille de Page et de son aimable femme, ne vous ai-je pas dit qu'il était sans avantage de risquer notre cou pour de pareils gueux? Ne vous ai-je pas dit que j'avais mon plan et que je mettrais à leur trousse des gens si habiles qu'ils ne tarderaient pas à découvrir dans leurs allures quelque chose que nous saurions bien faire tourner à notre profit? Je suis heureux que vous vous soyiez rendues à mon avis, et maintenant le moment de récolter est arrivé. Ah! c'est un fameux tour d'avoir envoyé Madame Sal, convenablement et proprement vêtue, leur proposer ses services comme domestique pour tout faire. C'était la plus merveilleuse idée du monde, et elle a si bien joué son personnage que tout a marché on ne peut mieux.....

— Bien... bien... — interompit Carotte avec pétulance, — à quoi sert e nous rappeler tout ce que tu as fait? Nous ne nions pas que ton plan était parfaitement conçu, Bill.....

— Au contraire, — dit Potence, — nous t'en savons tout le gré possible. Véritablement, si les choses tournent ce soir comme nous l'espérons, ce sera pour

avoir suivi tes avis, que nous pourrons sauver le père de Poll et Joe Warren de la potence. Tu vois donc, Bill, que pour ma part, du moins, je n'oublie pas le grand service que tu nous as rendu. Je suppose qu'on peut avoir pleine confiance en ta jeune femme?

— Comme en une construction de briques et de mortier,—répondit le Grand Lord,—jamais il n'y a eu de meilleure fille au monde que Sal. Mais vous pouvez en juger par vous-mêmes, je pense. Ne nous a-t-elle pas tenu au courant de tout ce qui s'est passé dans la maison de Page, depuis un mois... depuis le premier jour où elle a réussi à se faire prendre à leur service, et n'est-ce pas par elle que nous avons été prévenus des manigances qui se préparaient pour ce soir dans leur maison? Ah! Page est loin de se douter que la petite souillon qu'il a vue dans mes bras dans la Petite Ecole, est cette même propre et jolie fille qu'il a à son service depuis un mois! Et il est fort heureux que Julia et Madame Sal ne se soient jamais connues. Mais par ma foi! la voici elle-même!

Cette exclamation était provoquée par l'entrée dans la taverne de cette jeune créature que, dans un de nos premiers chapitres, nous avons présentée au lecteur sous le nom de Madame Sal, et comme ayant été élevée avec soin jusqu'au moment où elle s'était enfuie de chez ses parents pour se plonger dans l'abîme de la débauche. La nature respectable de sa première éducation lui avait permis de montrer une prompte aptitude pour les fonctions de domestique qu'elle rem-

plissait dans la maison de Page ; et son fol engouement pour le Grand Lord, faisait d'elle un instrument précieux pour mener à bien les desseins qui avaient motivé son entrée dans cette maison.

— Eh! bien, ma chère Sal, — s'écria son amant, en l'accueillant avec une caresse, — quoi de nouveau ?

— Tout va bien, — répondit la jeune femme, — Mademoiselle Clarendon a pris son vin drogué, et le Prince vient d'arriver à l'instant.

— Alors il n'y a pas de temps à perdre! — dit Carotte, en se levant de sa chaise ; — montre-nous le chemin, Sal, ce cher et brave garçon nous suivra à une petite distance.

— Vous vous réunirez près de la porte de derrière, comprenez-moi bien,—dit Sal,—et soyez-là deux minutes après que je serai rentrée, deux minutes pas plus.

Puis elle s'éloigna à la hâte et les trois complices qu'elle laissait derrière elle dans la salle de la taverne échangèrent des regards de triomphe.

— Une pareille fille n'est-elle pas une véritable bénédiction pour un homme ? — demanda le Grand Lord qui n'aurait pas été plus fier d'elle, si elle eût été un parangon de vertu.

Potence et Carotte accordèrent quelques compliments à l'adresse et à la fidélité de Madame Sal, et le Grand Lord se montra très-satisfait des éloges adressés à sa maîtresse. Alors, les deux femmes et lui quittèrent la taverne, firent un salut d'intelligence à Briggs en passant devant lui, et sortirent du public house.

Le long des petits jardins qui régnaient derrière les Villas du Paradis, se trouvait une petite ruelle sur laquelle s'ouvraient ces petits jardins, et c'est dans cette ruelle que l'aimable trio s'engagea d'un pas rapide. En arrivant à la porte du jardin de Page, les deux femmes et le Grand Lord trouvèrent Madame Sal qui les attendait et qui les introduisit dans la maison avec les plus grandes précautions.

CHAPITRE XI

LES INTRUS

Il était dix heures passées et des bougies brûlaient dans une chambre à coucher de la maison de Page.

Sur le lit était étendue Pauline, complètement habillée, mais sa belle chevelure défaite. Elle s'était laissée persuader par la perfide Julia de boire un verre de vin au souper, elle était presque instantanément tombée dans un état de complète stupeur, et c'est alors qu'elle avait été portée dans la chambre à coucher par Madame Page et par Madame Sal qui semblait se prêter volontiers aux infâmes desseins de sa maîtresse.

Sur ce lit reposait la pauvre jeune fille sans défense et complètement inconsciente des périls qui la menaçaient. Rien de plus gracieux que le mol abandon de toute sa belle personne, car elle avait gardé exactement la position dans laquelle elle avait été placée sur le lit. Le bas de ses jupes un peu relevé laissait voir ses petits pieds, ses chevilles finement modelées et le robuste développement de son mollet ; ses bras re-

posaient immobiles dans la courbe la plus gracieuse, et ses lèvres entr'ouvertes laissaient voir ses dents de perles.

Penché sur elle, sur ce corps immobile et presque inanimé, le Prince dévorait des yeux les charmes exposés à ses regards Comme le boa se plaît à retenir longtemps sa proie dans ses hideux replis avant de satisfaire ses féroces appétits, de même le royal débauché se complaisait à se repaître en imagination de la délicieuse beauté qui s'offrait à lui. Ses regards erraient de ces flots de cheveux qui se répandaient sur l'oreiller, à ces joues animées par l'influence du narcotique, puis ils suivaient ce cou d'une blancheur de neige qui semblait se courber légèrement sous le poids de la tête, comme une tulipe arrachée avec ses racines et qui, gisant sur la terre, conserve encore la courbe gracieuse imprimée à sa tige. De ce beau cou il passait à cette poitrine blanche qu'il voyait s'élever et s'abaisser par un mouvement presque imperceptible, mais c'était avec des regards de satyre qu'il dévorait ce que sa robe modeste révélait de son beau sein dont il suivait les contours sous les vêtements qui le cachait. Et plus il contemplait les formes exquises de la jeune fille endormie, et plus ses désirs s'exaltaient.

Pendant plusieurs minutes il avait admiré les charmes de l'être charmant qu'il croyait entièrement en son pouvoir, pendant plusieurs minutes ses regards avaient dévoré la belle créature qu'il se croyait sûr d'ajouter au nombre de ses victimes; il se baissait da-

vantage, déjà il était prêt à coller ses lèvres sur cette bouche si pure et si vermeille, déjà il s'apprêtait à respirer cette haleine si douce et si fraiche, quand un bruit se fit entendre,... le bouton de la porte, de cette porte qu'il avait négligé de fermer, tournait sous l'effort d'une main étrangère.

Toujours penché sur la belle endormie, le Prince prêta l'oreille sans se redresser, tant il se croyait sûr que son oreille devait l'avoir trompé; mais un moment après la porte tournait sur ses gonds et des pas se faisaient entendre dans la chambre! Il tressaille, il se détourne en se redressant de toute sa hauteur, et il aperçoit devant lui d'importuns visiteurs dont l'aspect n'avait rien de rassurant.

— Arrière, — s'écria le Prince, en s'avançant vers Potence, Carotte, et le Grand Lord, — sortez à l'instant ou je donne l'alarme et je crie au voleur!

— Vous ne l'oserez pas, Prince de Galles, — dit Carotte, — car vous ne feriez que vous compromettre vous-même.

— Mais qui êtes-vous et que demandez-vous? — demanda Son Altesse en frappant du pied, furieux de se voir reconnue.—Vous voulez de l'argent, sans doute?.. Eh! bien, je vous donnerai quelques guinées...

— Non, nous voulons avoir une conversation avec Votre Altesse Royale, relativement à une affaire particulière, — interrompit Potence.

— Avec moi.... et ce soir.... Impossible! — s'écria le Prince en jetant un regard vers le lit sur lequel Pau-

line était étendue dans le même état d'immobilité.

— Oui, avec vous et ce soir même, — dit Potence de son ton calme et résolu. — A vous parler net, notre présence ici et en ce moment où vous espériez être heureux, — ajouta-t-elle en jetant un regard du côté de Pauline, — n'est pas un pur effet du hasard... C'est le résultat d'un plan concerté et arrêté d'avance.

— Quoi, ce misérable Page m'aurait-il trahi, — s'écria le Prince tremblant pour d'autres secrets dont il était le dépositaire. -- Par le ciel! je tirerai de ceci une vengeance signalé !

— Pas de bêtise!— s'écria Carotte vivement.— Les Pages n'ont rien à voir dans tout ceci, au contraire, ils sont tous deux emfermés à double tour dans le parloir, sous la garde de leur propre servante qui les tient en respect avec un pistolet d'arçon. Votre Altesse Royale peut donc s'apercevoir que toutes nos précautions sont bien prises.

— Mais, encore une fois, qui êtes-vous et que me voulez-vous? — demanda le Prince de plus en plus troublé par tout ce qu'il voyait et tout ce qu'il entendait.

— Je prendrai le premier la parole, très-illustre Prince, — dit le Grand Lord, otant son chapeau avec un respect dérisoire. — Sachez donc que je suis aussi une espèce de Prince dans mon genre, c'est-à-dire que je suis le capitaine de la plus joyeuse bande de jeunes vagabonds, de jeunes voleurs, et de jeunes prostituées qui jamais ait été réunie dans cet heureux pays. On

m'appelle le Grand Lord, et je suis tout au service de Votre Altesse Royale, si vous avez jamais besoin de quelque chose qui rentre dans ma spécialité.

— Assez, Monsieur, — s'écria le Prince en se détournant avec dégoût de ce jeune réprouvé, — maintenant mes bonnes femmes qui êtes-vous et qu'exigez-vous de moi?... Expliquez-vous vite et clairement de manière à mettre le plus promptement possible fin à cette affaire.

— Mon nom est Marie Price, — dit Carotte et je suis la fille d'un certain Stephen Price, plus connu dans certains lieux sous le nom du Gros Meg.

— Quant à moi, je suis la maîtresse d'un certain Joseph Warren, connu sous le nom de Magsman. — dit Potence en épiant sur la physionomie du Prince l'effet produit par ses paroles.

Le Prince avait tressailli quand le nom du Gros Meg, qui était loin d'être étranger à son oreille avait été prononcé par Carotte, mais son trouble avait été plus visible encore aux paroles d'Elisabeth Merks.

— Et que voulez-vous de moi? — demanda le Prince appelant toute sa présence d'esprit à son aide; car la position dans laquelle il se trouvait était aussi grosse de péril qu'elle était critique et désagréable.

— Nous nous expliquerons en peu de mots, — dit Potence qui se chargeait maintenant de porter la parole. — Stephen Price, le père de cette jeune femme, est actuellement en prison, sous une accusation de piraterie et de meurtre. Mon homme, Joe Warren, est

exactement dans la même position, et enfermé dans la même prison. Les preuves contre eux sont suffisamment fortes, et jointes à leurs antécédants, suffisent pour entraîner leur condamnation à mort. Mais ils ne doivent pas mourir, leur vie doit être épargnée, lors même qu'ils devraient être déportés pour le reste de leurs jours. Vous voyez, Prince, que nous ne sommes pas exigeants et que nous sommes modérés dans nos demandes...

— Bien... Bien... — interrompit le Prince qui espérait se débarrasser de ces singuliers pétitionneurs avec des promesses qu'il ne remplirait jamais.

— Vos désirs seront satisfaits, je m'engage à obtenir pour eux une commutation de peine, lorsque leur sentence aura été prononcée.

— Nous vous sommes grandement obligés, Prince, — dit Potence.

— Et nous trouverons le moyen de nous acquitter un de ces jours, — ajouta le Grand Lord.

— Eh bien, alors, votre affaire est terminée, mes braves gens, — s'écria le Prince, — et vous allez partir aussi vivement que vous êtes venus. Vous pouvez compter sur ma promesse...

— Oui, mais nous préférerions l'avoir par écrit, Prince, — dit Potence, avec son calme imperturbable, — et que le document émané de vous fût scellé avec l'anneau que vous portez à votre doigt, — ajouta-t-elle en montrant le bijou en question.

— Quoi! vous ne voulez pas me croire sur parole,

et vous en rapporter à la promesse solennelle que je vous fais? — s'écria le Prince, — alors partez... vous n'aurez rien.

— Mais, c'est que nous ne sommes pas des gens qu'on brave impunément, très-illustre Prince, — s'écria le Grand Lord. — La servante de Page est ma bonne amie, et c'est elle qui nous a tenu au courant de toute l'affaire concernant la jeune dame ici présente, — ajouta-t-il en jetant un coup d'œil sur Pauline qui était toujours plongée dans son état de léthargie.

— C'est vrai, Prince, — dit Potence, sans témoigner le moindre emportement, mais avec un air tout à fait significatif. — Tout le complot nous est connu dans ses moindres détails, et je vous le demande, Prince, que dirait le monde si nous donnions l'alarme et si la foule allait accourir ici pour voir comment Votre Altesse Royale administre des narcotiques aux jeunes filles, pour pouvoir impunément abuser d'elles.

Le Prince chancela et une pâleur mortelle se répandit sur son visage, car il se sentait complétement au pouvoir de fieffés scélérats, toute résistance était vaine, tout refus inutile, et il fallait, à tout prix éviter le scandale. Il ne pouvait empirer sa position en donnant par écrit la promesse qu'on exigeait de lui, c'était plus prudent que de laisser ces misérables avoir recours aux mesures extrêmes qu'ils pouvaient adopter. Car, si sa conduite envers Pauline était rendue publique, il était perdu dans l'estime de la nation et ses droits au trône étaient compromis; sa situation était grave et

sérieuse et il maudissait intérieurement sa folie qui permettait à ses brutales passions de le mettre aux prises avec de semblables difficultés. Mais les regrets étaient inutiles et il fallait effectuer sa retraite le moins ignominieusement possible.

— Vous exigez une promesse écrite par laquelle je m'engagerai à m'intéresser aux hommes que vous avez nommés? — dit il, après un moment de réfléxion.

— C'est, en effet, ce que nous désirons, — reprit le Grand Lord.

— Tais-toi, Bill, — s'écria Carotte avec son aigreur habituelle,— et laisse Lizzy conduire toute l'affaire.

— Non seulement nous exigeons une promesse dans le sens que vous venez d'indiquer — dit Potence, — mais nous voulons encore être certains qu'elle sera suivie d'effet. En un mot, nous demandons que vous nous garantissiez la vie de Price et de Warren. Nous ne pouvons pas exiger plus. Nous n'insistons pas sur une grâce entière, car nous savons très-bien que vous ne réussiriez pas à l'obtenir, tout Prince que vous êtes. Mais nous avons la certitude que vous pouvez obtenir la commutation de la sentence de mort qui ne peut manquer d'être prononcée...

— Nous consentons bien à ce que mon père et Warren soient déportés pour la vie,— ajouta Carotte, en voyant Potence hésiter,— mais nous ne voulons pas souffrir qu'ils soient pendus.

— Diable ! vous usurpez là un pouvoir que je n'ai pas moi-même,—s'écria le Prince ;—mais, néanmoins

je vous donnerai la promesse que vous exigez de moi....

— Scellée de votre anneau, — ajouta Potence, — sans cela, demain vous pourriez nier votre écriture.

— Voici des plumes et du papier, — dit Carotte,— nous les avons apportés avec nous pour éviter tout retard, il y a un encrier sur la cheminée.

— Les affaires de ce genre se multiplient autour de moi, — se dit le Prince.

Puis il songea à l'engagement qu'il avait été obligé de souscrire au profit de Meagles quelques jours auparavant, et impatient de mettre fin à cette scène désagréable, dans la crainte que Pauline ne vint à s'éveiller et qu'elle lui échappât, le royal débauché s'assit à une table et s'empressa de rédiger la promesse qu'on exigeait de lui.

Pendant qu'il était occupé de ce soin, Carotte murmura à l'oreille de Potence : — Que ferons-nous quand il aura fini d'écrire et que nous aurons sa promesse ;—laisserons-nous cette jeune fille en son pouvoir ?

— As-tu pu le penser un seul moment ? — répondit Potence également à voix basse. — Lord Florimel ne s'est-il pas conduit admirablement avec nous ? ne nous a-t-il pas payé cinq cents livres d'avance pour le service que nous nous sommes chargés de lui rendre ? et ne sommes-nous pas certains qu'il nous récompensera avec la même libéralité si nous sauvons Mademoiselle Pauline des tentatives de ce misérable débau-

ché ? Sa Seigneurie n'est pas à Londres en ce moment, mais sans doute elle reviendra bientôt...

— Il est bien certain que je ne suis nullement disposée à aider le Prince dans ses méchants tours, — interrompit Carotte, — il est un des plus grands oppresseurs du peuple et je le hais à cause de cela. De plus, comme tu le dis, nous avons intérêt à nous bien conduire avec Lord Florimel.

— Ajoutez à cela, — dit le Grand Lord qui avait prêté l'oreille à la conversation de ses complices, — que Sal a plaidé la cause de cette demoiselle qui, dit-elle, est une charmante jeune femme à laquelle il ne doit pas arriver malheur. Elle s'est prise d'une grande affection pour elle, et nous ne devons rien faire qui déplaise à Sal, qui s'est si bien conduite dans toute cette affaire.

— C'est bien, nous mettrons un frein aux galantes entreprises du Prince, — dit Carotte, — aussitôt que nous serons en possession de son engagement, et puis après nous nous occuperons de ces damnés Pages...

— Et de notre vengeance, — dit Potence avec une expression sinistre, qui semblait indiquer qu'elle se promettait d'exercer cette nuit les plus cruelles représailles contre Page et contre sa femme.

— Maintenant j'ai terminé cet écrit, — dit le Prince qui avait plusieurs fois remarqué avec inquiétude le colloque à voix basse qui se tenait près de lui.

— Permettez-nous d'en prendre lecture, — dit Po-

tence, et prenant le papier dûment signé et scellé, qu'elle parcourut avec attention pendant que le Grand Lord d'un côté et Carotte de l'autre lisaient avec elle par-dessus son épaule. — Cela suffira, — dit Potence, en pliant tranquillement le papier qu'elle mit en sûreté dans son corsage. — Et maintenant, Votre Altesse Royale peut se retirer.

— Me retirer! — s'écria le Prince tout déconcerté; — vous voulez dire que c'est vous qui allez effectuer votre retraite.

— En vérité, ce n'est nullement notre intention, — dit Potence froidement mais d'un ton ferme. — Allons, pas un mot de plus, partez, nous sommes ici pour protéger Mademoiselle Pauline Clarendon et nullement pour aider à consommer sa perte.

— Mais ce procé dé de votre part, — dit le Prince, — n'est pas fait pour vous assurer mon concours et mon appui.

— Peut-être non, — répondit Lizzy laconiquement; — mais ce papier suffira, — ajouta-t-elle en posant la main sur sa poitrine.

— Rien ne peut-il vous toucher, — s'ecria le Prince avec l'accent de la plus amère vexation, — de l'argent... tout l'argent que vous exigerez..., une centaine de guinées...

— Cent sornettes! — s'écria Carotte avec une expression de dédain. — Pour chaque guinée que vous pouvez nous offrir pour trahir Mademoiselle Clarendon, nous en recevrons deux pour la protéger. Ainsi un

5***

mot vaut autant que quarante et si Votre Altesse Royale veut passer une heure à discuter avec nous, elle n'en sera pas plus avancée.

— Ce serait parfaitement inutile, — dit le Grand Lord comme pour clore la discussion.

— Alors, je n'insisterai pas davantage, — dit le Prince tremblant d'une rage à laquelle il n'osait pas s'abandonner.

Et s'élançant hors de la chambre qu'il avait espéré de voir être le théâtre de son triomphe, il descendit l'escalier, prit son chapeau et son manteau dans le vestibule, et quitta la maison en proie à la plus profonde humiliation, et maudissant les mauvaises étoiles qui paraissaient plus que jamais exercer leur fatale influence sur sa destinée.

CHAPITRE XII

LE CALME APRÈS L'ORAGE

Dès que le Prince fut parti, Potence s'approcha du lit et imprima une légère secousse à Pauline. La jeune fille incomplétement éveillée, se retourna de l'autre côté, et retomba dans sa profonde léthargie. Potence se mit alors à lui bassiner le front avec de l'eau fraiche, et la jeune fille commença lentement à revenir à la vie.

Lorsque la connaissance lui revint, elle ouvrit les yeux et ses regards égarés se promenèrent sur les trois personnes qui étaient penchées sur le lit. Alors une vague terreur la saisit et un cri étouffé s'échappa de ses lèvres, tandis que ses traits exprimaient l'alarme qui s'était emparée de son âme. Mais Potence se hâta de murmurer à son oreille des paroles rassurantes.

— Ne vous effrayez-pas, Mademoiselle, — dit-elle, — nous n'avons que des dispositions amicales à votre égard, et la preuve c'est que nous venons de vous

arracher à un grand danger dont vous n'avez pas eu la moindre conscience.

— Un danger! – murmura Pauline, puis appuyant sa main sur son front, elle s'efforça de remettre de l'ordre dans ses idées et de rassembler ses souvenirs. — Oh! je me souviens, — s'écria-t-elle tout à coup, en se soulevant sur le lit sur lequel elle resta assise, et promenant rapidement ses regards autour d'elle, elle dit : — Où suis-je?.....

— Dans une chambre de la maison de Monsieur Page, — répondit Potence ; — vous avez été l'objet d'une coupable conspiration, et rien ne pouvait vous sauver, si nous n'étions pas venus à votre secours. Le vin que vous avez bu au souper contenait un narcotique, et vous aviez été vendue au Prince de Galles.

— Mon Dieu! — s'écria Pauline avec un cri de terreur.

— C'est aussi vrai qu'il est certain que vous avez échappé à ses griffes, — continua Potence; — maintenant, Mademoiselle, — ajouta-t-elle en s'apercevant qu'elle tremblait de tous ses membres et qu'elle continuait à regarder ceux qui l'entouraient avec un vague soupçon, — nous étions chargés par Lord Florimel de veiller sur vous et nous avons fait notre devoir.

— Lord Florimel! — s'écria Pauline avec un tressaillement de plaisir qui ramena les couleurs sur ses joues si pâles un instant auparavant. — Est-ce possible?... oh! s'il était vrai.....

Elle s'arrêta court à l'idée qu'elle était encore aimée

par le jeune Lord qu'elle avait peut-être traité trop durement, idée qui éveilla dans son âme un sentiment de tendresse mêlé de remords.

— C'est possible, et c'est vrai, Mademoiselle, — dit Potence,— Lord Florimel vous aime avec adoration et il est au désespoir d'avoir encouru votre disgrâce qu'il déclare n'être justifiée par aucune cause réelle. Un tort imaginaire de sa part vous a fait concevoir mauvaise opinion de lui, mais il ne vous en aime pas moins pour cela. Bien loin de là, et craignant que vous ne deveniez la victime de coupables préventions de la part de certaines personnes, il nous a chargé de découvrir votre demeure et de veiller sur vous pendant une courte excursion en province qui le force à s'absenter de Londres pour quelque temps.

— Pauvre Gabriel! — murmura Pauline, dont les joues furent inondées de larmes causées par la profonde émotion que lui faisait éprouver ces nouvelles inespérées. — Mais qui êtes-vous, mes amis, et envers qui ai-je contracte une si grande obligation? — demanda-t-elle en descendant du lit et en s'asseyant sur une chaise qui se trouvait tout près, car elle ressentait encore l'influence du narcotique qu'elle avait absorbé.

— Peu importe qui nous sommes, Mademoiselle, — répondit Potence, — notre aspect peut ne pas être beaucoup de votre goût, — ajouta-t-elle, plus pour le Grand Lord et pour Carotte que pour elle-même ; — mais dans tous les cas nous sommes fidèlement dévoués à Lord Florimel et à vous-même.

— Oui, — s'écria le Grand Lord, — et ce qu'il y a de plus, c'est que la séquestration de votre sœur n'est qu'une des trames de la conspiration dirigée contre vous. C'est un moyen de se débarrasser d'elle et de l'empêcher de jaser sur ce qu'elle a eu à souffrir à cause du Prince. Ah ! vous voyez que nous savons tout, Mademoiselle, — s'écria-t-il en remarquant les regards d'étonnement que Pauline fixait sur lui. — Ainsi donc, vous pouvez aller à la maison des fous et forcer les misérables qui la retiennent à la laisser sortir ou vous adresser aux magistrats et je veux être damné si vous n'obtenez pas une prompte justice.

— Ah! vous me remplissez le cœur d'espoir et de joie! — s'écria Pauline en joignant les mains avec un mouvement d'exaltation. — Mais comment pourrai-je vous récompenser, mes amis?... je ne possède pas beaucoup d'argent.....

— Nous ne voulons rien accepter de vous, Mademoiselle, — interrompit Potence dont toute la politique dans ses explications à Pauline sur les circonstances qui avaient amené sa délivrance, était basée, comme son refus actuel de rien accepter, sur la certitude qu'elle avait que ses services seraient libéralement rémunérés par Lord Florimel, — vous ne feriez que nous être désagréable en persistant à parler de récompense.

— Alors je n'insisterai pas, — dit Pauline, — mais Lord Florimel vous aurait-il instruit de la position de ma sœur?—demanda-t-elle un peu étonnée et révoltée par l'idée que son amant ait pu se rendre coupable

d'une telle indiscrétion, même dans de bonnes intentions.

— Jamais il n'a dit un mot à ce sujet, — répondit Lizzy, — mais la servante de Page est des nôtres, et c'est nous qui l'avons fait entrer à son service pour veiller sur vous.

— Et Lord Florimel est en province, dites-vous ? — demanda Pauline ; — savez-vous où il est allé, pour que je puisse lui écrire et le remercier de sa bonté, — ajouta-t-elle le teint animé d'une charmante rougeur, les yeux brillants de tendresse, et le cœur battant à la pensée de la voie qui s'ouvrait à une réconciliation complète avec celui qu'elle aimait.

— Sa Seigneurie est à Douvres, — répondit Potence. — Je me suis rendue deux ou trois fois à sa demeure pendant le courant du mois, attendu que je voulais lui apprendre que j'avais découvert votre demeure, mais il est, m'a-t-on dit chaque fois, retenu à Douvres pour affaires.

— Et ne lui avez-vous pas écrit? — demanda Pauline avec une certaine expression de reproche.

— Cela ne rentre pas dans mes habitudes, — répondit Potence, — nous ne confions jamais rien au papier, à moins d'absolue nécessité ; et comme nous avions l'espoir que Lord Florimel ne tarderait pas à rentrer à Londres, nous avons jugé plus prudent d'attendre son retour. C'est à vous maintenant, Mademoiselle, à lui écrire à Douvres.

— Est-il bien possible, — s'écria Pauline dont la

pensée avait pris un autre cours, – que Monsieur et Madame Page qui affectaient de me témoigner tant d'amitié et de compassion, soient les plus vils et les plus perfides des traitres?

— Ils ne sont pas autre chose, Mademoiselle, — s'écria Carotte ; — Page n'est qu'un vil intrigant et sa femme était tout récemment une prostituée exerçant son hideux métier dans le quartier Est de Londres.

—Grand Dieu! — s'écria Pauline révoltée par cette découverte,— et j'ai fait société avec une pareille femme.

— Mais vous ne la connaissiez pas, Mademoiselle — dit Potence,— et par conséquent vous n'avez pas de reproches à vous faire.

— Qu'est-ce que Lord Florimel va penser?... Que va-t-il dire?— s'écria Pauline de plus en plus révoltée par la pensée de l'état de dégradation des personnes avec lesquelles les circonstances l'avaient mise en contact.

— Sa Seigneurie ne saura jamais ce qu'a été Madame Page, à moins que vous ne jugiez convenable de le lui dire,— fit observer Carotte.

— Je ne puis avoir un instant la pensée de lui rien déguiser,— dit la jeune fille.— Mais tout cela ne vous intéresse pas, mes bons amis, — ajouta-t-elle immédiatement,— et maintenant que je me sens assez de force pour quitter cette maison d'infamie, je vais prendre congé de vous, mais non sans vous renouveler tous mes remerciements pour votre intervention en ma faveur.

La généreuse Pauline tendit sa belle main à Potence, et offrit le même témoignage de sa gratitude au Grand Lord et à la fille du Gros Meg; ils l'accompagnèrent jusqu'à la porte de la rue, et elle regagna sa demeure en sûreté.

Les deux femmes et le Grand Lord frappèrent alors à la porte du parloir du rez-de-chaussée de la maison de Page et ils furent immédiatement introduits par Madame Sal qui continuait sa faction, un pistolet à la main. L'ex-commis-voyageur était tristement assis dans un coin de la chambre et sa femme dans un autre, avec leur servante qui avait monté sa garde auprès d'eux pendant tous les événements qui s'étaient passés à l'étage supérieur. Lors de l'entrée des trois nouveaux venus qui n'étaient que trop bien connus de l'ex commis-voyageur, il tressaillit et promena ses regards terrifiés et suppliants de l'un à l'autre ; quant à Julia elle ne paraissait pas émue par leur présence.

— Maintenant, mon vieux camarade,— s'écria le Grand Lord, en se plaçant le dos appuyé contre la porte et en prenant le pistolet des mains de sa maîtresse, — nous vous tenons enfin.

— Vous ne voulez pas m'assassiner,— dit Page en se levant de sa chaise sur laquelle il retomba immédiatement, car ses jambes tremblaient sous lui comme s'il avait été subitement frappé de paralysie.

— Cela dépend de la manière dont vous vous comporterez,— répondit le Grand Lord.— Je ne pense pas que vous vouliez nous réduire à cette extrémité.

— Alors qu'exigez-vous de moi? — demanda Page d'une voix aussi tremblante que ses jambes, et avec une hideuse terreur empreinte sur tous les traits de son visage.

— Ecoutez moi, — dit Potence, en fixant son regard froid comme celui d'un reptile sur ce misérable. — Vous avez été notre mortel ennemi, et toutes les infortunes qui ont accablé Stephen et Joe peuvent être attribuées à vos persécutions et à la perfidie de votre femme. Nous sommes déterminés à nous venger et nous avons mis tout en œuvre pour vous tenir en notre pouvoir. Votre servante est notre agent, et toutes vos actions nous sont connues. Le Prince est également tombé dans nos griffes et nous sommes décidés à garder d'une main ferme la prise que nous avons sur lui. Mademoiselle Clarendon a été soustraite à ses mauvais desseins et dès demain elle s'occupera de faire mettre sa sœur en liberté; ainsi donc la première partie de notre vengeance a été de confondre tous vos plans et toutes vos perfidies, nous arrivons maintenant au second acte de la tragédie, — s'écria Potence en sortant de sa froideur habituelle et en lançant un regard plein de férocité à Julia.

— Une tragédie! — gémit le malheureux Page, accablé par cette terrible menace, pendant que sa femme, quoique toujours silencieuse, commençait à manifester une certaine inquiétude.

— Oui, une tragédie, — répéta Potence arrivée, ce qui était rare chez elle, au plus haut degré de l'exas-

pération. — Mais nous n'en sommes pas encore à la partie la plus sombre du drame ; pour aujourd'hui nous nous contenterons de tout ce que vous possédez comme argent et comme objets précieux. Ainsi donc vous allez nous en faire la remise de bonne grâce, si vous ne voulez pas que nous les prenions de force.

— Je n'ai que quelques guinées dans ma bourse, — murmura le misérable Page, — et je ne sais pas combien Julia a dans sa poche.

— Voici... voici tout... — s'écria Madame Page en jetant sa bourse sur la table.

— Quatre guinées, deux couronnes, une demi couronne, un shilling, et trois pièces de six pence, — dit le Grand Lord, en vidant la bourse dans la main de Carotte et en énumérant ce qu'elle contenait.

— Maintenant, faites lui ouvrir son pupitre, — s'écria Madame Sal en montrant son maître d'un air méprisant. — Mais non, restez, je vais aller le chercher.

Elle s'élança aussitôt hors du parloir.

Quelques minutes après elle était de retour avec le pupitre que Page fut forcé d'ouvrir, et pendant que Potence et Carotte en ravageaient le contenu, il avait l'air d'un malheureux criminel qu'on conduit à la potence.

— Oh! voici du vrai papier Anglais, — s'écria le Grand Lord lorsque Elisabeth en retira une liasse de banknotes, — combien y a-t-il de feuilles de ce joli papier?

— Plus de mille livres, — répondit Potence après avoir examiné avec soin les banknotes qu'elle mit en

sureté dans le corsage de sa robe, puis se tournant vers Sal. — Où faut-il chercher maintenant?

— Comme de raison, nous emportons l'argenterie? — fit observer la jeune femme.

Puis sans attendre de réponse elle sortit de nouveau.

— Vous voyez, Julia, — s'écria Page en se tordant les mains, — qu'ils se disposent à nous enlever tout ce que nous possédons.

— Je ne le vois que trop, — s'écria Julia en jetant un regard de haine diabolique sur les deux femmes et sur le Grand Lord.

— Alors, pourquoi ne faites-vous rien pour les en empêcher? — s'écria l'ex-commis sans prendre la peine de réfléchir aux paroles que lui arrachait sa rage et son désespoir.

—Et vous, pourquoi ne faites-vous rien vous-même? — demanda Madame Page en lançant un regard de mépris sur sou mari.—J'avais toujours pensé que vous étiez un lâche, mais maintenant j'en ai la certitude.

- Ne m'insultez pas, Julia, je ne le supporterais pas, je suis déjà assez misérable comme cela, — s'écria Page,— mais, sans doute, nos bons amis, ici présents, auront quelque pitié de nous,— ajouta-t-il en tournant ses regards suppliants sur ses impitoyables spoliateurs.

— De bien bons amis, en vérité, — s'écria Julia ; — c'est maintenant une guerre à mort entre eux et moi, — se murmura-t-elle à elle-même.

En ce moment, Madame Sal reparut avec l'argenterie enveloppée dans un tablier. Cette portion du butin

fut confiée au Grand Lord et Page gémit d'une façon encore plus lamentable quand il vit ses cuillers et ses fourchettes d'argent s'engloutir dans les profondes poches de ce jeune réprouvé.

— Maintenant leurs montres, leurs bagues, et leurs bijoux, — s'écria Madame Sal avec une exaltation de triomphe. — J'ai à me venger de plus d'une dure parole et de leurs visites aux buffets pour s'assurer que je ne rangeais pas trop.

— Votre montre, vos boucles d'oreilles, et vos bagues, — dit le Grand Lord, en s'adressant à Julia, son pistolet à la main.

Madame Page se sépara de ses bijoux avec un calme de sinistre augure après l'accès de rage auquel elle venait de se livrer. Mais son mari se jeta à genoux en suppliant que ses décorations toutes personnelles fussent au moins épargnées, mais les pillards furent impitoyables, et ses bijoux allèrent rejoindre ceux de sa femme, entre les mains de la fille du Gros Meg.

— Maintenant, reste-t-il encore quelque chose qui vaille la peine d'être pris ? — demanda le Grand Lord qui semblait grandement réjoui par cette œuvre de spoliation.

— Non, du moins à ma connaissance, — répondit Madame Sal.

— Cela suffira pour le moment, — fit observer Potence, — et maintenant, — continua-t-elle, en s'adressant à Monsieur et à Madame Page, si vous essayez d'exercer la moindre représaille contre nous, de quelque na-

ture qu'elle soit, sans la plus petite hésitation, nous vous dénonçons comme ayant versé un narcotique dans le vin de Mademoiselle Pauline Clarendon, pour en faire la victime du Prince. Dans ce cas, elle sera bien forcée de porter témoignage contre vous, et les preuves qui résulteront de son témoignage suffiront pour vous faire condamner à la transportation pour la vie, si vous échappez à une condamnation à mort.

Page gémit, comme s'il sentait déjà la corde autour de son cou, mais Julia affecta la plus complète indifférence.

Potence, Carotte, le Grand Lord, et Madame Sal effectuèrent alors leur retraite ; deux d'entre eux sortirent par la porte principale, et les deux autres par celle donnant issue sur le derrière de la maison, et l'ex commis-voyageur resta seul avec sa femme à gémir sur la perte considérable qu'ils venaient d'avoir à supporter.

Le lendemain matin, de bonne heure, ils quittèrent les Villas de Paradis, et, dans la journée, une voiture de déménagements arriva devant la maison qu'ils avaient si brusquement quittée, pour enlever le mobilier qui la garnissait, et le transporter dans une autre demeure.

CHAPITRE XIII

SUICIDE OU MEURTRE ?

Il était environ onze heures du matin et le Comte de Desborough était assis dans son cabinet de travail, au Manoir de Stamford. Un livre était ouvert devant lui, mais quoique ses yeux restassent machinalement fixés sur les pages, ses pensées étaient loin du sujet traité par ce volume.

Car il réfléchissait sur les graves et tristes incidents qui étaient survenus dans sa maison, tant à Berkeley Square qu'au Manoir de Stamford, dans ces derniers mois, et il était profondément, très-profondément affligé par la honte qui était tombée sur celle qu'il adorait avec une sublime idolâtrie.

Il était si fortement absorbé dans ses méditations qu'il n'entendit pas la porte s'ouvrir et se refermer, et qu'il tressaillit au contact d'une main qui se posait doucement sur son épaule. Il leva les yeux et il vit sa femme debout près de son fauteuil, mais il fut à l'ins-

tant frappé par le mélange de sombre résolution et de haine qui se lisait sur son visage. Une lueur sinistre brillait dans ses yeux, sous ses sourcils contractés ; ses lèvres presque complètement décolorées étaient fortement serrées et tout son visage était couvert d'une pâleur rendue plus livide encore par le ton bistré de son teint olivâtre.

— Ciel! qu'y a-t-il?... quelque nouvelle source de chagrin? — s'écria le Comte en bondissant et en fixant des regards inquiets sur sa femme.

— Dites plutôt de nouvelles raisons pour nous décider à une prompte et sommaire vengeance! — répliqua Eléanor d'une voix grave et comme effrayée par les paroles qu'elle venait de prononcer.

— Dites-moi ce qui est arrivé.... ne me tenez pas en suspens! — s'écria le Comte, torturé par les plus cruelles appréhensions.

— Ce misérable demande une autre entrevue avec moi, — répondit la Comtesse, dont les yeux lançaient des éclairs et dont tout le corps tremblait sous l'impression des terribles sentiments qui l'agitaient.

— Le mécréant! — s'écria le Comte, en serrant les poings avec une telle violence que ses ongles entraient dans la paume de ses mains. — Mais par quel moyen vous a-t-il fait parvenir cette demande?

— Une demande! — répéta la Comtesse, avec une indescriptible amertume, — c'est un ordre, un ordre supérieur! Le misérable a eu l'audace de m'adresser

une lettre dans laquelle il me déclare que si je refuse de le voir, ce soir, à neuf heures... .

— Ah! le Prince oserait-il faire une autre tentative? — s'écria le Comte, pâle de rage et les lèvres tremblantes.

— Non, non, ce n'est pas cela! — s'écria Eléanor, — cet homme dont je n'ose prononcer le nom, a obtenu sa grâce par l'entremise du Prince de Galles et maintenant il vous brave et il me persécute.....

— Mais pourquoi demande-t-il cette entrevue? — demanda le Comte, — ne vous connaît-il pas assez pour être convaincu que vous préféreriez la mort à la honte de lui céder encore.....

— Oh! mon Dieu! Pas d'allusion à ma faiblesse passée, Francis! — s'écria la Comtesse avec égarement, — vous me rendriez folle!... mais pardonnez-moi cet emportement,— ajouta-t-elle aussitôt d'un ton plus doux en saisissant la main de son mari qu'elle pressa contre ses lèvres...— Non, ce misérable ne déshonore pas le nom d'amour en s'adressant à moi avec une semblable espérance, mais c'est de l'argent qu'il veut, et il m'ordonne, oui, il m'ordonne de venir le trouver ce soir à neuf heures avec cinq mille livres, comme la seule condition qu'il met à ne plus me tourmenter à l'avenir.

— La somme n'est rien, Eléanor, — dit le Comte d'un air pensif, — mais le serment de cet homme.....

— Est sans valeur, — s'écria la malheureuse femme avec une triste conviction. — De plus, ces agitations

me tuent; je ne saurais vivre en proie à la continuelle terreur de recevoir de nouvelles preuves de l'infamie et de l'avidité de cet homme. La crainte de ses persécutions empoisonne le peu de bonheur que je puis espérer sur cette terre, la nuit, le jour, je serais assiégée par le sentiment d'horreur produit par cette pensée qu'il existe dans le monde un homme qui d'un mot peut ternir pour toujours ma réputation. Une pareille existence serait une torture perpétuelle, une agonie de tous les instants. Non, non, je ne puis endurer cela, Francis, et l'un ou l'autre...

— Parlez, Eléanor, — dit le Comte tremblant de crainte devant l'expression de sombre résolution qu'il voyait empreinte sur la physionomie de sa femme, lorsque tout à coup elle s'était arrêtée devant l'expression complète de sa pensée. — Vous disiez que l'un ou l'autre...

— De nous deux, de cet homme ou de moi, doit mourir! — répondit la Comtesse d'une voix sombre.

L'éclat sinistre qui brillait dans ses yeux montrait combien étaient terribles les pensées que les cruelles circonstances dans lesquelles elle se trouvait, avaient excité dans l'esprit d'une femme dont le cœur était naturellement bon et généreux.

— Grand Dieu! que voulez-vous dire, Eléanor? — demanda le Comte en lui saisissant les bras avec une violence convulsive et en regardant dans ses yeux la lueur sinistre qui s'y était allumée.

— Je veux dire, — répondit-elle avec une accentua-

tion mesurée produite par le désespoir, — qu'il vous faut maintenant choisir entre deux effroyables alternatives? Je veux dire, — continua-t-elle avec l'énergie d'une ferme résolution, — qu'il faut préparer votre esprit à l'idée de conduire au tombeau votre femme qui se donnera la mort ou que si cette femme doit vivre c'est le front marqué du sceau des meurtriers.

— Juste ciel !... En sommes-nous arrivés là? — s'écria le Comte, tremblant de la tête aux pieds et comme frappé de paralysie.

— Je vous ai dit les deux seules alternatives qui s'offrent à moi, — reprit la Comtesse avec son calme effrayant. — Ce misérable et moi nous ne pouvons continuer de respirer le même air. Tant qu'il souillera le monde de sa présence, il peut à tout moment se trouver sur mon passage et je le répète je ne peux pas vivre dans cette perpétuelle appréhension. Non, lui ou moi devons périr ! un crime doit être commis par ma main et c'est à vous de décider si ce crime sera le suicide ou le meurtre. Pour moi la chose est indifférente, car je suis résolue d'échapper à ses persécutions ou à sortir de la vie!

— Oh ! vous me réduisez au plus horrible désespoir, mon adoré, ma bien aimée Eléanor, — s'écria le Comte en tombant à genoux et en mouillant de larmes ses mains qu'il pressait sur ses lèvres. — Pour l'amour de Dieu... réfléchissez encore... Rappelez-vous que si vous vous décidez à vous débarrasser de cet ennemi, ni les remords ni le repentir ne pourront rien contre

un fait accompli... Et puis, mon amour, mon ange, ma pauvre désespérée, ce n'est pas à vous à accomplir ce forfait, c'est à votre époux, et voudriez-vous faire de moi un assassin.

— Non, pour rien au monde, Francis! — s'écria la malheureuse femme en le forçant de quitter sa posture suppliante et en se jetant dans ses bras.

— Oh! vous réfléchirez encore, ma bien aimé, — s'écria-t-il en la serrant contre sa poitrine et en couvrant son visage de baisers et de larmes.

— Hélas! les réflexions sont inutiles, ma résolu-est prise; — dit elle en se dégageant doucement des bras de son mari. — Mais je ne souffrirai pas que vous commettiez un crime, Francis, vous qui n'avez pas une action coupable à vous reprocher pendant toute votre vie.

— Si... je vous ai conduite en victime à l'autel, — dit le Comte d'une voix sombre et avec un indicible expression de remords.

— Ah! ne parlez pas de cela maintenant, — s'écria la Comtesse. — Il vous faut céder aux impérieuses circonstances qui m'enferment dans un mur d'airain dont le cercle devient de plus en plus étroit et qui m'écrasera si je ne me décide pas à en sortir par un moyen désespéré. Ecoutez ce que Ramsey stipule, ou plutôt ce qu'il ordonne! A neuf heures je dois aller le trouver dans la plaine qui s'ouvre derrière le petit bois à l'extrémité du parc; je dois apporter avec moi cinq mille livres en banknotes, en or, ou en valeurs facile-

ment réalisables. Je dois me rendre seule à l'endroit du rendez-vous et si je refuse de me soumettre à ces conditions il publiera l'histoire de ses amours avec moi, oui, il publiera tout et par cette publication il compte gagner une somme égale, sinon supérieure, à celle qu'il demande pour prix de sa discrétion!

— Il a osé écrire tout cela? — s'écria le Comte tremblant de rage et de terreur.

— Oui, lisez vous-même! — s'écria la Comtesse en tirant une lettre du corsage de sa robe et en la présentant à son mari pour qu'il en vérifiât le contenu. — Maintenant êtes-vous satisfait, Francis? — demanda-t-elle.

Et lui reprenant la lettre des mains, elle la présenta à la flamme d'une bougie et la brûla.

— Je n'avais pas un instant mis en doute vos paroles, — dit le Comte, — mais j'étais étonné, confondu par l'infamie sans égale de cet homme qui cherche une source de profit dans l'injure inqualifiable qu'il vous a infligée. Oh! ma chère femme, c'est une affaire qui me regarde maintenant c'est à moi seul qu'il appartient de la régler, et rapportez-vous en à moi... le compte sera terrible!

— Encore une fois, Francis... et ne me forcez pas à vous le répéter,... cette affaire est la mienne et c'est a moi seule qu'incombe le soin de la terminer, — s'écria la Comtesse avec l'accent d'une indomptable résolution. — Décidez donc, mon cher époux, entre les deux seules alternatives que me laisse la rigueur de

ma destinée, dois-je avoir recours au suicide ou à l'assassinat ?

— Grand Dieu ! nous ne pouvons nous résoudre à l'emploi d'aussi révoltants expédients, — s'écria le Comte en frissonnant; — subissons la honteuse extorsion exercée par cet homme, cédons à sa demande et vivons dans l'espoir qu'il mettra un terme à ses persécutions. Mais s'il renouvelle encore ses attaques, Eléanor, alors... oh ! alors pas un mot de moi ne viendra mettre obstacle au parti, quel qu'il soit, que vous vous déciderez à adopter

— Il n'y a aucune confiance à avoir en cet homme, — réplique la Comtesse avec une fermeté dans la voix qui montrait chez elle une résolution irrévocable. — L'idée diabolique qui le pousse à nous mettre à contribution loin d'être satisfaite, ne fera que puiser un stimulant nouveau dans nos concessions, si nous cédons aujourd'hui, demain nous pouvons nous attendre à le voir reparaître avec des exigences nouvelles; si nous nous montrons faibles et timorés, son audace s'accroîtra en proportion de notre faiblesse .. Non, il faut mettre fin à cet état de choses qui ne peut durer plus longtemps. Il fut un temps, et ce temps n'est pas éloigné, où j'aurais reculé avec horreur devant la pensée d'un suicide ou d'un assassinat. Mais maintenant je me vois en face d'une position désespérée et je puis envisager avec calme l'un et l'autre de ces deux éventualités. Ne m'enlevez donc pas mon courage, inspirez-moi, au contraire, s'il en est besoin,

la fermeté qui m'est nécessaire pour accomplir ce que je considère comme un devoir, et quelle que soit votre décision, couvrez-moi de votre protection. Si vous vous prononcez pour le suicide, si vous préférez perdre votre femme que de la laisser vivre souillée d'un meurtre, ne permettez pas que le monde apprenne que le poison a mis fin à sa vie. Mais dans le cas contraire, si vous décidez qu'elle doit vivre...

— Mon Dieu!... mon Dieu!... vous me rendez fou, Eléanor! — s'écria le malheureux Comte en s'appuyant sur la cheminée pour se soutenir et en pressant son front dans ses mains. — Cessez ces effrayants discours, ne vous abandonnez pas à ces effroyables pensées qui vous emporteront dans leur vertige.

— Oh! il faut du calme, Francis, il faut du calme, — s'écria la Comtesse en prenant l'une des mains du Comte et en la pressant contre sa poitrine. — Ces exclamations passionnées, ces instances si inutiles en présence de mon inébranlable résolution, ces prières, ces cris d'angoisse ne font que rendre plus cruelle une scène déjà si pénible pour tous deux! allons, soyez ferme, soyez courageux, mon cher mari, et préparez-vous à prendre la décision que j'attends pour déterminer le parti que je dois adopter.

— Êtes-vous donc si déterminée, Eléanor? — demanda le malheureux époux, se refusant encore à croire à l'effrayante réalité de la situation en face le laquelle il se trouvait.

— Je prends Dieu à témoin que ma résolution est

inébranlable... Que rien ne peut la changer! — répondit la Comtesse d'un ton solennel. — Tenez, sentez ma main, tremble t-elle?... Non... Et mon cœur bat-il avec violence?... Non... Je suis calme... Je suis tranquille... Je suis même heureuse dans la certitude que j'ai, que d'une manière ou d'autre, je serai délivrée d'une intolérable tyrannie. Et souvenez-vous, mon cher mari, que si par votre arrêt vous me condamnez au suicide, vous resterez après moi pour souffrir les persécutions auxquelles j'échappe par une mort volontaire.

— Non, non, mon Eléanor, ma bien aimée, — s'écria le Comte de Desborough dont les sentiments étaient soumis à la plus effrayante torture. — Vous ne mourrez pas... Quoi, vous, si jeune, si belle, dans toute la fraîcheur de la jeunesse, dans toute la vigueur de la santé, vous péririez si tôt, d'une mort si prématurée et de votre main. Oh! non, cela ne doit pas être! vous vivrez, mon Eléanor adorée, tu vivras, pour triompher de ton ennemi, et puisque tu es si résolue, je puiserai du courage dans ta détermination, ta force d'âme me donnera de la fermeté. Vis donc, mon Eléanor, vis! — répéta le Comte avec une sorte d'enthousiasme pour le crime qu'il envisageait avec horreur quelques instants auparavant. — Vis, te dis-je, et que ton impitoyable, que ton lâche et infernal ennemi meure de la mort qu'il mérite.

— Oh! c'est maintenant que tu as droit à tout mon amour! — s'écria la Comtesse en se jetant dans les bras de son mari.

CHAPITRE XIV

DERNIÈRE RENCONTRE

Depuis son retour en Angleterre, Tim Meagles avait fait conduire ses chevaux des écuries de Lady Lade dans celles où il avait l'habitude de les faire garder avant son exil, car l'amazone fidèle à sa détermination d'observer de prudentes convenances pendant la durée de son deuil, ne sentait pas qu'aucune circonstance semblât indiquer le retour d'une trop grande intimité avec Meagles. De là, le transfert des chevaux de Tim dans leur ancienne écurie.

Le propriétaire de cet établissement était dans l'usage de louer des chaises de poste et des voitures de tous genres et il se trouvait que, vers trois heures de l'après-midi, pendant que cette conversation avait lieu au Manoir de Stamford, un gentleman se présenta chez le loueur et demanda qu'une chaise de poste fut attelée pour le conduire à Aylesbury.

En ce moment, Meagles était dans l'écurie où étaient

ses chevaux et il entendit les instructions données par ce gentleman. Sa voix le frappa à l'instant comme étant celle de Ramsey, et ses soupçons furent confirmés par le fait que cet individu semblait méditer une visite dans les environs du Manoir de Stamford. En montant dans un grenier qui avait une fenêtre donnant sur la cour des écuries, Meagles put apercevoir l'homme qui avait éveillé chez lui un si soudain intérêt et il put se convaincre qu'ainsi qu'il le soupçonnait, cet individu n'était autre que le criminel.

— Ah! le Prince médite sans doute quelque nouveau tour, — se dit Meagles à lui-même, — ou ce camarade là a contre la pauvre Comtesse quelques mauvaises intentions, dans son intérêt personnel. Dans l'un comme dans l'autre cas, c'est un devoir pour moi d'observer ses mouvements. S'il est encore employé par le Prince, j'aurai le plus grand plaisir à déjouer ses projets et s'il agit pour son compte, je suis jusqu'à un certain point obligé, pour répondre à la générosité du Comte, à découvrir s'il se trame quelque perfidie dont je puisse le garantir. Non, non, Monsieur Ramsey, vous ne continuerez pas plus longtemps à jouer ce jeu, si je puis vous en empêcher. Je suppose que vous avez votre grâce en poche, sans cela vous ne sortiriez pas ainsi en plein jour et sans être déguisé. Mais par Jupiter! c'est presque pitié qu'on ne vous ait pas envoyé à la potence pour subir la peine que vous avez si bien méritée. Dans tous les cas, je mettrai des bâtons dans vos roues, si vous vous avisez de renouveler vos persécu-

tions contre cette dame infortunée et contre son généreux époux.

Tout en se livrant à ces réflexions, Meagles surveillait de la fenêtre du grenier la chaise de poste qu'on attelait. Ramsey y monta, le postillon reçut ses instructions, et le véhicule roula hors de la cour.

Descendant du grenier, Meagles ordonna que son cheval fut sellé à l'instant et s'élançant sur le noble animal, il partit immédiatement à la poursuite de la chaise de poste.

Arrivé à environ un mille au delà des faubourgs, il aperçut la chaise de poste, et à partir de ce moment, il la suivit à une distance suffisante pour que Ramsey ne se doutât pas qu'il était épié, s'il lui arrivait de mettre la tête à la portière de sa chaise de poste.

Aylesbury est à quarantes milles de Londres, et comme le temps était remarquablement beau ce jour là, la route était excellente. La chaise de poste poursuivait donc sa course à raison de dix milles à l'heure, et il était près de sept heures lorsqu'elle arriva tout proche d'Aylesbury. Mais Ramsey ne se sentait nulle disposition pour entrer dans une ville où il était si connu, quoique ayant sa grâce en poche, ainsi que Meagles l'avait supposé. En conséquence il ordonna au postillon de prendre par un chemin détourné la direction du Manoir de Stamford, et la voiture alla s'arrêter devant la petite auberge où Tim était descendu lors de la mémorable soirée de son intervention en faveur de la Comtesse de Desborough.

Que les desseins de Ramsey fussent dirigés contre les habitants du Manoir, c'est ce dont Meagles était bien convaincu maintenant, lors même qu'il eut pu conserver un doute à ce sujet, et son premier mouvement fut de se rendre directement au Manoir pour prévenir le Comte de la présence de l'ennemi ; mais une seconde réflexion lui fit voir le danger qu'il y aurait à perdre de vue un individu dont il ignorait encore suffisamment les intentions pour qu'il n'y eût pas intérêt à le suivre pas à pas ; en conséquence Meagles se décida à continuer à l'épier. Par un heureux hasard un jeune garçon employé dans l'auberge et dont Meagles avait généreusement rémunéré les services lors de sa récente visite dans le voisinage, vint à passer sur la route, pendant que Meagles délibérait en lui-même sur le parti qu'il devait prendre ; il le reconnut à l'instant et portant la main à sa casquette, en manière de salut, il lui demanda s'il n'avait pas l'intention de s'arrêter à l'auberge.

— Oui, — répondit Tim, — mais je suis amené ici par une affaire toute particulière, et je voudrais parler au maître de l'auberge avant de m'approcher davantage de sa maison, attendu que je viens d'y voir entrer une personne suspecte. Ayez donc la complaisance de vous rendre auprès de lui, le plus vite que vous pourrez et sans donner l'éveil à personne, dites-lui de venir me parler à l'instant. Je l'attends-là dans le sentier.

En disant cela, Meagles glissa une demi-couronne

dans la main du jeune garçon qui s'empressa d'aller exécuter la commission qu'il avait reçue. Au bout de dix minutes, l'hôtelier parut, la mine un peu allongée, car l'avis qu'il lui avait fait passer n'était pas d'une nature trop rassurante.

— Mon brave homme, — dit Meagles, en sautant à bas de son cheval, — vous n'avez pas sujet d'être alarmé, attendu que je suis ici pour empêcher qu'il arrive malheur. En réalité, je suis agent de police, je suis venu sous un déguisement pour surveiller l'homme qui vient d'arriver en chaise de poste à votre auberge.

— Quoi, ce gentilhomme qui a l'air si respectable, serait-il réellement un homme dangereux? — demanda l'aubergiste.

— Oui, — répondit Meagles, — est-ce que vous ne l'avez jamais vu?

— Jamais, du moins à ma connaissance Qui est-il, Monsieur?

— Peu importe pour le moment, — répondit Meagles, — peut être aurez-vous l'occasion de l'apprendre, mais que fait-il?

— Il est entré dans le petit salon réservé et a commandé qu'on lui servît à dîner le plus promptement possible.

— Ainsi donc il est dans le petit salon? — demanda Meagles.

— Oui, Monsieur, il a demandé si j'avais quelque chose a lui donner à lire, et je lui ai envoyé quelques vieux livres. Je suppose que si cet individu est un voleur. il restera enfermé jusqu'à la nuit?

— C'est précisément le jeu qu'il compte jouer, — répondit Tim, — emmenez mon cheval pendant que je ferai un détour pour pénétrer dans votre maison par la porte de derrière, et arrangez-vous pour me donner une chambre d'où je puisse surveiller tous les mouvements de ce misérable. Mais faites bien attention de ne pas dire un mot qui puisse répandre l'alarme dans la maison et éveiller chez lui le soupçon qu'il est épié.

— Je vous comprends, Monsieur, — répliqua l'aubergiste, — si vous faites le tour par les champs, vous pourrez pénétrer dans la maison sans passer devant les fenêtres où se trouve ce vagabond et je me tiendrai prêt à vous conduire dans la chambre voisine du petit salon.

Ces arrangements furent mis à exécution et un bon dîner fut servi à Meagles qui se trouvait dans les meilleures dispositions pour y faire honneur, après sa longue course à cheval.

Un quart d'heure environ avant neuf heures, l'aubergiste se glissa dans la chambre, où se trouvait Meagles, pour le prévenir que sa suspecte pratique avait ordonné d'atteler les chevaux à la chaise de poste pour dix heures, et qu'il avait exprimé l'intention de de se rendre au Manoir de Stamford. L'aubergiste guetta Ramsey jusqu'au moment de sa sortie, qui eut lieu quelques minutes après, et Meagles, sans perdre de temps, se mit à sa poursuite.

Il faisait un superbe clair de lune, mais la route

était bordée d'un côté par une haie fort élevés et favorisée par l'ombre projetée par cette haie, Tim put suivre Ramsey sans être aperçu. Le Manoir de Stamford était tout proche, mais au lieu d'entrer dans l'enceinte de la propriété pour se diriger vers l'entrée principale, Ramsey prit un étroit sentier conduisant dans les champs derrière les jardins. Meagles réussit à le suivre jusque-là sans avoir été découvert, et lorsque le criminel entra dans la plaine où il avait exprimé le désir que Lady Desborough vint la retrouver, l'adroit Tim parvint à se dissimuler derrière un gros arbre ; car, en voyant Ramsey s'arrêter et regarder avec soin autour de lui, Meagles avait jugé que ce devait être là l'endroit fixé pour quelque rendez-vous.

Notre perspicace ami ne s'était pas trompé, car au bout de quelques minutes, une dame enveloppée dans un manteau sortit du petit bois dépendant du parc et s'avança vers le lieu où Ramsey s'était posté. A sa taille et à sa démarche, Meagles n'eut pas de peine à reconnaître Lady Desborough, mais s'il avait pu conserver un doute à ce sujet, ce doute aurait bien vite été éclairci quand la lune vint frapper le visage de la Comtesse qui jetait un regard rapide autour d'elle.

Ramsey la laissa avancer presque jusqu'à l'endroit où il était arrêté, avant de faire un seul pas à sa rencontre : son intention était évidemment de s'assurer qu'elle était venue seule, et ce ne fut que lorsqu'il fut convaincu que personne ne la suivait à distance, qu'il se décida à avancer de quelques pas pour la rencon-

trer ; alors à la douce et pure clarté de la lune, les regards de cet homme rencontrèrent ceux de la pauvre femme ; tous deux détournèrent la tête en frissonnant, car l'homme sentait qu'il jouait un rôle méprisable et la femme croyait déjà sentir sur son front le sceau réprobateur des meurtriers !

— Faisons en sorte que notre entrevue soit courte et que mes affaires soient promptement réglées, — dit Ramsey, avec la brusquerie d'un homme qui ne sait comment aborder une question difficile.

— Je ne vous retiendrai pas longtemps, Monsieur, — répondit la Comtesse d'un ton froid et mesuré, en dépit de la vive émotion qui faisait battre son cœur, — mais avant de céder à la demande honteuse que vous m'avez faite.....

— Ah ! vous êtes décidée à satisfaire à ma demande... et vous agissez sagement ! — interrompit Ramsey ; puis baissant les yeux devant les regards étincelants que lançait sur lui la Comtesse dont le visage était d'une pâleur mortelle, il ajouta : — je sais... je sens que je joue un rôle honteux, mais je suis résolu à déclarer la guerre au monde et à n'épargner personne. Pour un homme dans la position exceptionnelle où les circonstances de ma vie m'ont placé, il n'y a qu'une source de joie et de consolation : c'est l'argent. Avec de l'or je puis m'entourer de tous les luxes, de toutes les élégances, de tous les plaisirs de la vie, et élever une barrière contre le retour trop fréquent de pénibles souvenirs. L'or est donc maintenant le Dieu de mon ado-

ration, l'idole de mon culte. Par quelque moyen qu'il me faille l'obtenir, il sera toujours le bien venu. Et ce n'est pas vous seule que je veux mettre à contribution pour me procurer ce métal brillant, d'autres et de plus hauts personnages auront également à me payer leur tribut... oui, j'ai les moyens de les contraindre.....

— Et vous m'avez choisie pour première victime? — s'écria Eléanor, en interrompant la longue tirade qu'il débitait avec la joie maligne du triomphe. — Eh! bien soit! — ajouta-t-elle en reprenant ce ton froid et mesuré qui ne laissait pas soupçonner la nature des sentiments qui l'agitaient. — La somme que vous m'avez demandé va être mise à votre disposition. Mais avant de nous séparer, il faut que je décharge mon cœur en proclamant qu'autant mon amour pour vous a été profond et insensé, autant est vive et furieuse la haine que vous m'inspirez!

Ses paroles sifflaient entre ses lèvres décolorées et tremblantes et ses yeux lançaient des éclairs.

— Assez! — s'écria Ramsey avec un ton insolent d'autorité, — je ne suis pas venu ici pour m'entendre accabler de reproches et d'injures. Prenez garde, Madame, songez que moi aussi je puis vous jeter l'insulte à la face.

— Ah! je vois qu'il est temps de mettre fin à cette entrevue, — s'écria la Comtesse en faisant un mouvement avec son bras droit sous son manteau.

— Donnez moi l'argent et laissez-moi partir, —

dit le criminel impatient de tenir entre ses mains avides le fruit de son extorsion.

— Je l'ai là dans un sac, en banknotes et en or, — continua Eléanor; — mais à la clarté de la lune vous pourrez vous assurer que le compte s'y trouve.

— Oh! votre parole me suffit, — dit Ramsey en tendant la main pour recevoir le trésor, objet de sa convoitise, — donnez-moi ce sac!

— Le prix de votre vile perfidie envers moi? — s'écria la Comtesse avec une profonde expression d'amertume.

— Qualifiez le comme vous l'entendrez, — s'écria Ramsey avec impatience, — appelez le salaire si cela vous plaît, mais donnez vite!

— Prends donc! — s'écria Eléanor en étendant le bras droit par un mouvement rapide qui, en un clin d'œil, fut suivi par la détonation d'une arme à feu.

Un cri étouffé s'échappa de la poitrine de Ramsey et à peine ce cri avait-il retenti dans les airs qu'il agita les bras et tomba raide mort.

La meurtrière s'enfuit vers le petit bois d'où elle était sortie quelques minutes auparavant, et Meagles pétrifié d'horreur resta immobile près de l'arbre derrière lequel il s'était tenu caché.

CHAPITRE XV

APRÈS LE MEURTRE

Tout à coup une effrayante lumière jaillit dans l'esprit deMeagles et lui fit voir d'un coup d'œil tous les périls qui le menaçaient. Il avait suivi Ramsey depuis Londres, il l'avait épié dans la petite auberge du voisinage, et il était venu toujours à sa suite, jusqu'à l'endroit où le dénouement tragique venait d'avoir lieu. Le corps de l'homme assassiné serait découvert et lui, Meagles serait désigné par un enchainement de circonstances probantes comme l'auteur du crime !

Tiré de sa stupeur par ces horribles réflexions qui avaient traversé son esprit avec la rapidité de la foudre, Meagles s'élança à la poursuite de Lady Desborough. Elle était sur le point de rentrer dans le petit bois, quand un bruit de pas précipités qui se faisait entendre derrière elle, retentit à son oreille comme un glas funèbre et elle s'appuya haletante et prête à défaillir contre la grille du parc.

— Dieu tout puissant! qu'avez vous fait malheureuse femme? — demanda Meagles en la saisissant violemment par l'épaule.

Cette voix était familière à la Comtesse, et en se retournant par un mouvement convulsif, elle reconnut à l'instant son libérateur de l'autre soir.

— Oh! Monsieur Meagles, vous ne me trahirez pas? — s'écria-t-elle.

Une lueur d'espoir vint éclairer son visage empreint, un instant auparavant, d'une horrible expression de terreur.

Mais avant que Meagles eût le temps de répondre un seul mot, un homme s'élançait du milieu d'un rideau d'arbres verts.

— Ah! c'est vous, Francis! — s'écria la Comtesse de Desborough, quand à la clarté de la lune elle put reconnaître les traits de son mari.

— Oui, je vous ai suivie jusqu'à l'endroit où devait s'accomplir votre audacieuse vengeance, — répondit le Comte d'une voix étranglée par l'émotion, — et je me tenais prêt à vous protéger dans le cas d'une lutte avec votre ennemi.

— Cet ennemi... il n'est plus, — dit la Comtesse à voix basse et d'un ton grave et solennel. — Mais vous, Monsieur Meagles, comment se fait-il que vous soyez ici? — demanda-t-elle, en se tourtant vivement de son côté.

Mes motifs étaient d'une nature tout amicale pour vous, malheureuse dame, — reprit Tim sur le visage

duquel se peignait encore le sentiment d'horreur que l'effroyable forfait dont il venait d'être témoin lui avait inspiré. —Qu'il vous suffise de savoir que j'ai appris accidentellement l'intention de Ramsey de faire une visite dans ce voisinage et que supposant que cela ne présageait rien de bon pour vous, je l'ai suivi depuis Londres et je l'ai épié jusqu'ici. Plût à Dieu que je n'eusse songé qu'à mes affaires, au lieu de me mêler de celles des autres ! — ajouta-t-il avec amertume.

— Monsieur Meagles, — dit le Comte en prenant la main de Tim et en la pressant dans la sienne, — vous ne trahirez pas ce terrible secret. Ce scélérat n'a eu que le sort qu'il méritait. Hélas! vous n'ignorez pas le fatal pouvoir qu'il exerçait sur ma malheureuse femme ; vous savez le terrible secret auquel il devait cette influence ! Sachez donc que le dernier acte de despotisme de ce misérable était la demande d'une somme considérable pour prix de son silence et que ma femme incapable de supporter ces continuelles persécutions...

— Dieu sait! qu'il ne manque pas de circonstances qui viennent atténuer ce crime! — s'écria Meagles. — Mais de terribles dangers m'environnent maintenant !

Il donna ensuite rapidement l'explication de la position dans laquelle il se trouvait en exposant les faits.

— Que faut-il faire, alors?... quel conseil donnez-vous? — demanda le Comte tout tremblant.

— Oh ! ne croyez pas que je veuille souffrir que le châtiment retombe sur un innocent, Monsieur Meagles, — s'écria la Comtesse avec une présence d'esprit et un

courage qui prenaient leur source dans son héroïque résolution de subir toutes les conséquences de son crime.

— Je n'ai pas eu d'audace seulement pour commettre le forfait, je trouverai encore celle d'en faire l'aveu.

— Non... jamais... jamais! — gémit le malheureux Comte en se tordant les mains de désespoir.

— Et moi aussi, je dis jamais... jamais! — s'écria Meagles qui en dépit de l'horreur qu'il éprouvait pour le crime qu'elle avait commis, ne pouvait s'empêcher d'admirer la Comtesse par sa résolution de défendre l'innocent et de subir plutôt toutes les conséquences de son forfait. — Il faut faire disparaître toute trace de l'horrible tragédie et nous en rapporter pour le reste au hasard, — ajouta-t-il. — Votre Seigneurie se sent-elle la force de m'aider à enterrer le cadavre?

En disant cela il avait baissé la voix et le murmure produit par ses paroles se confondait avec le bruissement des feuilles.

— Oui, je vous aiderai, — répondit le Comte qui semblait à peine avoir conscience de ce qu'il disait et de ce qu'il faisait.

— Alors, Madame va se hâter de rentrer et de s'assurer que les événements de cette nuit se sont passés sans éveiller l'attention ou les soupçons.

— Laissez le Comte retourner à la maison, — dit la Comtesse, — je resterai ici et je vous aiderai à cacher les traces de mon crime.

— Non, non, — s'écria Meagles avec impatience, — votre absence pourrait être remarquée, tandis que celle du

Comte n'éveillera pas l'attention. Faites ce que je dis, Madame, ou je me lave les mains de tout ce qui pourra arriver.

— Vous serez obéi, Monsieur, — dit la Comtesse ; puis saisissant sa main et la serrant avec force, elle murmura : — mon honneur..., ma sécurité..., ma vie, sont maintenant entre vos mains.....

— Et ils sont dans des mains sûres! — répondit Meagles d'un ton grave et solennel.

A la clarté de la lune qui tombait d'aplomb sur le visage de la Comtesse, Meagles put lire dans ses regards une profonde expression de gratitude, et il ressentit au cœur une vive douleur en songeant qu'une si splendide créature s'était souillée d'un pareil crime.

— Maintenant, Milord, — s'empressa-t-il de s'écrier en se retournant vers le Comte,— il faut, sans perdre de temps, vous procurer une bêche, tandis que je vais traîner le corps jusqu'à ce petit bois, où nous l'enterrons.

La Comtesse prit le bras de son mari et l'entraîna rapidement dans la direction de la maison, pendant que Meagles après avoir promené ses regards attentifs autour de lui pour s'assurer que le chemin était libre, s'avançait vers l'endroit où gisait le cadavre.

Tout courageux, tout intrépide qu'il était, il ne put s'empêcher de frissonner en s'approchant du corps inanimé étendu à ses pieds, et il sentit une impression de malaise lorsque ses regards tombèrent sur le visage pâle et ensanglanté du mort ; car la charge du pistolet avait

pénétré dans la cervelle de la victime et lui avait fracassé le front.

Mais ce sentiment de terreur et de défaillance ne fut que passager, et après avoir jeté de nouveaux regards dans la plaine, Meagles commença à traîner le cadavre vers le petit bois. Cette partie de sa tâche fut vite accomplie et ayant ouvert la grille, Meagles attira le corps dans l'intérieur de l'enclos.

Le Comte de Desborough n'avait pas encore reparu et l'idée vint à Meagles qu'il pouvait y avoir des papiers importants sur la personne de l'homme assassiné. Une liasse de papiers noués avec une faveur fut le résultat de ses recherches, et Meagles, sans hésiter, en prit possession, mais sans toucher ni à sa montre, ni à sa bourse; Ramsey eut-il eu les poches pleines de diamants, que Meagles aurait repoussé avec dégoût l'idée de s'approprier une seule de ces pierres précieuses.

Presque immédiatement après qu'il s'était emparé de la liasse de papiers, un bruit de pas se fit entendre, et le Comte parut chargé d'une bèche et d'une pioche. Le visage du Comte qu'éclairait la lune était couvert d'une mortelle pâleur, et il y avait dans ses yeux quelque chose d'hagard qui dénotait combien avait été terrible l'impression que les événements tragiques de cette soirée avait fait sur son esprit.

— Milord, — dit Meagles d'un ton sérieux, — il vous faut faire appel à tout votre courage. Rappelez-vous qu'un mot imprudent prononcé devant un domestique ou devant un ami, peut envoyer votre femme à l'échafaud.

— Grand Dieu! ce n'est que trop vrai! — s'écria le Comte en tressaillant à ce terrible avertissement qui éveillait en lui une si accablante conviction; — hâtons-nous d'accomplir notre effroyable tâche.

— Votre Seigneurie pense-t-elle que nous soyions ici à l'abri de toute surprise? — demanda Meagles. — L'un des gens de votre maison ne peut-il pas venir dans cette direction pour s'assurer que la grille est fermée et que tout est en ordre?

— Non, cette grille n'est jamais fermée, — répondit le Comte. — Occupons-nous, sans perdre de temps, de creuser la fosse du misérable qui n'est plus, — ajouta-t-il avec une fébrile impatience.

Un endroit au milieu des arbustes verts fut choisi et Meagles se mit à l'œuvre. Le Comte anxieux de faire disparaître toutes traces du crime, du moins à la surface extérieure de la terre, apporta à l'œuvre commune une assistance effective. En moins d'une heure une fosse suffisamment profonde était creusée, le corps y était déposé, la terre était amoncelée par dessus, l'excédent de terre était répandu sur les terrains environnants, et l'homme assassiné était enseveli sans une bénédiction et sans une prière.

Le Comte de Desborough sembla respirer plus librement pour la première fois depuis l'accomplissement de la fatale tragédie dont sa femme avait été l'héroïne. Il invita Meagles à venir au Manoir pour prendre quelques raffraichissements dont il devait avoir besoin après le rude travail auquel il venait de se livrer; mais Tim

éprouvait une invincible répugnance à prolonger sans nécessité son séjour au Manoir, car les paroles prononcées par le Comte lorsqu'il avait rejoint sa femme à la grille du parc, indiquaient clairement sa complicité dans l'acte qu'elle venait de commettre, complicité qu'il avait acceptée avant la consommation du crime, et bien qu'ils eussent été grandement provoqués à le commettre, il ne pouvait les regarder autrement que comme des assassins. En conséquence il prit à la hâte congé du Comte et rentra à son auberge.

Il était alors onze heures précises et Meagles trouva l'aubergiste qui attendait impatiemment son retour. Mais Tim était déjà préparé à la conduite qu'il devait tenir, et en entrant dans la taverne, il s'écria immédiatement :
— Eh bien! cet homme est-il revenu?

— Non, Monsieur, — répondit l'aubergiste, — qu'est-ce qui est arrivé?

— Je suppose qu'il a flairé un piége et qu'il s'est sauvé, — répondit Meagles. — Je l'ai suivi longtemps, et jusqu'à une distance considérable, mais il est évident qu'il s'était aperçu qu'il était épié.....

— Alors, j'en suis pour mon dîner et pour le vin qu'il a bu, — interrompit l'aubergiste d'un air vexé. — Il ne reviendra pas, le fait est positif!

— Vous pouvez mettre sa dépense sur ma note, — dit Meagles, d'un air indifférent, — puisque c'est moi qui ai effrayé ce misérable coquin, et qui suis cause de sa fuite. Maintenant donnez-moi un verre de grog, et préparez-moi ma chambre, car je passerai la nuit ici.

Ces ordres furent promptement exécutés, et aussitôt que Meagles se trouva seul dans la chambre où il avait été conduit, il ferma la porte à double tour, et s'assit devant une table pour examiner la liasse de papiers qu'il avait prise sur le cadavre de l'homme assassiné.

Mais quels furent sa joie et son indescriptible étonnement quand, sur la première des lettres composant cette liasse, il aperçut ces mots:

CORRESPONDANCE
ENTRE MADEMOISELLE HANNAH LIGHTFOOT ET LADY STAMFORD.
Avec d'importants Mémoires et des Commentaires explicatifs.
PENDANT LES ANNÉES 1757-1758.

— Par Dieu! Voilà qui promet d'être une heureuse et profitable trouvaille, — se dit Meagles à lui-même.

Et avec une impatience nerveuse, il dénoua la faveur qui entourait le paquet de lettres; sa main tremblait tellement que quelques-uns des papiers se détachèrent et tombèrent à terre.

Mais s'empressant de les ramasser, il se mit immédiatement à en examiner le contenu, et au bout de quelques minutes il était plongé dans l'étude de la plus intéressante correspondance qui avait jamais sollicité son attention.

Par quelles émotions diverses dût-il passer pendant qu'il avançait dans sa lecture? Tantôt il était ému par l'expression de la plus touchante tendresse, puis il se sen-

tait remué par une explosion de désespoir. Il cédait à l'attendrissement causé par les plus ardentes supplications, puis il était surpris par un accès de délire produit par la violence de la douleur. Tel est le contenu de ces lettres. Mais la lecture des *Mémoires* lui fit découvrir des secrets de la nature la plus surprenante, des secrets concernant de la façon la plus intime le Roi d'Angleterre, des secrets qui intéressaient l'honneur, le caractère, et la position de George III.

Ce fut avec un redoublement d'intérêt que Meagles passa à l'examen des *Commentaires explicatifs* dans lesquels il trouva la solution complète du mystère à l'intelligence duquel les *Mémoires* l'avaient déjà préparé.

Incapable de contenir l'étonnement que lui causait le terrible secret qu'il venait de découvrir, encore plus incapable de modérer la joie qu'il éprouvait d'en être le dépositaire, Tim bondit de son siége, et pendant qu'il arpentait la chambre en proie à un transport de joie délirante, la terrible tragédie de la soirée était aussi complétement bannie de sa mémoire que si elle n'avait jamais existée, car les documents qu'il avait possédé, et que le Prince de Galles avait repris à Lady Lade. n'étaient rien comparés à la *Correspondance* et aux *Mémoires* qui étaient tombés entre ses mains, et qui se liaient intimement à l'histoire secrète du Roi d'Angleterre.

En un mot, Meagles s'abandonna à toutes les folies de la joie la plus extravagante jusqu'au moment où

revenant à lui graduellement et reprenant un peu de calme, il commença à songer que la nuit était fort avancée, et qu'il se proposait de se lever de bonne heure pour rentrer à Londres. Il se mit donc au lit, mais il se passa un long temps avant qu'il ait pu se calmer assez pour pouvoir dormir et son sommeil fut troublé par des rêves où des cadavres d'hommes assassinés, des corps rigides, des fosses profondes se mêlaient de la manière la plus curieuse et la plus fantastique aux scènes où se trouvaient engagés George III, la belle quakeresse, son enfant, et d'autres personnes liées à l'histoire qui lui avait été révélée par les documents si singulièrement tombés entre ses mains. Aussi éprouva-t-il un certain soulagement quand il fut éveillé par la lumière qui pénétrait dans sa chambre, et sautant à bas de son lit, il eût bientôt terminé sa toilette.

Après avoir déjeuné et payé sa note avec générosité, Meagles monta à cheval et reprit la route de Londres.

CHAPITRE XVI

LE ROI D'ANGLETERRE

Dans l'après-midi du jour où Meagles était ainsi revenu à la Métropole, le Roi et la Reine avaient eu un grand lever et une grande réception dans les salons du palais de Saint-James.

Ces pompeuses cérémonies s'étaient accomplies avec tout le cérémonial accoutumé, et à cinq heures, pendant que la Reine rentrait dans ses appartements pour changer de toilette, le Roi passait dans une autre salle, qu'on appelait le cabinet du Roi, et dans lequel il était dans l'usage d'accorder quelques audiences intimes après le grand lever.

A peine le Roi s'était-il retiré dans cette pièce qu'un page vint anoncer qu'un gentleman et une dame, qui avaient remis leurs cartes, demandaient une audience tout spécialement particulière. Le Roi prit les cartes, tressaillit visiblement en lisant le nom de Meagles sur la première, et sembla prêt à céder à un accès de fureur

en apercevant sur l'autre le nom de Lady Lade. Il était sur le point de refuser l'audience sollicitée par ces personnes, mais, se rappelant de quelle importance avait été leur première visite, alors qu'il se trouvait au château de Windsor, et tremblant de crainte que quelque nouvel incident ne leur eût fourni les moyens d'exercer sur lui une irrésistible pression, il se décida à les recevoir.

Le page reçut donc l'ordre de les introduire dans le cabinet du Roi, et, quelques minutes après, Meagles et Lady Lade étaient en présence de George III.

Pour cette fois, notre ami Tim était en grande tenue noire et il s'était privé de sa cravache. Lady Lade portait son grand deuil de veuve, et elle était véritablement superbe.

Le Roi fit signe au page de se retirer, et dès qu'il se trouva seul avec ses visiteurs, il dit avec un ton nerveux mêlé d'impatiente irritation :

— Eh ! bien, de quoi s'agit-il aujourd'hui?... de quoi s'agit-il?...

— Sous le bon plaisir de Votre Majesté, — répondit Meagles, — nous avons sollicité l'honneur de nous présenter devant Votre Majesté, pour une affaire de la dernière importance.

— Et pourquoi l'avez-vous amenée avec vous?... pourquoi l'avez-vous amenée?... — demanda le Roi en désignant Lady Lade avec colère. — Vous m'avez dit la dernière fois qu'elle était votre femme, oui, votre femme, Monsieur Meagles.... Meagles.... Mais c'était

faux... complètement faux. George, je veux dire Son Altesse Royale, m'a mis plus tard dans le secret. Un soir qu'il était gris,... je veux dire communicatif,... très-communicatif, ce soir-là, il m'a appris qui était cette prétendue Madame Meagles. Comment avez-vous l'audace... l'insigne audace... d'amener cette femme devant moi ?

— Comme un témoin ayant pour mission de voir si tout se passe loyalement, Votre Majesté, — répondit Meagles avec une indomptable fermeté. — J'ai été si odieusement traité par votre fils aîné, dans une certaine occasion, et le ministre m'a joué un tel tour que j'ai résolu d'amener un témoin avec moi. Et comme l'affaire qui m'amène est d'une nature essentiellement confidentielle, j'ai pensé que Votre Majesté aurait pour agréable que je me sois fait accompagner par une amie pour laquelle je n'ai pas de secrets.

— Beau parleur..., beau parleur!... — dit le Roi avec le débit saccadé qui lui était particulier; puis, après avoir examiné l'amazone de la tête aux pieds, il lui dit d'un air pensif : — Eh ! bien, sur ma parole, elle paraît aussi bien... tout aussi bien, sous ces vêtements de deuil que sous son costume masculin... Belle femme... C'est grand pitié qu'elle ne vaille pas mieux qu'elle ne vaut.

Le monarque se parlait à lui-même, mais de manière à être parfaitement entendu de Meagles et de celle qui était l'objet de ses réflexions.

— Et maintenant quelle est l'affaire... quelle est l'af-

faire dont il s'agit?— demanda-t-il en se tournant brusquement du côté de Tim.

— Le hasard a fait tomber entre mes mains des papiers importants qui concernent tout particulièrement Votre Majesté, — répondit Meagles d'un ton ferme et mesuré.

— Des papiers.... des papiers importants!... Quels papiers? — s'écria le Roi avec une irritation nerveuse toujours croissante. — C'est la seconde fois que vous vous présentez devant moi au sujet de papiers. Encore quelque nouvelle exaction, n'est-ce pas?... quelque nouvelle invention absurde pour tourmenter Votre Souverain, n'est-ce pas?... allons, Monsieur.. Quels sont ces papiers?... Allons.., parlez.

— Une Correspondance, s'il plaît à Votre Majesté... des Mémoires avec notes explicatives concernant une certaine dame dont le nom ne peut qu'éveiller de désagréables souvenirs dans l'esprit de Votre Majesté.

Pendant qu'il parlait, les yeux de Meagles ne fléchissaient pas devant le regard fin que le Roi attachait sur lui.

— Ah! vous faites toujours vibrer la même corde... la même corde, — s'écria Sa Majesté dont le visage bouffi changeait rapidement de couleur, et dont toute la personne trahissait une excitation pénible du système nerveux. — Quels papiers vous êtes-vous procurés... Ce sont des pièces fausses... entièrement fausses... et je vous brave... retournez à vos affaires... retournez à vos affaires, — dit le Roi.

Et tournant le dos à Meagles, il se dirigea vers l'extrémité opposée de la chambre.

— Ecoutez-moi, Sire, — s'écria Meagles en élevant la voix avec une ferme résolution. — Je suis incapable de commettre le crime que Votre Majesté m'impute. — Je ne suis pas un faussaire, non, non... C'est un reproche que je mérite bien moins que Votre Majesté ne mérite celui d'être un indigne parjure.»

— Hein!... Quoi!... de telles paroles à moi,... de telles paroles à moi!... — s'écria George III en se retournant tout-à-coup et en frappant du pied avec colère. — Par le Ciel! Monsieur... si vous avez le désir d'aller coucher à la Tour...

— Non, Votre Majesté n'osera pas maintenant exercer sa vengeance contre moi, — interrompit l'indomptable Tim.

— Faites entendre le nom de Mademoiselle Hannah Lightfoot, — s'écria l'amazone; — ce nom jettera un certain jour sur l'affaire qui nous amène.

— Ah! ce nom.... ne... ne... ne le prononcez pas... ne le prononcez pas... bonnes gens, — balbutia le Roi, chancelant comme sous la violence d'un coup qu'il aurait reçu. — Allons, causons paisiblement et tranquillement, sans nous emporter.... tenez me voilà assis.... — dit le Roi en se laissant tomber dans le fauteuil. — Et maintenant, Meagles.... singulier nom Meagles.... Meagles, — répéta le malheureux monarque qui semblait toujours plus tombé en enfance, quand il était fortement agité. — Et maintenant.... Meagles.... Mea-

gles.... dites-moi ce qui vous amène... et ce que vous désirez....

— Alors, pour parler net, — dit Meagles, — je désirerais savoir à quel prix Votre Majesté voudrait acheter *la Correspondance entre Mademoiselle Hannah Lightfoot et Lady Stamford, avec d'importants Mémoires et des Commentaires explicatifs.*

Et en disant cela, Meagles avait tiré de sa poche la liasse de papiers trouvée sur Ramsey, et il lisait la mention qui en indiquait le contenu.

— Correspondance.... Lady Stamford.... Mémoires... Commentaires... - murmura le Roi, qui était devenu pâle comme un mort et qui s'était affaissé dans son fauteuil, car il se voyait complètement au pouvoir de Meagles et de l'amazone, et en outre de tristes et pénibles souvenirs venaient en foule assiéger son esprit.

— Nous le tenons, ma belle, — murmura Meagles à l'oreille de la chasseresse.

— Il est à notre merci, Tim, — répondit l'amazone également à voix basse, — ne cédez pas à moins d'un Duché.... songez-y.

— Pour rien de moins, — répliqua Meagles d'un air résolu.

— Mon bon Monsieur, — dit enfin le Roi, dont la parole était alors lente et mesurée, — vous m'avez fait une profonde blessure au cœur, ou plutôt vous avez rouvert celle qui ne s'est jamais cicatrisée. Je ne chercherai pas à feindre de l'indifférence pour le sujet

que vous avez si vivement rappelé à ma mémoire.... sans aucun doute, l'honneur de votre Roi est entre vos mains.... parlez donc et parlez sans réserve.... ne craignez pas que je vous interrompe.... maintenant; Monsieur, qu'avez-vous à me dire?

Et, appuyant son coude sur le bras du fauteuil, il cacha son visage avec la main qui soutenait sa tête.

— Je suis enchanté que Votre Majesté soit disposée à écouter avec calme les observations que je suis sur le point de lui présenter, — dit Meagles, — et comme cela épargnera à Votre Majesté le désagrément d'une nouvelle entrevue avec nous, je vais immédiatement lui faire connaître la nature des documents qui sont en ma possession. Votre Majesté pourra juger en connaissance de cause si les papiers que je détiens valent la peine d'être achetés, et si la rémunération que je désire obtenir est disproportionnée avec leur valeur.

— Continuez, — dit le Roi, toujours profondément attentif, en dépit de l'état d'accablement dans lequel il était tombé.

— Dans l'année 1756, — reprit Meagles, — Votre Majesté qui n'était alors que Prince de Galles, tomba fortement éprise de Mademoiselle Hannah Lightfoot. Vos entrevues étaient fréquentes mais innocentes, et vous fûtes amené à cette conviction que la charmante quakeresse était trop pure pour céder à vos désirs sans un mariage, ou, du moins, sans le faux semblant d'une promesse solennelle de mariage. Ainsi contraint à prendre un parti décisif, Votre Majesté, alors Prince de

Galles, comme l'est aujourd'hui son fils, écrivit à Hannah Lightfoot une lettre où elle lui révélait son rang. C'était au mois de Février 1757, et bien que cette lettre ne se trouve pas dans la collection que je tiens en ce moment, néanmoins il y est fait de nombreuses allusions dans plusieurs autres lettres qui font partie de cette correspondance. Dans le mois d'Avril 1757, Hannah Lightfoot devint votre épouse à la face du ciel et le mémorable certificat sur lequel je n'ai pas besoin d'insister d'avantage, fut le moyen adopté par vous pour faire taire les scrupules de la charmante quakeresse. Vers la fin de Juin de la même année, Mademoiselle Lightfoot devint enceinte et elle accompagna Lady Stamford à son Manoir près d'Aylesbury. Par une étrange coincidence, il se trouva que Lady Stamford était dans la même position intéressante. Quelques semaines après Hannah Lightfoot revint à Londres et vous la vîtes presque tous les jours. Les choses allèrent ainsi jusque vers le mois de Janvier 1758, époque à laquelle vous semblez vous être décidé à rompre la liaison qui vous unissait. Vous écrivîtes alors à Mademoiselle Lightfoot une longue lettre dans laquelle vous lui fîtes connaître vos intentions aussi délicatement que cela vous fut possible. Le cœur presque brisé, l'infortunée s'enfuit de Londres et alla chercher un réfuge au Manoir de Stamford. A cette époque, Mademoiselle Lightfoot et Lady Stamford attendirent toutes deux, chaque jour, le moment où elles allaient devenir mère. Et la conséquence naturelle de la simultanéité de leurs gros-

sesses fit qu'il n'y eût dans leur délivrance que quelques minutes d'intervalle ; c'est maintenant que se révèle le terrible secret contenu dans les notes explicatives, qui paraissent être de la main de Lady Stamford et qui sont jointes à la correspondance qui est tombée en ma possession. Mais Votre Majesté est parfaitement au courant de tout cela. Oui, Votre Majesté sait que l'enfant de Lady Stamford mourut peu d'heures après sa naissance, et qu'avec l'assentiment de son mari, Sir William, elle adopta, comme le sien, l'enfant de Mademoiselle Lightfoot.

— C'est vrai.... trop vrai.... tout n'est que trop vrai ! — gémit l'infortuné monarque en se tordant sur son fauteuil et en continuant à cacher son visage dans sa main, — continuez.... continuez.... que révèlent encore ces papiers?

— Ne proclament-ils pas déjà assez de vérités? — demanda Meagles, — ou faut-il que je répète à Votre Majesté que la substitution de votre enfant à celui de Sir William et de Lady Stamford, vous a été dûment communiquée, que vous y avez donné votre approbation comme le seul moyen de sauver à Mademoiselle Lightfoot la honte d'être expulsée de la secte à laquelle elle appartenait ; que Sir William et Lady Stamford ont élevé l'enfant comme le leur, qu'ils en ont fait leur héritier et lui ont laissé tous leurs biens ; Votre Majesté peut-elle vouloir que j'entre dans tous ces détails, et est-il besoin que je lui rappelle que le fils qu'elle a eu d'Hannah Lightfoot vit encore sous le nom de ce Sir

Richard Stamford dont l'existence a été également si malheureuse. Ah! il n'y a pas lieu de s'étonner de sa merveilleuse ressemblance avec la famille Royale d'Angleterre ....

— Assez... assez!... — s'écria le Roi, en se levant brusquement de son siége; puis après avoir marché pendant quelque temps dans la chambre, en proie à la plus vive agitation, il s'arrêta court et saisissant Meagles brusquement par le bras, il lui dit d'une voix caverneuse : — Il me faut ces papiers... quel est votre prix?...

— Il est élevé, Majesté!— fit observer Meagles.

— Dites... Dites... — s'écria le Roi avec impatience.

— Un Duché! —telle fut la surprenante réponse qu'il reçut de Meagles.

George III resta cloué sur place par la consternation produite sur lui par cette demande; pendant plus d'une minute il demeura les yeux fixés avec étonnement sur Meagles, les sourcils relevés, la bouche entrouverte, et avec toutes les apparences du plus stupide étonnement.

— Un Duché!... — répéta-t-il enfin.

Et se retournant brusquement il reprit sa promenade convulsive à travers la chambre.

— Ne cédez pas, Tim, — murmura l'amazone, — quand bien même il vous offrirait un Marquisat.

— Si, ma belle, — répondit Meagles, — j'accepterai un Marquisat avec dix mille livres de pension, mais rien de moins.

— Monsieur Meagles, — dit le Roi en s'arrêtant de nouveau devant Tim ,— votre prix est trop élevé... je ne pourrais trouver aucune excuse acceptable pour vous conférer une telle dignité... Mais si vos vues étaient moins hautes... si vous pouviez vous contenter d'un titre de Comte, par exemple...

— Je ne veux pas me montrer trop dur pour Votre Majesté, — interrompit Tim, — et je me tiendrai satisfait avec un Marquisat. Bien certainement Votre Majesté n'exagérera pas ses scrupules si elle veut bien se rappeler qu'il y a plusieurs Ducs dans la pairie, qui n'ont d'autres droits à cette distinction que l'infamie de leurs ancêtres. Je veux parler des descendants titrés des misérables qui se sont vendues à Charles II...

— Assez, Monsieur, assez! — s'écria le Roi sévèrement, puis d'un ton plus concilient, il ajouta : — c'est bien... vous aurez votre Marquisat!...

— Ah! Tim, j'avais toujours dit que vous feriez votre chemin dans le monde! — s'écria l'amazone d'un ton joyeux ; puis elle ajouata tout bas : — et vous ferez de moi une Marquise!

— Qu'est-ce qu'elle dit?... Qu'est-ce qu'elle dit? — demanda le Roi qui était revenu à l'état d'irritabilité nerveuse qui lui était habituel.

— Lady Lade m'invite à mettre fin à cette entrevue le plus promptement possible, — répondit Meagles de l'air le plus grave, — attendu qu'elle sent combien elle doit être pénible pour Votre Majesté.

— Elle a dit cela?... Elle a dit cela? — s'écria le Roi. — Bien... bien... c'est une bonne créature... une bonne créature... Et maintenant donnez-moi les papiers et vous entendrez parler de moi dans quelques jours...

— Ne soyez pas si sot, Tim, — murmura vivement l'amazone à l'oreille de Tim.

— Que dit-elle encore?... que dit-elle encore?... — demanda le Roi dont l'agitation augmentait.

— Lady Lade dit avec le plus profond respect, — répondit Meagles en accompagnant ses paroles d'un salut très-bas, — qu'il serait plus conforme aux habitudes des affaires d'échanger les papiers contre les titres de noblesse et de terminer ainsi toutes choses dans le même instant.

— Heim!... quoi?... Vous ne croyez donc pas à ma parole... à ma parole Royale? — s'écria le Roi en devenant pourpre et en piétinant sur place comme s'il avait les pieds sur de la tôle rougie.

— Je crains seulement, sous le bon plaisir de Votre Majesté, — répliqua Meagles avec un nouveau salut, — que si je remettais les papiers immédiatement à Votre Majesté, la question du Marquisat ne vint à s'échapper de sa mémoire au milieu des préoccupations sans nombre causées par la direction des affaires du pays.

— Ah! je vous comprends, Monsieur, je vous comprends... — s'écria le monarque dissimulant avec peine son humiliation, — vous n'acceptez pas ma parole... ma parole Royale, n'est-ce pas? Mais ceci est une insulte à Votre Souverain, Monsieur,... une insulte à Votre Sou-

verain... Voyons, avez-vous jamais appris que j'aie manqué à ma parole?... parlez, Monsieur,.. parlez... avez-vous jamais appris que j'aie manqué à ma parole?...

— Oui, et en rompant votre parole, vous avez brisé le cœur d'une femme, — répondit l'indomptable Meagles.

— Mon Dieu! c'est un châtiment que tu m'envoies! — murmura le vieux monarque.

Et tout en chancelant il alla retomber dans son fauteuil puis couvrant sa figure de ses mains et semblant avoir complètement oublié qu'il y eût des témoins pour le voir et pour l'entendre, il s'écria avec l'accent de la plus cruelle angoisse: — O Hannah Lightfoot!... Hannah!... tu es vengée... terriblement vengée!...

Et de grosses larmes se firent jour entre ses doigts.

Pendant plusieurs minutes, George III resta en proie aux plus douloureuses réflexions, tout à fait oublieux de la présence de Meagles et de l'amazone qui échangeaient entre eux des regards de satisfaction et les muettes félicitations que leur inspiraient le succès évident de leur campagne. Enfin le Roi se rappela tout à coup leur présence et honteux de l'émotion qu'il avait laissé paraître, il essuya ses larmes, comprima le mieux possible ses sentiments, et se levant de son siége, il dit:

— Monsieur Meagles vous aurez votre Marquisat aussitôt que cette affaire aura été arrangée

— Avec une pension qui me permettra de faire honneur à mon titre? — ajouta Meagles.

— Soit! — reprit Sa Majesté, puis, après un moment de réflexion, elle ajouta: — mais l'affaire doit être conduite sans scandale, ou plutôt avec le moins de scandale possible. Vous savez que vous n'avez aucun droit ostensible ou apparent aux récompenses émanant de la Couronne. Il faut donc que nous inventions un prétexte à peu près plausible. Vous me comprenez?

— Jusqu'à un certain point, Sire, — répondit Meagles; — que propose Votre Majesté?

— J'examinerai la liste des pairies éteintes, sans perdre de temps, — reprit le Roi d'une voix lente et mesurée,— et nous déterrerons quelque Marquisat sur lequel vous pourrez élever des prétentions. Les pièces nécessaires pour régulariser votre demande seront facilement préparées et quand l'affaire viendra devant la commission spéciale de la Chambre des Lords, j'aurai soin que sa décision soit en votre faveur. Cela peut être une affaire de quelques mois. . en vérité je ne crois pas possible que cela puisse se terminer avant le commencement de l'année prochaine et pendant ce temps...

-- Pendant ce temps les papiers seront scellés et religieusement tenus à l'abri de tous les regards, — ajouta Meagles.

— Il est de votre intérêt d'observer cette condition de notre marché, — dit le Roi. — Notre entrevue est terminée.

Après un léger salut le Roi s'éloigna brusquement pendant que Meagles sortait du cabinet Royal tout joyeux du succès complet qu'avait obtenu leur seconde visite au Roi d'Angleterre.

CHAPITRE XVII

A LA RECHERCHE D'UN FILS

De bonne heure, le lendemain matin, la Cour se transporta de Londres au château de Windsor, et George III qui avait manifesté une impatiente irritabilité depuis son entrevue avec Meagles et Lady Lade, s'enferma dans son appartement sous le prétexte d'examiner plusieurs documents d'Etat.

Le malheureux monarque éprouvait maintenant un impérieux désir de voir son fils; ce n'était aucun de ceux qui lui étaient nés de son mariage avec la Princesse Charlotte qu'il voulait voir, c'était le fils, fruit de son amour avec Hannah Lightfoot.

Le lecteur a pu voir, d'après les explications données par Meagles sur la nature de la correspondance et des autres documents qui étaient en sa possession, que le Roi avait su dès le principe, que le fils de la belle quakeresse avait été substitué à l'enfant décédé de Sir William et de Lady Stamford. Depuis le moment où cette substitution

avait été opérée, le monarque en avait eu connaissance, mais à mesure que les années s'écoulaient, il avait pensé de moins en moins à ce fait, qu'il avait dans le monde un fils non reconnu. Hannah Lightfoot avait emporté avec elle son secret dans la tombe, et Sir William et Lady Stamford étaient également morts tous deux sans le révéler à personne. Aussi, quand le Sir Richard actuel hérita du titre et de la fortune des Stamfords, il se croyait réellement et véritablement le fils du Baronet décédé et de sa femme; et le Roi, en voyant avec quelle fidélité religieuse le secret avait été gardé, ne se sentit pas la moindre disposition à s'éclairer sur ce point.

Lorsque les infortunes de Sir Richard commencèrent et qu'il fût accusé des horribles crimes que nous avons fait connaître dans les premiers chapitres de cette histoire, le Roi éprouva un sentiment de chagrin et d'alarme en apprenant l'affreuse position dans laquelle se trouvait placé cet homme qui, en réalité, était son fils. Mais il n'osa pas intervenir, et il fut également contraint à dissimuler son affliction, ou du moins à l'attribuer à quelque autre cause. Les journaux du temps avaient signalé l'extraordinaire ressemblance de Sir Richard avec la famille Royale, et le Roi avait souvent soupiré en secret en voyant relever ce détail qui lui rappelait tous les incidents de ses jeunes amours avec Hannah Lightfoot. Ce fut donc avec une joie sincère que Sa Majesté qui avait suivi avec anxiété la marche du procès et dévoré tous les détails portés à la connaissance du public par les journaux, y lut enfin que Sir Richard

Stamford était complétement disculpé des monstrueuses charges élevées contre lui.

Alors que les diverses circonstances se rattachant à cet amour de sa jeunesse avaient été, plus vivement que jamais, rappelées à sa mémoire, alors que son entrevue avec Meagles et Lœtitia avait rouvert des blessures qui ne s'étaient jamais complétement fermées, il n'y a pas à s'étonner si ce malheureux monarque était amené par ces souvenirs, par les sentiments qu'ils éveillaient en lui, à éprouver un violent, un naturel, un irrésistible désir de voir au moins cet homme qui lui devait l'existence et qui était sa vivante image.

Ceux qui ont outragé les lois de la société ou de la nature sont souvent poussés par un besoin irrésistible de revoir les lieux témoins de leur iniquité, même après que de longues années se sont passées, ou à employer des voies anonymes pour réparer leurs torts envers ceux qui en ont été les victimes. Un assassin dont le crime n'a pas été découvert, peut être certain qu'à un moment donné il sera tourmenté par le désir de retourner au lieu où il a enterré sa victime, et que tôt ou tard la main de la destinée l'y amènera en dépit de lui-même. L'homme qui a amassé de l'or par des moyens vils, se rappelle à la fois des petites sommes qu'il a dérobées dans le tiroir de son maître, quand il était enfant, et, sous le couvert d'une lettre anonyme, il les restitue avec les intérêts et les intérêts des intérêts; alors, sa conscience est satisfaite. C'est le même sentiment de repentir qui se glisse dans le cœur de ceux qui ont réussi à

frauder le fisc, et de là ces restitutions anonymes au Chancelier de l'Echiquier que nous voyons si fréquemment annoncées dans le *Times*. L'esprit humain est ainsi fait, et, par conséquent, il n'y a pas lieu de s'étonner si George III était poursuivi par un irrésistible désir de rechercher la personne de son fils, pour le voir au moins une fois en ce monde, si ce n'était pas pour lui révéler le secret du lien qui les unissait.

Pendant la journée qui suivit son entrevue avec Meagles et la chasseresse au palais de St-James, ce désir avait pris un empire de plus en plus fort sur l'esprit du Roi. Il avait pris le caractère d'une de ces idées fixes qui s'emparent de l'esprit humain, surtout dans l'état maladif; c'était une de ces envies irrésistibles qui arrivent à troubler la raison si elles ne sont pas satisfaites.

Les heures se succédaient et le Roi tantôt se promenait avec une effrayante agitation à travers sa chambre, tantôt il se laissait tomber sur un sofa et s'abandonnait à toute la violence de sa douleur. L'image d'Hannah Lightfoot semblait le poursuivre, se dresser devant lui, de quelque côté qu'il dirigeat ses regards, et rester visible pour lui même lorsqu'il fermait les yeux. Il la voyait jeune et belle comme au premier jour où il l'avait connue, mais avec une expression de mélancolie qui ne faisait que prêter une grâce plus touchante à sa beauté pleine de charme et de modestie; il la voyait avec sa taille splendide, si élégante et si gracieuse sous le costume adopté par les femmes de la secte à laquelle elle appartenait. Il la voyait avec

ses grands yeux si pleins de mélancolie et de tendresse, avec ses lèvres de corail à demi entr'ouvertes et laissant voir la double rangée de ses dents de perles; c'est ainsi qu'il la voyait en ce moment, en imagination, il est vrai, mais aussi nettement que s'il eût eu devant les yeux une créature réelle et vivante.

— Oh! ne me poursuis pas ainsi, Hannah!... Ne me poursuis pas ainsi!...— s'écria le Roi à haute voix, dans l'amertume de sa douleur. — J'ai eu des torts envers toi... Je sais que j'ai eu des torts envers toi!... mais tu me pardonneras Hannah!... tu me pardonneras!... Je verrai notre fils..., je m'assurerai par moi-même qu'il est heureux!... Ah! maintenant tu sembles sourire, Hannah... Cette promesse te satisfait! Eh bien, j'apaiserai ton ombre. ., je ferai tout pour que tu dormes tranquillement dans ta tombe... Oui, je verrai notre fils, et, s'il est pauvre, je l'enrichirai; s'il est ambitieux, je l'ennoblirai, s'il a des chagrins, je le consolerai et pleurerai avec lui...; mais n'exige pas que je lui apprenne ce qu'il est en réalité?... N'exige pas que que je lui révèle le secret de sa naissance?.. Oh! voilà maintenant que tes regards redeviennent sombres!... Eh bien, je le lui révèlerai... oui, je ferai cela pour apaiser ton ombre et pour que tu ne me hantes pas ainsi!...

Alors l'image de la belle quakeresse sembla s'effacer peu à peu, et s'évanouir dans l'air.

Considérablement tranquillisé et après avoir pris la résolution de se mettre, sans perdre de temps, à la recherche du fils qu'il n'avait pas reconnu, le Roi

quitta sa chambre et alla rejoindre la famille Royale pour le dîner. Quand le repas fut terminé, environ vers huit heures du soir, le Roi regagna ses appartements où il fit appeler un page jouissant de toute sa confiance.

— Ecoutez attentivement ce que je vais vous dire, — dit le Roi d'une voix calme et résolue. — Vous avez sans doute entendu parler d'un certain Sir Richard Stamford qui possédait un domaine près d'Aylesbury, domaine qui, d'après ce que j'ai su, a été acquis il y a quelques mois, par Lord Desborough?

— Non-seulement j'ai entendu parler de ce Richard Stamford, Sire, — répondit le page, — mais je le connais très-bien de vue. Et ce matin même je l'ai vu...

— Ce matin, — s'écria le Roi, — ce matin, dites-vous?.. Où l'avez-vous vu, où l'avez-vous vu?..

— S'il plaît à Votre Majesté de le savoir, Sir Richard Stenford demeure dans le voisinage immédiat de Windsor,—répondit le page,—et il se promène fréquemment dans le parc. Sa ressemblance extraordinaire avec le fils de Votre gracieuse Majesté, le Prince de Galles, est le sujet de toutes les conversations à Windsor.

— Savez-vous exactement où il habite? — demanda le monarque après une minute de réflexion.

— Oui, Sire, — répondit le page.

— Alors, jeune homme, conduisez-moi à sa demeure, — dit le Roi. — J'ai besoin de voir Sir Richard pour une affaire particulière d'une certaine importance. Mais veillez bien sur vous et que personne ne connaisse la visite que je suis sur le point de lui rendre.

Le page salua en signe de soumission aux ordres du Roi et tous deux sortirent du château de Windsor par une issue secrète.

La distance qu'ils avaient à parcourir n'était pas grande, et quand ils furent arrivés en vue de la maison que le page désigna au monarque, Sa Majesté intima au jeune homme l'ordre de retourner au château.

Un étrange sentiment s'empara alors de George III pendant les quelques instants qu'il passa en contemplation devant cette demeure solitaire, plongée dans une obscurité presque complète et la sensation qu'il éprouva prit le caractère d'un pressentiment de malheur dont à chaque instant il subissait plus fortement l'empire.

Appelant enfin toute sa présence d'esprit à son aide et cédant à l'irrésistible puissance qui le poussait, le Roi s'approcha de la porte et frappa doucement. La propriétaire de la maison, vieille dame d'une apparence respectable, vint aussitôt lui ouvrir, et, à la clarté de la lumière qu'elle portait à la main, elle reconnut immédiatement le Roi.

— Silence! — dit le Roi en s'apercevant qu'il était reconnu; et, pénétrant dans le passage, il demanda : — Sir Richard Stamford est-il chez lui?

— Oui, Sire, — dit la propriétaire, — mais...

— Pas un mot de plus, — dit le Roi en coupant court aux observations qu'elle allait faire. — Où est son appartement?...

— A l'étage au-dessus, Sire, — répondit la vieille dame. — Je vais montrer le chemin à Votre Majesté.

— Non, j'irai seul, — dit-il, — restez pendant un moment avec votre lumière au bas de l'escalier, mais ne me suivez pas.

La propriétaire s'aperçut que le Roi était fort agité, mais avec cette obéissance passive qu'inspire la royauté, elle retint les paroles qui lui étaient venues sur le bout de la langue, car elle savait bien que Sir Richard n'était pas seul, et bien qu'ignorant le nom et la haute position de la dame qui avait coutume de venir lui rendre visite et qui se présentait toujours le visage couvert d'un voile si épais que jamais elle n'avait pu entrevoir ses traits, la vieille dame était néanmoins bien certaine que son locataire et sa belle compagne ne devaient pas désirer être dérangés, fut-ce pour une visite Royale.

Mais, retenue par un respect mêlé d'effroi, elle se tint au bas de l'escalier, sa lumière à la main, pendant que le Roi montait les degrés d'un pas un peu pressé. Arrivé sur le palier il ouvrit la porte qui lui faisait face ; mais il fut frappé de consternation à la vue du spectacle qui s'offrit à ses regards. Quelle était la scène funeste dont l'aspect terrible le tenait ainsi pétrifié sur le seuil ? Vous allez en juger ! Sir Richard Stamford était assis sur un sofa et à demi couché entre ses bras se trouvait Son Altesse Royale la Princesse Amélie.

Les deux amants étaient si profondément absorbés par les mots d'amour qu'ils se murmuraient et par les caresses qui se mêlaient à leurs paroles qu'ils n'avaient pas entendu la porte s'ouvrir ; mais tout-à-coup elle se referma avec violence et une exclama-

tion d'horreur et de désespoir parvint à leurs oreilles.

Ils relevèrent la tête en tressaillant et un cri étouffé s'échappa de la poitrine de la Princesse Amélie lorsque ses yeux rencontrèrent ceux de son Royal père. Puis, se jetant à ses pieds les mains jointes tendues vers lui, elle s'écria : — Pardonnez-moi... pardonnez-moi, .. mon père bien aimé... ayez pitié de moi...

— Malheureuse enfant ! — s'écria le Roi en proie à une effroyable agitation qui ne lui permettait pas de peser ses paroles, — vous ne savez pas ce que vous avez fait, ni qui est celui que vous aimez... Cet homme est votre frère !

— Non, non, cher père ! — s'écria la Princesse. — Ce n'est qu'une merveilleuse ressemblance qui vous abuse... Celui qui est devant vous est Sir Richard Stamford.

— Je le sais... Je le sais,... — gémit l'infortuné monarque; — mais il est mon fils. . il est l'enfant d'Hannah Lightfoot ..

— Oh ! horreur ! — s'écria le Baronet.

Et se renversant sur le sofa il cacha son visage dans ses mains et s'abandonna à la cruelle angoisse qui venait torturer son âme.

— Juste ciel !... que voulez-vous dire, mon père ? — s'écria au même moment la Princesse Amélie.

Elle se releva de sa posture suppliante comme par l'effet d'une impulsion galvanique.

— Je veux dire, — dit le Roi chancelant sous le

poids de son immense affliction et d'une voix caverneuse, — je veux dire que j'ai aimé et séduit une céleste créature et que Sir Richard Stamford...

— Oh! n'ajoutez pas un mot, — murmura la Princesse en reculant jusqu'à un fauteuil sur lequel elle tomba. — Il est mon frère... mon frère... Dieu punira cet inceste...

— Un inceste, non, non, ne dites pas cela! — s'écria le malheureux Roi en frissonnant de tout son corps — Vous n'êtes pas coupable à ce point là?... Dites-moi que cela n'est pas?

Mais la malheureuse Princesse ne répondit rien, pâle comme le marbre, les bras retombant inertes le long de son corps, Amélie, renversée sur le dos de son fauteuil, restait les yeux fixés d'un air égaré sur le visage livide et consterné du Roi.

Alors le malheureux monarque ne put retenir d'avantage les gémissements et les sanglots qui disaient toute l'horreur qu'il avait ressentie en voyant se confirmer cette horrible vérité que l'inceste était l'affreux couronnement de cette catastrophe.

Aucune plume ne saurait décrire l'horreur de cette scène, nulle parole humaine ne pourrait rendre l'angoisse terrible du Baronet, les remords cuisants du monarque, et le sombre et muet désespoir de la jeune fille coupable. Jamais les quatre murailles d'une chambre n'ont enfermé trois êtres aussi complétement misérables; jamais dans l'intérieur d'une habitation humaine n'ont retenti des exclamations aussi douloureuses

accompagnées de regards plus affolés de terreur. Car le mot inceste avait pénétré comme un trait empoisonné dans deux cœurs naguère si pleins de leur amour, et avait éveillé dans un troisième cœur toutes les tortures du remords. L'enfer semblait s'être ouvert sous les pieds de ces trois malheureux.

A la fin Sir Richard se leva tout à coup et saisissant violemment le vieux monarque par le bras, il dit d'une voix sombre : — Tout cela est-il vrai.... ou n'est-ce qu'un rêve hideux ?....

— C'est vrai !... c'est vrai !... — dit le Roi en sanglottant, — vous êtes mon fils et pourtant je n'ose pas vous embrasser après l'effroyable découverte que je viens de faire !

— Non, non, vous ne pouvez pas m'embrasser.... je sens que vous ne le pouvez pas.... — gémit le Baronet, — mais vous ne me maudirez pas....

— Grand Dieu ! ce serait à vous, Richard, de me maudire ! — s'écria le Roi en se tordant dans son désespoir.

— Pas de malédiction, ni d'une part, ni de l'autre ! — s'écria la Princesse Amélie, rappelée à elle par les terribles paroles qui étaient parvenues à ses oreilles.

Puis se levant lentement et fixant sur son père un regard si douloureux et si plein d'horreur que ce dernier sentit son sang se glacer dans ses veines et qu'il lui sembla qu'une affreuse destinée faisait de lui le bourreau de son enfant, elle dit d'une voix tremblante, mais claire : — Souvenez-vous qu'il est encore un

infamie plus grande et plus terrible que celle que nous chagrin et une connaissons déjà, et c'est un scandale public.

— C'est vrai ! — s'écria le Roi, — ces murs peuvent avoir des oreilles.

— Faites silence pendant un moment, — dit le Baronet, et ouvrant la porte sans bruit, il regarda dans l'escalier et écouta : — Nous sommes en sûreté de ce côté, et le terrible secret n'est connu que de nous trois, — dit-il en rentrant dans la chambre et après avoir refermé la porte ; — tout est tranquille dans la maison.... et d'ailleurs les braves gens auxquels elle appartient sont incapables d'une indiscrète curiosité.

— Le secret reste donc entre nous et nos consciences, — dit la Princesse Amélie, avec l'accent du désespoir, lorsqu'elle en arriva aux derniers mots de sa phrase. — Mais, père, quel motif vous a amené ici? Quelqu'un soupçonnerait-il ou saurait-il que j'avais coutume de me rendre dans cette maison?....

— Ce n'est pas un avis de ce genre qui m'a amené ici, ce soir, — interrompit le Roi, — la voix impérieuse de la nature me poussait à rechercher ce fils qui ignorait le secret de sa naissance, et que je n'aurais peut-être jamais reconnu comme mon enfant, sans la scène qui m'a arraché la terrible révélation qui m'est échappée. Mais, dites-moi, malheureux enfants, êtes-vous secrètement mariés? Les cérémonies de l'église ont-elles semblé consacrer votre amour?

— Ah ! comment une Princesse de sang Royal aurait-

elle pu recourir à ces formalités trompeuses?... quel prêtre aurait voulu prêter son ministère? — dit Amélie avec amertume ; — non, Sire, notre union n'a pas été bénie et maintenant elle est bien réellement maudite, — ajouta-t-elle en retombant sur son siége et en donnant un nouveau cours à ses sanglots et à ses larmes.

— Ne pleurez pas, Amélie, ne pleurez pas, je vous en conjure! — s'écria le Baronet, presque accablé par la violence de sa douleur. — Le passé est irrévocable.... il ne peut pas même être expié, — continua-t-il d'une voix éteinte par le désespoir ; — mais la pénitence et un profond repentir peuvent diminuer l'énormité de la faute. Dieu sait que nous avons péché dans l'ignorance du lien qui nous unissait!

— Viens, ma malheureuse Amélie, rentrons au palais; la prolongation de cette scène ne peut que nous plonger plus avant dans l'abîme de malheur dans lequel nous sommes tombés. Richard, je vous reverrai prochainement, quand nos esprits seront un peu calmés.

Mais l'infortuné Baronet n'entendit pas les paroles qui lui étaient adressées par son Royal père ; la tête plongée dans ses mains, il s'était jeté sur le sofa où il se tordait sous l'étreinte du désespoir, et quand il releva les yeux, quelques minutes après, il était seul.

CHAPITRE XVIII

LA MARCHANDE DE MODES ET SON MAITRE

Notre récit nous ramène encore dans l'élégant petit parloir de Madame Brace, et entre dix et onze heures du soir nous la retrouvons assise dans cette pièce où elle avait reçu dans son temps de si nobles et de si distingués visiteurs.

Elle n'était pas seule, Frédérick Dray, métarmorphosé en beau gentilhomme, lui tenait compagnie, et comme il venait de rentrer, au sortir d'une maison de jeu où il venait perdre une somme d'argent considérable, il était ce soir-là d'une humeur tout particulièrement massacrante. Ajoutez à cela, que depuis deux ou trois jours il ne se sentait pas à son aise, et que comme c'était la première fois qu'il souffrait d'une indisposition, il ne se montrait pas très-patient à supporter le malaise inaccoutumé qu'il éprouvait.

La marchande de modes, elle-même, était fort changée. Elle avait l'œil hagard, les traits fatigués, et le

rouge qu'elle mettait sur ses joues dissimulait seul la pâleur livide de son visage. Ses yeux si beaux étaient creux et renfoncés, leur éclat avait diminué et un large cercle noir se dessinait sous ses paupières inférieures. Elle avait notablement perdu de son riche embonpoint, et quoique toujours forte elle avait perdu de cette plénitude et de cette fermeté qui constituait la richesse voluptueuse de ses contours. Elle apportait toujours la même élégance soignée dans sa mise, elle était toujours coiffée de ses bonnets coquets, empruntés aux modes Parisiennes; mais elle n'arrivait pas à l'effet qu'elle était habituée à produire, et un œil observateur s'apercevait qu'elle n'appelait plus la toilette à son aide pour faire valoir ses charmes, mais pour cacher les outrages faits par le temps à sa beauté sur son déclin.

Le coloris de ses lèvres était moins vif, ses dents étaient toujours belles, mais le sourire qui les révélait par moment était triste et forcé. Les mouvements de la belle marchande de modes avaient perdu de leur grâce et de leur élasticité, elle était languissante et abattue. Une inflexion mélancolique couvrait d'un voile l'harmonie de sa voix naguère si joyeuse. Les soucis se lisaient dans chacun de ses regards, le chagrin dans l'accent de chacune de ses paroles, et la joyeuse, la gaie, l'effrontée Madame Brace, s'était changée en peu de temps en une femme morose, découragée, et sans passions.

Le souper était servi sur la table et deux ou trois bouteilles était placées sur le buffet prêtes à être décan-

tées, si cela était nécessaire, quand M. Frédérick Dray serait arrivé. Après avoir jeté son chapeau dans un coin et s'être laissé tomber dans un fauteuil avec l'air d'un homme dans les plus mauvaises dispositions de corps et d'esprit, Frédérick fixant ses regards sur Mme Brace s'écria d'un ton farouche : — Eh! bien, toujours cet air de tristesse quand je rentre à la maison... que diable cela veut-il dire?

— Je vous ai dit et redit, Frédérick,— répondit la marchande de modes d'une voix creuse et sombre, — que je suis malheureuse, très-malheureuse, et que je ne suis pas maîtresse de contrôler mes regards.

— Alors, pourquoi ne buvez-vous pas un verre de Champagne pour noyer vos chagrins? — demanda Dray, brutalement.

— Parce que lorsque l'effet passager est produit et que la réaction s'opère, — répondit la marchande de modes, —je me sens si malheureuse, si effrayée d'être seule, que j'ai peur de céder à des idées de suicide. Je vous ai également dit cela plus d'une douzaine de fois, et pourtant vous m'adressez toujours les mêmes questions.

— Parce que j'ai en horreur de vous voir cet air malheureux et quand je vous vois de mauvaises dispositions d'esprit, je suis sûr de me sentir moi-même pris d'humeurs noires. En fait, je ne sais pas ce qui diable se passe en moi depuis trois ou quatre jours, mais ce qu'il y a de certain, c'est que je suis tout mal à mon aise.

— Voulez-vous souper? — demanda la marchande de modes machinalement comme une pure formalité et sans le moindre intérêt pour l'indisposition de son amant.

— Non, je ne puis pas manger... et ce qu'il y a de pire c'est qu'il me semble que j'éprouve du dégoût pour boire.

— L'excitation produit par le jeu vous tue, — fit observer Madame Brace froidement.

— Vous dites cela parce que depuis ces derniers temps j'ai fait d'assez lourds emprunts à votre bourse, ou plutôt à notre bourse, — s'écria Frédérick, — car nous sommes comme mari et femme quoique n'étant pas unis par les liens matrimoniaux. Mais qu'importe? puisque nous vivons ensemble comme si mille prêtres avaient appelé les bénédictions du ciel sur notre mariage. Maintenant, ma chère, quand j'ai insisté pour que cette bonne et agréable entente s'établit entre nous, vous vous êtes fait beaucoup prier en prétendant que c'était la ruine de notre établissement...

— Je vous ai dit, Frédérick, — interrompit Madame Brace avec une certaine nuance d'emportement, — que si vous persistiez à vous mettre dans des termes d'égalité vis-à-vis de moi, et à prendre le rôle de maître dans la maison, la prospérité de mes affaires en souffrirait de toutes manières. Toutes mes riches pratiques ont déserté mon établissement, et de jour en jour ma clientelle, comme marchande de modes, diminue.

— Est-ce bien la vérité? — s'écria Dray.

— Je vous ai déjà plus d'une fois certifié le fait, — répliqua Madame Brace.

— Oui, peut-être me l'avez-vous dit, — répondit Frédérick en reprenant son air d'insouciante indifférence; — mais je ne me rappelle pas bien toutes les choses désagréables que vous me dites. Quant à la diminution des affaires dans l'un et l'autre de vos deux établissements, je n'y conçois véritablement rien; vos riches patrons de la maison du square ne pouvaient pas vous croire immaculée, vu surtout que plus d'un d'entre eux avait, sans aucun doute, joui de vos faveurs dans un temps ou dans un autre; et, quant aux belles femmes galantes d'un monde fashionnable qui avaient coutume de fréquenter votre magasin de modes, pourquoi vous quitteraient-elles parce que vous vivez ouvertement avec un amant, au lieu de conduire vos petites amours avec une sournoise discrétion?... réellement je n'y comprends rien non plus.

— Si je devais entrer dans des explications à ce sujet, Frédérick, — dit Madame Brace, — vous vous en montreriez offensé et il en résulterait une de ces scènes violentes auxquelles vous êtes toujours si prompt à vous livrer et qui ne contribuent pas pour peu à me plonger dans l'état misérable qui me torture.

— Sur ma parole, je ne vous adresserai pas une seule parole dure si vous vous expliquez. — dit le valet de pieds. — Par une raison ou par une autre je me sens disposé à causer de nos affaires ce soir; ainsi donc parlez, et ne craignez rien.

— Eh! bien donc, — reprit Madame Brace, — si j'avais pris pour amant un Lord ou un homme bien né pour vivre ouvertement avec lui, aucun de mes amis et de mes nombreux clients ne m'aurait abandonnée, pas plus que les dames formant la clientelle de mon magasin de modes. Mais ils ne me pardonneront jamais d'avoir fait monter un valet de pieds de la cuisine au salon.

— Alors qu'il soient tous maudits pour leur imprudence! — grommela Frédérick d'un air farouche.

— Oh! il est bien aisé de les maudire, — s'écria Madame Brace en s'échauffant.— Mais les malédictions ne rempliront pas la caisse de mon magasin de modes, et ne feront pas revenir l'or dans ma bourse particulière. Et au train dont vous y allez nous serons bientôt ruinés... complètement ruinés... savez-vous combien d'argent, d'argent comptant, vous avez eu de moi depuis les quelques semaines de notre liaison?

— Ah! Il paraît que vous en tenez un compte exact? — dit Dray d'un air sombre.

— Certainement, j'en tiens un compte exact, — répliqua Madame Brace, — et je puis vous dire que voilà entre trois et quatre mille livres que vous avez perdues sur les tables de jeu, sans compter l'extravagant mode de vie que vous avez introduit dans la maison. Les choses ne peuvent pas continuer à aller ainsi et je suis enchanté de vous trouver en humeur de causer de nos affaires.

— Je suis infernalement agacé, — dit Dray qui réel-

lement ne semblait pas bien et se tortillait douloureusement sur sa chaise, et je suppose que c'est parce que je me sens mal à l'aise qu'il me passe des idées sombres par la tête. Allons, je vous pardonne ce que vous avez dit lorsque vous avez parlé d'élever un valet de pieds de la cuisine au salon, et nous allons discuter tranquillement et paisiblement et notre position et nos plans... Voyons, que proposez-vous?...

— Quittons ce pays et passons en Amérique, — dit Madame Brace. — Je suis lasse et dégoutée de l'Angleterre; d'ailleurs nous sommes constamment exposés au danger d'une certaine découverte...

— Chut! je sais ce que vous voulez dire et il faudrait que je fusse insensé si je ne vous comprenais pas, — interrompit Dray, puis, en lui lançant un regard significatif, il ajouta:— Vous savez, ma chère, que vous avez eu la sérieuse pensée de vous enfuir en Amérique, et de me laisser dans l'embarras, après l'affaire de Mobbs; mais j'ai surpris, j'ai découvert vos secrètes intentions...

— Bon... bon... pourquoi reparler de cela!—s'écria Madame Brace avec impatience. — Je vous ai juré solennellement d'abandonner ce projet, jusqu'au moment du moins où vous seriez disposé à entrer dans mes vues, et j'ai tenu mon serment...

— Oui, parce que je vous ai menacée de vous casser la tête si je vous reprenais à me jouer quelques mauvais tours, — s'écria Frédérick en revenant à ses manières emportées.

— Pourquoi ces dures paroles au milieu d'une con-

versation sérieuse? — dit Madame Brace avec des larmes coulant sur ses joues.

— Allons, allons, pas de pleurs! — s'écria Dray, — c'est le maudit malaise que je ressens par tout le corps — ajouta-t-il d'un ton plus doux. — qui me pousse à m'emporter contre vous. J'ai mal à la tête et je me sens mal partout. Mais que disions-nous? Oh! je me souviens..... vous me proposez de quitter l'Angleterre et de passer en Amérique. Eh bien, je ne suis pas si opposé à ce projet que je l'étais il y a quelques semaines. Londres, alors, me semblait plein de plaisirs; mais maintenant je suis rassasié de ces plaisirs, ils me fatiguent, ils me dégoûtent, et puisque vous m'assurez que les affaires déclinent.....

— Vous ne pouvez en douter! — s'écria Madame Brace.— Il y a trois mois j'avais onze jeunes femmes dans mon établissement, maintenant elles ne sont plus que trois. Hier, Rachel Forrester voulait rentrer chez moi, après la sérieuse maladie qui a suivi son accouchement, et j'ai été obligé de refuser de reprendre cette pauvre fille. Toute mon économie ne suffit pas pour contrebalancer vos prodigalités et depuis qu'Harriett m'a quittée, je n'ai pas repris de femme de chambre.

—Ah! cette pauvre Harriett...., elle est aussi accouchée, — dit Frederick avec une parfaite indifférence.— Voyons un peu, le mois touche à sa fin; et elle va vouloir revenir ....

—Oui, il faudra pourvoir à ses besoins,—ajouta Madame Brace — Grand Dieu! quels tourments m'a causé

cette jeune femme. Les prières, les promesses, les supplications, et les menaces auxquelles j'ai dû avoir recours, l'argent que je lui ai donné, et la difficulté que j'ai eue à la décider à quitter cette maison avant que son état ne devint visible.....

— Bon...., bon.... vous n'avez pas besoin de récapituler toutes ces choses, Fanny. — interrompit Frédérick,— je sais toutes les luttes que vous avez eu à subir de ce côté.

— Oui, et avec d'autres encore, — ajouta Madame Brace avec amertume. — Vous n'avez sans doute pas oublié ces deux affreuses femmes qui sont venues, il y a quelques semaines.....

— Elisabeth Marks et Poll Price, c'était, je crois, leurs noms, n'est-ce pas!— demanda Frédérick.— Eh bien, elles sont venus s'informer de Mobbs, et sans vos maudites frayeurs et vos hésitations, je les aurais complétement dépistées.

— Comme vous parlez sans réflexion, Frédérick, — dit la marchande de modes, à voix basse;— ne vous rappelez-vous pas que ces femmes en savent déjà beaucoup trop, qu'elles tiennent de Mobbs lui-même des révélations suffisantes pour les convaincre du sort funeste dont Grumley a été victime dans cette maison?... Bien plus, — s'écria Madame Brace, en frissonnant d'horreur,— n'ont-elles pas dit qu'elles pouvaient indiquer la place où Grumley était enterré.....

— Eh! bien, vous leur avez donné cinq cents livres pour leur fermer la bouche,— interrompit Frédérick.—

Rien de plus simple, elles étaient venues pour nous extorquer de l'argent ; elles nous tenaient en leur pouvoir, vos frayeurs ont confirmé tous leurs soupçons, et nous avons été obligés d'entrer en composition.

— Et pensez-vous que ces femmes ne reviendront pas? — demanda Madame Brace. — Je vous dis que nous sommes environnés de mille dangers, que les périls et les embarras de toutes sortes se multiplient autour de nous, qu'ils nous entourent de telle sorte qu'il nous deviendra impossible d'y échapper. Mon Dieu! vous voyez, Frédérick, les changements que les soucis et la terreur ont amenés en moi!... Je ne puis me cacher la vérité à moi-même.... Je vieillis à vue d'œil...., dans quelques mois je serai aussi fanée, aussi décrépite qu'une femme de soixante ans..., moi qui étais encore dans toute la fleur de l'âge! Quittons l'Angleterre, avant qu'il ne soit trop tard.... Rendons-nous en Amérique pendant qu'il nous reste encore assez pour payer notre passage et acheter un établissement à notre arrivée. Ici..., dans ce pays, nous sommes toujours livrés à des exploiteurs. Ces femmes reviendront, et, croyez-moi, elles reviendront prochainement. Harriett aussi voudra nous mettre à contribution; dites, Frédérick; voulez-vous fuir ensemble....

— Accordez-moi vingt-quatre heures pour y réfléchir, Fanny, — s'écria l'ex-valet, — et très-probablement ma décision sera d'accord avec vos désirs, mais ce maudit malaise que j'éprouve augmente avec une telle rapidité.....

— Véritablement vous n'avez pas l'air bien, — dit la marchande de modes; — voulez-vous que j'envoie chercher un médecin, ou voulez-vous vous mettre au lit et prendre quelque médicament?

— Ni l'un, ni l'autre, — répliqua Dray; — je n'ai pas confiance dans les médecins et je ne puis pas supporter les drogues. Peut-être est-ce une excitation produite par les maudites émotions du jeu et une bonne nuit de repos me remettra.

— Oh! une bonne nuit de repos! — murmura la malheureuse femme, avec un profond soupir, — plût au ciel que je pusse encore goûter le repos d'une bonne nuit! Mais laissez-moi vous offrir un verre de vin, un peu de votre Champagne favori,—se hâta-t-elle d'ajouter en voyant Frédérick froncer les sourcils à ce retour à ses réflexions mélancoliques.

— Oui, donnez-moi un verre de Champagne,— dit-il d'un ton brusque, — je veux voir l'effet que cela me fera.

La marchande de modes se leva, déboucha une bouteille d'Epernay, et, remplissant un verre, le présenta tout pétillant à son amant. Celui-ci le prit et le porta à ses lèvres, mais un sentiment de dégoût le lui fit repousser, et se hâtant de rendre le verre à Madame Brace, il dit en frissonnant :—Par le ciel! je suis bien malade!

La marchande de modes l'engagea de nouveau à aller se mettre au lit et Dray se laissa persuader. Ce fut avec une certaine difficulté qu'il parvint à monter l'es-

calier, il souffrait d'un violent mal de tête et il sentait une faiblesse qui, non seulement l'accablait, mais paralysait presque ses mouvements. Quand il eut quitté ses vêtements et qu'il se fut mis au lit, il se sentit un peu mieux. Néanmoins, il persista à refuser de recourir aux avis d'un médecin et quelques minutes après il était profondément endormi.

Madame Brace qui l'avait aidé à monter à sa chambre à coucher redescendit alors pour s'assurer, comme de coutume, que tout était en ordre dans la maison, avant de remonter chez elle pour la nuit. Elle envoya les domestiques dans leurs chambres respectives, enferma l'argenterie et les vins, et allait remonter auprès de son amant, quand un double coup de marteau frappé à la porte extérieure retentit à ses oreilles.

Elle tressaillit et un frisson lui parcourut le corps car une conscience coupable est aisément troublée par les plus futiles circonstances, comme la feuille du tremble qui subit l'influence du plus léger souffle de vent. Mais, recouvrant sa présence d'esprit, elle alla répondre à cet appel.

En ouvrant la porte, elle aperçut, à la clarté des lanternes de la rue, un jeune noir, portant le costume de page, qui demanda immédiatement d'une voix claire et musicale, s'il avait le plaisir de parler à Madame Brace. Sur la réponse affirmative de la marchande de modes, la jeune page noir sollicita d'elle quelques minutes d'entretien au sujet d'une affaire importante.

CHAPITRE XIX

RAO ET LA MARCHANDE DE MODES

Madame Brace conduisit immédiatement le jeune page noir dans son parloir où les lumières brûlaient encore sur la table, et après l'avoir invité à s'asseoir, elle ne put s'empêcher d'admirer la grande beauté de sa personne. La parfaite symétrie de ses formes était mise en relief par la livrée qu'il portait, et il avait un air de grâce et de distinction fait pour intéresser l'observateur le plus indifférent. Ses cheveux étaient d'un noir brillant, mais fins comme de la soie et retombaient en mille boucles sur ses épaules. Ses grands yeux noirs pétillaient d'intelligence et entre ses lèvres d'un rouge vif on apercevait une double rangée de dents blanches comme des perles.

Rao, car le lecteur n'a pas sans doute éprouvé de difficulté à reconnaître le page noir de Lord Florimel dans le visiteur de Madame Brace, Rao, dis-je, s'assit sur l'invitation qu'il en avait reçue. Mais soit qu'il

éprouva un certain embarras produit par l'attention avec laquelle la marchande de modes l'examinait, depuis le moment où elle l'avait accompagné dans le parloir, soit par un pur effet du hasard, nous ne saurions le dire, Rao, aussitôt qu'il eut prit un siége s'arrangea de façon à tourner légèrement le dos à la lumière. Ses regards se promenèrent alors rapidement sur toute la personne de Madame Brace et pendant un moment, un seul moment, ses yeux noirs brillèrent d'une expression de satisfaction. Mais cette expression fut si passagère, si vite disparue, que la marchande de modes aurait eu de la peine à la remarquer, lors même que le visage de Rao eût été tourné du côté des lumières.

— Madame, — dit-il, enfin, en rompant le premier le silence, — j'ai d'abord à vous présenter mes excuses pour l'heure tardive de ma visite. Mais j'avais lieu de penser que vous n'aviez pas coutume de vous retirer de bonne heure dans votre appartement, et d'ailleurs je savais qu'en invoquant le nom de Lord Florimel, ce nom me serait une protection contre votre déplaisir.

— Ah ! vous êtes au service de Sa Seigneurie? — demanda Madame Brace, qui, rappelée à d'anciens souvenirs, se sentit toute réjouie à la pensée qu'elle n'était pas complétement oubliée par l'un de ses meilleurs et de ses plus généreux patrons.

— Non seulement je suis au service de Sa Seigneurie, mais en possession de sa confiance, — répondit Rao, — et il m'a député vers vous, Madame, pour vous prier

de lui venir en aide dans une entreprise difficile et romanesque dans laquelle il est engagé. Il m'a de plus chargé de vous assurer, avec toute la délicatesse voulue, que vous seriez généreusement récompensée de vos soins.

— Il n'est nullement nécessaire de me donner cette assurance, mon charmant enfant, — dit la marchande de modes, avec son aimable sourire des anciens jours. — Dites-moi comment je puis entrer dans les vues de mon cher ami Florimel, et vous me trouverez prête à le servir avec empressement.

— Sans doute ; — répondit le page, avec une laconique sécheresse qui parut étrange à la marchande de mode, — Sa Seigneurie, — s'empressa de reprendre Rao, — a toujours parlé de vous dans les termes les plus affectueux.

— Je suis charmée d'apprendre que Sa Seigneurie a conservé pour moi son ancienne amitié, — dit Madame Brace, qui avait oublié ce qui lui avait paru étrange dans le ton de Rao, un instant auparavant. — J'ai entendu dire que Lord Florimel avait été absent de chez lui pendant quelques semaines, et j'ai appris également qu'il avait eu à souffrir d'une sérieuse indisposition avant son départ.

— C'est exact, Madame, — dit Rao; — mais maintenant, avec votre permission, — continua-t-il, — je vais entrer dans quelques explications, autant que l'heure et les circonstances le permettent.

— Je suis tout attention, — s'écria Madame Brace,

oubliant tous ses soucis dans l'émotion produite par le réveil de ses anciens goûts pour l'intrigue.

— Je dois d'abord, Madame, commencer par vous informer, — reprit Rao, — que mon maître est tombé éperdument amoureux d'une dame...

— Vous voulez parler de Mademoiselle Pauline Clarendon? — interrompit la marchande de modes.

— Non, Madame, Sa Seigneurie est complétement guerie de cette sotte et romanesque passion, — répondit Rao, — et celle qu'il aime maintenant, est une femme dont la violente passion répond à ses goûts et à ses dispositions personnelles. Mais la splendide créature qui s'est emparé de son cœur, et qui a pris un empire absolu sur lui, est une personne enveloppée dans le plus profond et le plus impénétrable mystère; un mystère qui par suite de raisons inconnues à mon noble maître et à moi-même, doit durer jusqu'après le lien matrimonial qui doit les unir: en un mot, Madame, cette dame ne doit révéler ni son nom, ni son visage, avant que la cérémonie nuptiale ne les ait unis par des liens indissolubles.

— Quoi! — s'écria la marchande de modes profondément étonnée, — Lord Florimel est amoureux d'une dame dont il n'a jamais vu les traits.

— Tel est le fait, Madame, — dit Rao, — tout extraordinaire qu'il puisse paraître. Mais elle est merveilleusement belle, Lord Florimel en est convaincu, et assurément un vilain visage ne saurait être uni à

des formes aussi splendides. Que la beauté de ses traits soit parfaite, il n'en conserve pas le plus léger doute, car, au milieu de l'obscurité et du mystère qui les a réunis, tant à Londres qu'à Douvres, ses mains se sont promenées sur son visage pour en suivre chaque ligne, pour étudier la forme de chacun des traits qui le composent.

— Alors cette dame n'est pas un modèle de chasteté et de vertu ? — demanda la marchande de modes.

—Quant à cela, Madame, c'est une chose qui ne nous regarde ni l'un ni l'autre, — répondit Rao. — Il nous suffit de savoir qu'elle veut rester entourée du plus profond, du plus impénétrable mystère, jusqu'au moment où Lord Florimel lui appartiendra en vertu des liens du mariage ; alors l'impérieuse nécessité qui la contraint à rester une énigme vivante, n'existera plus Le voile qui couvre son visage tombera en même temps que celui qui cache et son rang et son nom... D'après ce que m'a dit mon maître, il paraît certain qu'il n'aura pas sujet de se repentir de son mariage.

— Mais, c'est le roman le plus extrordinaire qui m'ait jamais été conté, — s'écria Madame Brace avec le plus sincère étonnement. — Assurément, jamais antérieurement il n'a existé de semblable folie ; et de la part d'un homme expérimenté, intelligent, d'un homme du monde comme Lord Florimel, avoir cédé à cet enchantement qui peut avoir pour dénouement la plus effroyable désillusion...

— Madame, — dit Rao en interrompant la mar-

chande de modes avec un certain degré d'impatience, —je vous supplie de réfléchir que je n'ai pas recherché votre présence pour soumettre cette affaire à une discussion. Mon but en venant vous trouver est de savoir si vous voulez vous charger de mener les choses vers le résultat sur lequel mon noble maître et la dame qu'il aime sont parfaitement d'accord.

— Je vous ai déjà donné toute assurance sur ce point, — répondit Madame Brace, — continuez donc, et je m'efforcerai de m'abstenir de tout commentaire sur cette aventure quelque extraordinaire et quelque incroyable qu'elle soit.

— Ah! Madame, — s'écria Rao, — le monde est plein de choses extraordinaires et presque incroyables et sans doute votre expérience personnelle doit vous suggérer plus d'un incident bien propre à confirmer l'observation que je viens de faire.

— C'est vrai,... c'est vrai.... — s'écria Madame Brace un peu troublée par le regard fixe et perçant que le jeune page avait arrêté sur elle; mais, comme ce regard s'était immédiatement détourné de son visage, l'effet qu'il avait produit sur elle, fut promptement oublié.— Et maintenant, mon jeune ami, en quoi puis-je aider votre maître dans ses projets? — demanda-t-elle. — Quelle est la nature du service qu'il attend de moi?

— Demain soir, Madame, — reprit Rao, — Lord Florimel sera à Londres. Sa mystérieuse enchanteresse devait y revenir aujourd'hui même et sans doute

elle s'est conformée à l'intention qu'elle avait exprimée. Moi aussi, je suis arrivé de Douvres ce soir même, après avoir été mis dans la confidence et avoir été chargé par Sa Seigneurie de faire tous les préparatifs nécessaires pour le mariage.

— Ah ! alors la cérémonie doit donc avoir lieu prochainement, — demanda Madame Brace.

— Demain soir, si c'est possible, — répondit Rao, — et dans cette maison, si vous n'y voyez pas d'empêchement.

— Certainement non ! — s'écria la marchande de modes grandement intéressée maintenant par une aventure qui lui promettait une riche récompense. — Mais pourquoi tout ce mystère, tout ce secret. Pourquoi la cérémonie n'aurait-elle pas lieu dans la maison de Lord Florimel?

— Tout simplement parce que le monde ne doit pas savoir tout le mystère, tout le secret qui a entouré cette affaire,— répondit le page noir.— Dès que la cérémonie sera terminée, que la nécessité de tenir les choses secrètes aura cessée, alors Lord Florimel conduira son épouse dans sa demeure, et le fait qu'ils seront mariés sera tout ce que la société aura besoin d'apprendre, sans qu'il soit nécessaire de laisser transpirer les circonstances qui auront accompagné le mariage. Maintenant, vous comprenez les motifs qui exigent que le plus profond mystère soit observé jusqu'au dernier moment et tant que les circonstances dans lesquelles la dame se trouve placée le rendront nécessaire.

— Je comprends assez bien vos explications, — répondit Madame Brace. — Mais comment est-il possible pour Lord Florimel d'épouser une femme sans connaître son nom? Le prêtre qui officiera devra le connaître, il devra également être mentionné dans la licence qu'il sera indispensable de se procurer. .

— Pas du tout, Madame, — interrompit Rao; — un nom supposé peut servir et le mariage n'est pas nul pour cela. Demain, je me ferai délivrer la licence au nom de Lord Florimel et ce que j'attends de vous, c'est de trouver un ecclésiastique qui, moyennant une grosse récompense, consente à prêter son ministère sans faire de questions.

— Oui, je connais un ministre, qui, sous tous les rapports, répondra à ce que nous nous proposons, — dit Madame Brace après un moment de réflexion.

— Lord Florimel était certain que rien de tout cela ne présenterait de difficultés pour vous, — dit le page; — et maintenant, Madame, si vous voulez prendre les dispositions nécessaires pour qu'un ecclésiastique soit ici demain soir, à neuf heures, ce qui vous restera à faire sera peu de choses comparativement; car tout ce dont il s'agit, c'est de mettre à la disposition de Lord Florimel l'un des appartements de votre autre maison, je veux parler de celle qui donne sur St-James Square.

— Ah! Je vois que Sa Seigneurie a été passablement explicite avec vous au sujet de mes établissements et de leurs dépendances, — dit Madame Brace avec son effronté sourire des anciens jours.

— Oui, Madame, je sais tout sur vos établissements et sur vous-même, — et le regard qu'il jeta sur la marchande de modes brilla comme un éclair. — Mais assez sur ce point, — ajouta-t-il immédiatement. — Je suppose que maintenant nous nous entendons parfaitement au sujet de l'affaire...

Mais Rao s'arrêta court, car Madame Brace avait tressailli en entendant retentir le carillon produit par la sonnette de la rue.

— Veuillez excuser mon absence pendant un instant, — dit Madame Brace, — mais tous mes domestiques sont au lit, et il faut que j'aille répondre.

— Ne vous pressez pas à cause de moi, Madame, — interrompit Rao.

Madame Brace sourit pour reconnaître la politesse du jeune page et elle se hâta de quitter le parloir.

CHAPITRE XX

UTITITÉ D'ÉCOUTER AUX PORTES

— Comme cette femme est changée, effroyablement changée? — se dit le page noir à lui-même, dès qu'il fut seul, — et comme elle a tressailli quand le bruit de la sonnette est parvenu à ses oreilles! Ah! le crime, oui, le crime a fait tout cela? c'est aussi clair que le jour. C'est le crime qui l'a changée ainsi, c'est le crime qui lui inspire ces soudaines terreurs!. Les soucis seuls seraient incapables de produire de pareils effets sur la personne et sur l'esprit d'une femme! oh! si je pouvais découvrir ses secrets et tirer d'elle une vengeance aussi éclatante que celle que je me vois au moment d'exercer sur *lui*.

Puis, s'arrêtant au milieu de ses réflexions, Rao se leva de son siége, se dirigea sans bruit vers la porte du parloir, et écouta en retenant sa respiration.

Car il lui semblait avoir entendu le bruit des pas de plusieurs personnes dans le passage, et avoir distingué

le mot: chut! au milieu d'autres paroles; c'est pourquoi il avait immédiatement prêté l'oreille et maintenant il entendit Madame Brace dire distinctement quoique à voix basse et d'un ton suppliant: — Venez dans cette chambre et pour l'amour du ciel ne parlez pas jusqu'à...

Le reste de la phrase fut perdu pour Rao.

— Jusqu'à ce que nous soyons seuls et que la porte soit soigneusement fermée, je suppose, — se dit-il à lui-même en finissant la phrase adressée par Madame Brace aux personnes qu'elle venait d'introduire dans sa maison.

Rao retourna immédiatement à sa place, car il venait d'entendre le frôlement d'une robe de soie et un bruit de pas s'approchant de la porte. Il ne s'était pas trompé car la marchande de modes reparut presque immédiatement, et le regard que Rao jeta sur elle suffit pour le convaincre qu'elle était en proie à une vive agitation en dépit des efforts qu'elle faisait pour la cacher.

— Mon jeune ami, — dit Madame Brace d'un ton qui laissait deviner et sa terreur et sa vexation, — une personne vient d'arriver qui a à m'entretenir d'une affaire importante et si vous pouviez revenir demain matin...

— Madame, — interrompit le jeune page, — ne vous inquiétez pas à mon sujet. Faites vos affaires et je vous attendrai patiemment lors même que vous devriez être retenue pendant une heure ou deux. Il faut

que nous prenions tous nos arrangements ce soir même, attendu que toute ma journée de demain est employée jusqu'au moment ou ma présence ici sera nécessaire, dans la soirée.

— Alors, si vous consentez à attendre un peu, — dit Madame Brace, — je vous rejoindrai le plus tôt possible. Peut-être prendrez-vous quelques raffraichissements.

— Rien, je vous remercie, Madame, — dit Rao; — ce livre, — ajouta-t-il en prenant un petit volume de poésies sur la table, — servira à me faire passer le temps jusqu'à votre retour.

Madame Brace sortit de nouveau et, dès qu'elle eut quitté la chambre, Rao se glissa en rampant jusqu'à son poste d'observation derrière la porte.

— Bon! je sais dans quelle pièce elle est entrée, — se dit-il à lui-même; — la direction qu'elle a prise m'a été indiquée par le bruit de ses pas. Il n'y a ni un coin ni recoin de cette maison maudite que je ne connaisse comme si j'y avais été élevée depuis mon enfance! A tous risques il faut être brave et hardie, car quelque chose comme un pressentiment me pousse à faire ce soir le misérable métier d'écouter aux portes.

Après s'être livré à ces réflexions Rao ouvrit la porte avec tant de précaution qu'elle ne produisit aucun bruit, puis, traversant le passage, il s'approcha de la porte où il supposait que Madame Brace était entrée.

Nous laisserons Rao à l'extérieur de cette chambre pendant que nous raconterons ce qui s'y passait.

Le Grand Lord, Carotte, et Potence étaient en réalité les personnes que Madame Brace y avait introduites et nous la trouvons debout pâle et tremblante en leur présence, car, non-seulement elle savait qu'ils étaient venus pour la rançonner, mais elle savait aussi que sa vie était entre leurs mains.

— Eh! bien, Madame, — dit le Grand Lord, lorsque Madame Brace rentra après avoir arrangé avec Rao qu'il attendrait son retour,—vous voyez que ces dames ont insisté pour que je leur tienne compagnie et comme j'avais le plus grand désir d'être présenté à une femme de votre rang et de votre qualité, je n'ai pas été fâché de l'occasion qui m'était offerte de vous offrir mes respects.

— Que voulez-vous de moi? — demanda Madame Brace d'une voix éteinte en promenant ses regards d'Elisabeth Marks à Carotte, sans paraître accorder la moindre attention à leur compagnon.

— Je suppose, Madame, que vous comprenez très-bien la nature de l'affaire qui nous amène, — répondit la fille du Gros Meg — Nous ne sommes pas habituées à faire des visites de cérémonies et à laisser nos cartes comme vos beaux Messieurs et vos belles dames. Quand nous allons voir quelqu'un c'est dans un but déterminé.

— Ne vous ai-je pas récompensées généreusement il y a quelque temps? — demanda Madame Brace en se laissant tomber sur un siége, — et n'avais-je pas lieu d'espérer que vous ne me tourmenteriez plus à l'avenir?

— Nous n'entrerons pas en discussion sur ce point, — dit Potence froidement, — attendu que cela n'en vaut pas la peine, mais nous vous expliquerons à l'instant le motif de notre visite.

— Continuez... continuez, — s'écria la marchande de modes à la hâte. — Plus vite je connaîtrai mon sort et mieux cela vaudra... mais rappelez-vous que ma mort ne peut vous produire rien de bon.

— Et qui diable songe à votre mort, Madame? — demanda le Grand Lord. — Pour ma part je désire que vous viviez un millier d'années.

— Cessez ces badinage, Bill, — interrompit sévèrement Potence. — Nous vous avons amené avec nous pour nous protéger, et non pour jouer le rôle d'un perroquet.

— Vous protéger! — fit observer Madame Brace, — qu'est-ce qui peut vous donner à penser que vous pouvez avoir besoin de protection? Craignez-vous que je veuille vous faire du mal?

— Eh! bien, Madame, — s'écria Potence qui haïssait cruellement la marchande de modes et qui se réjouissait intérieurement de l'occasion qui s'offrait de la blesser au vif par ses paroles, — puisque vous paraissez vouloir des explications sur ce point, je vous dirai franchement que Poll et moi nous étions quelque peu effrayées de nous aventurer seules ici plus longtemps; je veux dire que nous avons jugé prudent d'amener notre jeune ami avec nous, attendu que d'autres que nous sont entrés dans cette maison, que jamais on en

a vu sortir, vous savez cela. En somme, comme je vous l'ai dit la dernière fois, ce n'est pas un secret pour vous que Pierre Grumley est enterré sous une des dalles de la cuisine du sous-sol et nous ne doutons pas que son collègue Mobbs, qui a disparu d'une façon si soudaine, ne doit pas être bien loin de son camarade.

— Mon Dieu!... mon Dieu!... — gémit la misérable femme, en se tordant convulsivement sur sa chaise, pendant que son visage pâle se contractait d'une façon hideuse, — pourquoi revenir sur tout cela?

— Parce que vous paraissiez désirer savoir pourquoi Poll et moi nous étions effrayées de venir seules chez vous, — répliqua Potence, — parce que cette maison pue le meurtre et l'assassinat, et que l'air seul qu'on y respire me fait horreur!

— Assez!... assez!... — s'écria la marchande de modes en couvrant son visage avec ses mains, — épargnez-moi.... épargnez-moi.... je vous en supplie, et dites-moi quel est le motif qui vous amène ici?

— Eh! bien, veuillez nous prêter un moment d'attention, — dit Potence, dont la froide férocité était maintenant rassasiée par la vengeance que ses cruelles paroles avaient tirée de la femme qu'elle haïssait.

— Continuez.... continuez.... — s'écria la marchande de modes.

Ses mains en se retirant de son visage révélèrent une physionomie bouleversée par toutes les horreurs d'une conscience coupable ; elle ressemblait à un cadavre qu'une main impie aurait fardée par dérision.

— Vous devez savoir, Madame, — continua Potence, — qu'une certaine personne qui porte le nom de Warren, et qui ne vous est pas complétement étrangère, doit passer aux assises dans quelques jours.....

— Je le sais... je le sais... — murmura Madame Brace; — je l'ai lu dans les journaux.

— Stéphen Price, le père de cette jeune femme, — continua Elisabeth, en montrant sa compagne, — doit passer en jugement avec lui. Eh! bien, nous sommes certains qu'ils ne seront pas mis à mort.....

— Comment êtes-vous sûres de cela?... — demanda la marchande de modes surprise par la confiance avec laquelle cette assertion était faite.

— Oh! parce que nous avons pris le Prince dans un traquenard l'autre nuit, — répondit Potence, — et que nous l'avons forcé à nous donner par écrit la garantie que la vie de ces hommes serait sauvée. Mais ils seront condamnés à la déportation pour le reste de leurs jours, et comme Poll et moi nous avons l'intention de les suivre à travers les mers, nous avons pensé qu'il était bon d'emporter avec nous le plus d'argent possible. C'est pourquoi nous avons résolu de vous faire une dernière visite et d'avoir également recours à votre générosité, — ajouta Elisabeth, avec une légère pointe d'ironie, — pour la dernière fois.

— Et combien demandez-vous? — demanda Madame Brace, qui était un peu revenue à elle pendant que Potence lui donnait ces explications.

— Nous ne pouvons véritablement demander moins

qu'un millier de livres, — dit Potence; — et si vous voulez nous donner cette somme, vous pouvez compter que jamais vous n'entendrez parler de nous désormais.

— Un millier de livres ! — répéta Madame Brace, puis se rappelant que Frédérick avait presque consenti à ses projets d'émigration, et qu'elle pouvait quitter Londres dans quelques jours, elle espéra pouvoir gagner du temps en disant : — Eh ! bien, je suppose que je pourrai satisfaire à votre demande, mais quand vous faut-il l'argent?

— Maintenant, à l'instant, rubis sur l'ongle, — dit le Grand Lord ; — rien de tel que les affaires promptement réglées.

— Je n'ai pas mille livres à la maison, — dit Madame Brace,— ni rien qui approche de cette somme à beaucoup près. Il me faudra au moins une semaine pour le réunir.

— Et pendant ce temps-là, vous vous sauverez en Amérique. — dit Potence.

— Comment... pourquoi.... qu'est-ce qui peut vous faire penser cela?...—balbutia la marchande de modes toute troublée.

— Ah ! il paraît que le trait que j'avais lancé au hasard a touché juste, — reprit Potence. — Madame Brace nous ne quitterons pas cette maison avant que vous nous ayez remis les mille livres.

Toute la conversation qui précède avait été entendue par Rao, qui se tenait derrière la porte l'oreille collée

sur le trou de la serrure ; mais alors il jugea que ce qu'il y avait de mieux à faire était de se retirer, attendu que dans l'état des choses il était probable que le moment était venu où la marchande de modes aurait à se rendre dans une autre pièce pour se procurer de quoi satifaire aux exigences de ses visiteurs. En conséquence Rao battit en retraite vers le parloir où il reprit son siége sans oublier le volume qu'il avait déclaré devoir l'aider à occuper le temps de l'absence de Madame Brace.

A peine s'était-il installé que la marchande de modes reparut et après s'être excusée de le faire attendre si longtemps, elle ouvrit un pupitre, y prit quelque chose et quitta de nouveau le parloir en annonçant que cette fois elle serait de retour dans quelques minutes. Le Page noir ne jugea pas nécessaire de la suivre, il ne lui était pas difficile de comprendre que, cédant aux menaces de ses exploiteurs, elle était venue chercher dans son pupitre la somme qu'il lui fallait pour appaiser leur rapacité, et d'ailleurs il en avait déjà appris suffisamment pour que cette misérable femme fût complétement en son pouvoir.

— J'avais deviné qu'elle était torturée par la conscience d'un crime et par les terreurs qu'il enfante, — se dit Rao, — mais un crime comme celui-là, mon Dieu ! un pareil crime... qui aurait pu s'y attendre ?

Alors, les yeux toujours fixés sur le livre qu'il tenait à la main, il tomba dans une profonde rêverie dont il ne fut tiré que par le retour de Madame Brace dans le parloir.

— J'ai mille excuses à vous faire, mon jeune ami, — dit-elle d'une voix qu'elle s'efforçait en vain d'assurer, — mais la personne qui vient de venir est une de mes meilleures clientes, — ajouta-t-elle en essayant un sourire, — et elle m'a retenu à causer plus longtemps que je ne le pensais.

— Eh ! bien, Madame, — dit Rao, sans retourner la tête, — je vous souhaite sincèrement une centaine de clients semblables, et je vous assure que je n'aurais pas témoigné d'impatience quand bien même il vous aurait fallu les recevoir tous les uns après les autres.

— Je vous remercie de votre bonté, — dit Madame Brace.

Pendant qu'elle reprenait son siége, elle étouffa un sanglot sous un profond soupir.

— Maintenant je pense que nous n'avons plus que peu de choses à nous dire ; après tout, — continua le page noir, — vous comprenez bien, Madame, les services et l'assistance qu'on attend de vous. D'abord un ministre complaisant, qui ne fasse pas de questions et qui accomplisse les formalités du mariage, même dans l'obscurité si cela est nécessaire ; puis la disposition d'un appartement dans votre autre établissement.

— Votre noble maître peut compter sur moi de toute manière, — répondit Madame Brace ; — demain soir, à neuf heures, toutes les dispositions seront prises, du moins en ce qui me concerne.

— Alors, je ne vous retiendrai pas plus longtemps, — dit Rao en se levant de son siége, — car il est déjà tard.

Le page noir effectua sa retraite et la marchande de modes resta seule à méditer ce qui était arrivé pendant l'heure qui venait de s'écouler.

CHAPITRE XXI

PLANS ET INTRIGUES

Vers huit heures, le lendemain soir, Rao reparut à l'établissement de Madame Brace, et cette fois il portait un grand carton à la main. La marchande de modes l'informa qu'elle s'était assurée le concours d'un ecclésiastique qui serait arrivé à neuf heures et prêt à remplir son office. Rao alors pria Madame Brace de le conduire dans l'appartement retenu par les époux. Madame Brace introduisit le page noir dans la maison qui donnait sur Saint-James Square, et pendant qu'elle l'escortait à travers les salons et les chambres à coucher du premier et du second étage, elle lui dit que tous ces appartements étaient au service de Lord Florimel.

— Bien, — dit Rao, — et maintenant, Madame, vous serez assez bonne pour prévenir vos domestiques qu'ils n'ont pas besoin de se déranger si l'on frappe ou si l'on sonne à la porte extérieure c'est moi qui me charge de répondre.

— Soit, — dit Madame Brace, — et si vous avez besoin de mon assistance pour quoi que ce soit, je me tiendrai dans le parloir où vous m'avez vue.

— Vos services pourraient être nécessaires pour présenter la future épouse, — dit Rao, — mais j'irai vous chercher quand le moment sera venu où je chargerai le ministre de ce soin. Dans tous les cas, vous pourrez vous tenir prête vers neuf heures et demie environ.

— Certainement, avec beaucoup de plaisir, — répondit la marchande de modes.

— Un mot encore, Madame, — dit Rao, puis d'un ton mystérieux, il ajouta : — La cérémonie aura lieu dans l'obscurité, pour des raisons que je n'ai pas besoin de vous expliquer. Mais je vous en préviens pour que vous ne soyez pas prise par surprise.

— Je suis enchantée que vous m'ayez avertie, — répondit Madame Brace, — car autrement, cela aurait produit une impression désagréable sur mon esprit.

La marchande de modes quitta Rao, qui, dès qu'il fut seul, procéda à l'inspection des divers appartements, et ayant choisi celui qui lui parut le plus convenable, il prit possession d'une chambre à coucher pour son usage personnel. Là, il ouvrit le carton qu'il avait apporté avec lui, et en tirant une robe blanche, un beau voile, et tous les accessoires habituels d'une toilette de mariée, il les déposa avec soin sur le lit. Alors, après les avoir contemplés avec un sérieux indescriptible, Rao murmura ce monosyllabe :

— Enfin !...

Une expression de triomphe mêlée d'un sentiment de vengeance farouche se répandait sur son visage.

A peine ses traits avaient-ils repris leur expression de placidité habituelle, qu'un double coup de marteau retentit dans la maison, et le page noir s'empressa d'aller répondre à cet appel. La personne qui arrivait était Lord Florimel qu'une chaise de poste avait amené directement de Douvres. Il n'était accompagné d'aucun de ses domestiques, il avait voyagé seul afin que ses mouvements ne fussent pas observés et que ses actions échappassent aux yeux curieux qu'il voulait éviter. Rao porta le porte manteau de Lord Florimel dans le vestibule, paya le postillon, renvoya la voiture, et conduisit son noble maître dans une chambre à coucher.

— Tout est-il préparé, Rao ? — demanda le jeune Lord qui était évidemment très-agité et sous le coup d'émotions pénibles.

— Tout, absolument tout, Milord, — lui répondit le page.

— Alors, aide moi vite à m'habiller, Rao, — dit Florimel. — Il y avait force poussière sur les routes, et comme la journée a été chaude, j'ai été obligé de laisser les glaces des portières ouvertes. Prépare moi du linge blanc et un costume convenable pour un marié, — ajouta-t-il.

Il s'efforçait de paraître gai, mais le dernier mot qu'il prononça fut étouffé dans un soupir qui ressemblait à un sanglot.

— Est-ce que Votre Seigneurie ne se sentirait pas bien? — demanda Rao du ton d'une affectueuse sympathie.

— Oui..., non..., ou plutôt je ne sais pas ce que j'éprouve, mon enfant, — répondit le jeune Lord. — Il me semble que je suis au moment d'accomplir un acte désespéré, et maintenant que l'instant suprême est proche, je m'adresse mille questions dans l'espace d'une minute. Je suis tourmenté par des inquiétudes étranges mêlées de joyeuses espérances et de pensées de bonheur.

— Mais Votre Seigneurie aime cette dame qu'elle est sur le point d'épouser? — dit Rao en fixant sous ses longs cils des regards étranges sur son maître, tout en semblant occupé de placer sur le lit le linge blanc et les vêtements qu'il tirait du porte-manteau.

— Je l'aime..., oui, je l'aime... Je te l'ai déjà dit, mon enfant, lorsque je t'ai mis dans ma confidence, — s'écria Florimel avec une agitation nerveuse qui trahissait les pensées contradictoires qui assiégaient son esprit. — Et pourtant..., et pourtant..., — d'un ton plus mesuré, — j'aurais presque désiré que ce fût Pauline à laquelle je fusse sur le point d'être uni pour toujours. Tu es certain, mon enfant, — s'écria-t-il en se tournant d'un mouvement fébrile du côté du page noir, — tu es certain que la nouvelle que tu m'as donnée était exacte?

— J'ai dit simplement à Votre Seigneurie ce que j'avais lu dans un journal il y a une dizaine de jours,

quand vous m'avez envoyé de Douvres à Londres pour m'occuper d'une petite affaire concernant Votre Seigneurie, — dit Rao. — En revenant à Douvres auprès de Votre Seigneurie, j'ai cru de mon devoir de l'informer de ce que j'avais lu dans le journal au sujet du mariage de Mademoiselle Pauline Clarendon...

— Assez..., assez! — s'écria Florimel avec amertume, — j'ai mérité de la perdre, oui, je l'ai mérité... Néanmoins, si elle était restée fille, si elle avait continué de m'aimer, et si j'avais été certain qu'il suffît de rechercher sa présence pour amener entre nous une réconciliation, je ne pense pas que ma belle inconnue aurait conservé son empire sur moi. Mais c'est fini..., Pauline appartient à un autre, — ajouta le jeune Lord d'un air pensif, — et ce que j'ai de mieux à faire est de sauver ma pairie et ma fortune en donnant ma main à la créature mystérieuse qui promet de me faire passer par dessus tous les périls et toutes les difficultés qui m'environnent en ce moment.

Rao tenait ses regards fixés sur son jeune maître pendant qu'il se parlait ainsi à lui-même, et de nouveau une étrange expression de triomphe et de vengeance satisfaite glissa sur les traits du jeune page noir. C'était comme l'ombre passagère projetée par l'aile d'un oiseau qui s'enfuit et presque au même instant son visage avait repris sa placidité accoutumée.

Un autre double coup de marteau retentit dans la maison, et Florimel s'écria en tressaillant :

— C'est elle!

Rao sortit à l'instant et alla ouvrir la porte de la rue. L'inconnue soigneusement voilée, descendit d'une voiture de louage qui s'éloigna à l'instant. Elle aussi était seule et elle tenait à la main un grand carton que Rao alla déposer dans le vestibule, puis, sans prononcer un mot, il conduisit l'inconnue à une chambre sur le seuil de laquelle il s'arrêta.

— Si vous avez besoin de l'assistance d'une femme, Madame, — dit il, — Madame Brace, la maîtresse de cette maison, se mettra avec plaisir à votre disposition.

— Non, je me suffirai à moi-même, Rao, — répondit la dame de cette voix douce et musicale qui était un des charmes de cette syrène.

Et prenant le carton des mains de Rao, elle s'enferma dans la chambre où le page l'avait conduite.

Rao alors retourna près de son maître, qui lui demanda avec une inquiétude empressée si c'était l'inconnue qui venait d'arriver. Naturellement la réponse fut affirmative. Lord Florimel poussa un profond soupir, mais n'ajouta pas un mot.

En moins de vingt minutes, sa toilette fut terminée et Rao le conduisit au salon où la cérémonie devait avoir lieu.

— Tu t'es procuré la licence spéciale, mon enfant, — dit Florimel en se laissant tomber sur un sofa.

— La voici, Milord, — dit le page en la tirant de sa poche.

— Quel nom as-tu mis comme celui de la future, — demanda le jeune Lord.

— Un nom supposé, naturellement, puisque j'ignore quel est le nom réel, Milord, — répondit Rao. — J'ai donné le premier qui m'a passé par la tête, mais positivement je ne me le rappelle pas en ce moment...

Le page fut interrompu par un nouveau coup de marteau frappé à la porte, et remettant la licence dans sa poche, il s'empressa d'aller ouvrir, mais en descendant l'escalier il se dit à lui-même : — Cette interruption a été heureuse ; maintenant, avec un peu d'adresse, j'éviterai de nouvelles questions au sujet de la licence.

En ouvrant la porte extérieure, Rao vit un vieillard dont la mise cléricale le convainquit que c'était le prêtre accomodant dont Madame Brace lui avait parlé. Un certain air béat et une figure rubiconde indiquaient le mélange d'hypocrisie et de dissipation qui caractérisait l'homme ; et Rao vit d'un coup d'œil qu'il promettait, sous tous les rapports, un instrument précieux pour le but qu'il voulait atteindre.

— Un mot, mon révérend, — murmura le jeune page en introduisant le prêtre dans un parloir qui ouvrait sur le vestibule, puis fermant la porte, il dit : — Voulez-vous m'accorder la faveur de me dire votre nom ?

— Tobias Colwell, — lui fut-il répondu, — Tobias Colwell, qui est tout au service de ceux qui l'ont invité à se rendre ici pour prêter aide ou assistance.

— Bien, mon révérend, — interrompit Rao, — je présume que Madame Brace vous a déjà donné quelque

idée de la nature de l'affaire pour laquelle votre présence est nécessaire?

— Pour accomplir la cérémonie du mariage d'un noble Lord avec une noble dame qu'il aime..., n'est-ce pas? — dit Colwell.

— Précisément! — répondit Rao. — Vous voudrez bien me considérer comme le maître des cérémonies, avec pouvoir de tout arranger. Comme preuve de ce que j'avance, je prie votre révérence de recevoir ces honoraires qui seront doublés si vous vous conformez exactement aux instructions que je vais vous donner.

Et en disant cela, le jeune page noir compta vingt souverains dans la main du Ministre.

— Vous pouvez disposer de mes services pour tout ce qu'il vous plaira d'ordonner, — répondit Colwell dont la face rubiconde rougit encore de plaisir en maniant l'or qu'il tenait dans sa main. — Que ce soit pour un mariage, un baptême, un enterrement, ou des relevailles, c'est tout un pour moi et je suis votre homme.

— J'en étais sûr, — dit Rao, — et maintenant prenez cette licence, — continua-t-il en lui remettant ce papier. Vous y verrez que Lord Florimel est l'une des parties contractantes et que la dame dont le nom est mentionné est l'autre. Mais il vous faudra éviter de prononcer le nom de cette dame avant que le lien qui unira les deux époux soit indissoluble, et s'il est nécessaire que le nom soit mentionné dans le cours de la cérémonie, vous devrez glisser dessus de telle sorte qu'il ne puisse pas parvenir aux oreilles de Lord Florimel. Vous com-

prenez et vous êtes prêt à agir comme je vous le demande ?

— Oui, c'est nécessaire lors des deux questions adressées aux époux, — répondit Colwell. — Vous n'avez rien autre à me recommander ?

— Je vois que nous n'aurons pas de peine à nous entendre, — dit Rao. — Il y a encore un autre point important : il faut que la cérémonie ait lieu dans l'obscurité.

— Je n'ai pas d'objections à faire à cela, — répondit le ministre qui n'oubliait pas la double rémunération promise. — Quant aux prières, je puis les dire aussi bien sans un livre qu'avec un livre.

— Bien ! — s'écria Rao. — Et maintenant, veuillez vous souvenir d'une dernière instruction qui me reste à vous donner; Madame Brace s'est chargée de présenter l'épouse, mais sa présence n'est pas nécessaire jusqu'au moment où la cérémonie sera prête à commencer. En conséquence, dès que la future épouse entrera dans la pièce où vous allez être conduit tout à l'heure, vous vous hâterez d'aller chercher Madame Brace. Elle est déjà prévenue que tout doit être conduit avec le plus grand mystère et dans l'obscurité la plus complète, vous n'aurez donc aucune explication à lui donner sur ce point. Vous me comprenez ?

— Il est impossible de se méprendre sur des instructions aussi claires et aussi précises, — dit le ministre. — Mais c'est certainement la plus mystérieuse affaire...



— Etes-vous effrayé?... désirez-vous vous retirer? — demanda Rao avec impatience.

— Comment!... avec vingt livres dans ma poche et vingt autres livres en perspective, — s'écria Colwell. — Non, certes!

— C'est bien alors, — dit Rao d'un air satisfait. — Maintenant, mon révérend, il me reste à vous demander d'avoir pour agréable de demeurer ici pendant quelques minutes. Il y a du vin sur le buffet...

— Je le vois, — interrompit le ministre en passant sa langue sur ses lèvres, — et je sais que le vin de Madame Brace est excellent. Vous n'avez pas besoin de vous presser, car avec cette bouteille de Porto, je puis m'arranger pour passer une demi-heure d'une façon assez agréable.

Rao quitta le ministre et se hâta de retourner au salon auprès de son maître.

— L'ecclésiastique est arrivé, Milord, — dit le page — mais je suis chargé de vous adresser une instante prière de la part de la dame inconnue qui est sur le point de devenir votre femme; c'est la dernière scène du drame mystérieux qui touche à son dénouement.

— Quelque puisse être son désir, comme de raison, j'y souscris d'avance — répondit Florimel.

— Le voile de noce, Milord, — continua Rao, — ne peut dissimuler ce visage qui doit rester caché jusqu'à la bénédiction nuptiale, en conséquence, l'inconnue sollicite de Votre Seigneurie de permettre que la céré-

monie ait lieu dans l'obscurité. J'en ai prévenu le ministre et il y consent.

— Alors je ne puis avoir d'objections à soulever, — s'écria Florimel ; — mais comme je serai heureux quand tout ce mystère sera fini... Qu'est-ce qu'il signifie ?... à quoi peut-il servir ?...

— Je crois que je puis le deviner, Milord, — dit Rao d'un ton délibéré : — la vanité de la dame sera flattée par ce fait que la grâce de ses manières, le charme de sa conversation, et les mille séductions qu'elle a mises en œuvre pour s'insinuer dans le cœur de Votre Seigneurie, auront suffi pour maintenir son empire jusqu'au dernier moment, sans qu'elle ait besoin de révéler son visage, son nom, et son rang. Cest alors, dans toute l'exaltation de son orgueil de femme, qu'elle découvrira aux yeux de Votre Seigneurie une merveilleuse beauté dont vos plus brillantes espérances, dont les rêves de votre imagination n'ont jamais pu vous donner une idée qui soit en rapport avec la réalité.

— Penses-tu, Rao, que ce soit là ses motifs, — demanda Lord Florimel en proie à la plus vive agitation.

— J'en suis sûr, Milord, — reprit le page; — et je dois informer Votre Seigneurie que je viens d'apercevoir le visage de cette dame au moment où elle entrouvrait la porte pour m'arrêter au passage.

— Oh ! est-il possible que tu aies vu son visage, Rao? — s'écria le jeune Lord dans un transport de joie

et d'espoir auquel se mêlait un délicieuse impatience.

— Oui, milord, — répondit le jeune page ; — le voile s'était accroché au pène de la porte et était resté écarté pendant un moment.

— Et elle est réellement si belle... si merveilleusement belle ? — demanda Gabriel avec une fébrile impatience qui n'était pas sans charme.

— Le monde n'a jamais vu une pareille perfection, — répondit le page. — Je suis resté frappé de surprise et d'étonnement devant la splendeur de cette beauté qui avait ébloui mes yeux pendant un moment si court. Ah ! Milord, vous serez amplement récompensé de votre aveugle dévotion pour une aussi superbe créature !

— Rao, tu m'as ravi, tu m'as enchanté, tu m'as plongé dans une source de joies extatiques ! — s'écria le noble Lord avec l'accent du plus vif enthousiasme. — Oh ! hâte la cérémonie et dit bien à ma belle inconnue qu'elle n'a qu'à ordonner, que ses désirs sont des lois auxquelles je me soumets en esclave.

— Alors je puis éteindre les lumières, Milord ? — dit Rao ; — et Votre Seigneurie consent à rester dans l'obscurité jusqu'à ce que la dame ait terminé sa toilette de mariée ?

— Fais... tout ce que tu voudras,... tout ce qu'elle ordonnera, Rao, — s'écria le jeune Lord exalté jusqu'au délire par les délicieuses espérances de bonheur qui agitaient son cœur.

Sur cette autorisation le page souffla les bougies, et le salon se trouva plongé dans la plus complète obscurité.

— Je vais maintenant introduire le ministre, — dit Rao.

Et en disant cela, il quitta le salon pour retourner au parloir où il avait laissé Colwell.

— Maintenant, mon révérend, — dit-il, — veuillez avoir la bonté de me suivre dans la pièce où la cérémonie doit avoir lieu. Lord Florimel y est déjà et les lumières sont éteintes ; si Sa Seigneurie vous parlait de la licence, vous aurez la bonté de lui dire que vous l'avez dans votre poche, mais sans faire mention du nom de la femme qui y figure.

— Je me conformerai à vos instructions avec la plus scrupuleuse fidélité, — répondit le révérend.

Rao, alors, le conduisit au salon, où Lord Florimel attendait avec une si vive impatience, et tous les plans, tous les arrangements qu'il avait combinés se trouvant ainsi en bonne voie d'exécution, le page noir regagna la chambre de l'inconnue.

CHAPITRE XXII

LA RIVALE

Rao frappa doucement, mais d'une manière décidée et la dame mystérieuse entrouvrant la porte derrière laquelle elle restait cachée, dit: — Est-ce vous, mon enfant?

— C'est moi, Madame, — répondit-il, — il faut que je vous parle immédiatement.

— Quelque chose de facheux serait-il survenu? — demanda la dame d'une voix tremblante d'inquiétude.

— Non, Madame, rien de nouveau, dans tous les cas, — répondit Rao; — mais vous voudrez bien me permettre d'entrer car il est de la dernière importance que j'aie avec vous un moment d'entretien.

— Mais je ne suis qu'à demi habillée, Rao, — dit la dame d'une voix émue.

— Peu importe, Madame, — répondit résolument le page, — l'affaire qui m'amène ne souffre pas de retard.

— Attendez un instant, alors, — répondit l'inconnue.

Et elle referma la porte.

Au bout d'une minute la porte se rouvrit et Rao entra en ayant le soin de refermer la porte derrière lui.

L'inconnue qui avait alors presque fini sa toilette apparut devant lui soigneusement voilée et avec un châle jeté négligemment sur ses épaules et qui ne cachait qu'à demi sa splendide gorge.

— Maintenant, Madame, — dit Rao d'un ton ferme et en jetant sur elle des regards qui semblaient percer le voile qui couvrait son visage et qui portèrent le trouble jusqu'au plus profond de son cœur, — nous n'avons que quelques minutes à consacrer à notre entretien et il n'y a pas un moment à perdre en circonlocutions, en récriminations, ou en explications.

— Que voulez-vous dire, mon cher enfant? — demanda l'inconnue de cette voix harmonieuse qui vibrait comme une harpe après que le doigt de l'artiste a quitté la corde.

— Je veux dire, Madame, — dit Rao dont l'air devenait à chaque moment plus mystérieux et plus alarmant, — que je suis ici pour dicter certaines conditions, et pour prouver que j'ai le pouvoir de forcer l'obéissance.

— Oh! serait-il possible que vous soyez animé d'intentions perfides, Rao? — s'écria l'inconnue toute tremblante et en joignant les mains d'un air suppliant.

— Je suis au moment de voir s'accomplir les plans

qui m'occupent depuis des semaines et dont votre conduite envers Lord Florimel m'a fourni et l'idée et les moyens d'exécution, Madame, — ajouta Rao d'un ton solennel et impérieux tout à la fois. — Il faut abandonner tout espoir d'épouser celui que vous aimez si follement, avec une passion si insensée...

— Mon Dieu! renoncer à mon seul espoir de bonheur! — s'écria la dame avec un accent lamentable. — Non... non... c'est impossible, Rao, c'est impossible!... vous plaisantez... vous ne pouvez pas être aussi cruel!... d'ailleurs de quel droit?... quel pouvoir croyez-vous avoir sur moi?...

— Mon droit est celui que donne la vengeance, — répondit Rao avec une sombre énergie, — et mon pouvoir consiste en ceci, que je sais qui vous êtes et que je puis déchirer le voile qui couvre votre vie sous la plus épouvantable hypocrisie!

— O mon Dieu! est-ce possible? — s'écria la dame en tombant anéantie dans un fauteuil.

— Maintenant, Madame, — continua l'implacable Rao, — vous aurez la bonté de rester prisonnière dans cette chambre jusqu'après la cérémonie; — alors vous aurez la liberté de partir. Quant à votre secret, je vous promets qu'il sera bien gardé, même vis-à-vis de Lord Florimel lui-même.

— La cérémonie... dites-vous? — s'écria l'inconnue en se levant brusquement de son siége, et Rao put juger de son agitation aux mouvements tumultueux de son sein qui s'élevait et qui s'abaissait avec vio-

lence. — Mais, comment la cérémonie peut-elle avoir lieu si j'en suis exclue?... Ai-je une rivale!... Pauline aurait-elle reconquis son influence?

— Vous avez une rivale, Madame, mais ce n'est pas celle dont vous venez de prononcer le nom, — répondit Rao.

— Qui est-elle alors? — demanda l'inconnue en proie à la plus effrayante agitation, — parlez... qui est-elle?...

— Moi! — s'écria le page.

Et entr'ouvrant son frac si soigneusement boutonné il révéla aux regards de la mystérieuse inconnue la blanche poitrine d'une femme.

— Ciel!... qu'est-ce que cela signifie? — s'écria l'inconnue chez laquelle l'étonnement absorbait tous les autres sentiments, — qui êtes-vous!... Pourquoi ce déguisement?... Pourquoi cette teinte noire sur votre visage et sur vos mains?...

— L'histoire serait trop longue, lors-même que je serais en disposition de vous le raconter. Qu'il vous suffise de savoir qu'en devenant la femme de Lord Florimel, ce qui sera un fait accompli dans une demi-heure, je ne fais que satisfaire une vengeance longuement préparée.

— C'est horrible... détestable... et cela ne sera pas! — s'écria l'inconnue avec l'accent du désespoir. — Quelque soit le risque...

— Vous ne voudrez pas vous exposer à le courir, — s'écria Rao. — Ecoutez, Madame, laissez-moi vous

dire un seul mot à l'oreille! — Laissez-moi vous dire qui vous êtes?...

Et la femme déguisée que nous continuerons à appeler Rao murmura quelques mots à boix hasse.

— Oui, oui, vous me connaissez! — s'écria la syrène la voix tremblante de rage et de fureur. — Mais je brave vos menaces... je vous mets au défi de rien prouver de cette vie à laquelle vous faites allusion! qui que vous soyez, je vous accepte comme rivale et je vous brave, — ajouta l'inconnue avec l'exaspération du désespoir.

— Ah! Madame, ou plutôt Milady, — dit Rao avec l'ironie du triomphe, — vous ne répéterez pas votre défi, quand je vous aurai dit que votre boudoir mystérieux n'a pas de secret pour moi! car j'y ai pénétré, oui, j'étais là pendant que vous pressiez ce jeune fou entre vos bras et que vous...

— Non, non, c'est faux... c'est une pure invention, une calomnie.:. une infame calomnie, — s'écria l'inconnue qui tremblait sous les émotions d'une rage terrible, d'une honte écrasante, et d'une haine furieuse.

— C'est vrai! Milady... c'est vrai! — s'écria Rao et tirant quelque chose de sa poche la femme déguisée ajouta: — ce morceau d'étoffe ne se rapporte-t-il pas d'une manière exacte avec les draperies du boudoir.

— Oh! je suis perdue.... écrasée.... finie! — gémit la malheureuse femme, en voyant les actes les plus secrets de sa vie, arrivés d'une façon si inexplicable à la

connaissance d'une étrangère, — mais vous ne me dénoncerez pas, vous ne m'exposerez pas à la honte, au mépris, à l'indignation du monde.

— Non, telle n'est pas mon intention, et je n'ai nul intérêt à vous faire cette injure, — répondit Rao ; — ainsi donc tranquillisez-vous sur ce point ! Mais mon temps est précieux et il ne me reste plus qu'à vous demander si vous consentez à rester tranquillement ici, jusqu'au moment où il me conviendra de vous rendre la liberté.

— Je n'ai pas d'autre alternative, — murmura la malheureuse inconnue en se laissant tomber sur un fauteuil et en se tordant les mains avec désespoir.

Mais l'insensible et implacable Rao ne parut pas s'apercevoir de sa douleur, et se hâtant de sortir de la chambre, cette mystérieuse créature ferma la porte à double tour et emporta la clef.

Elle se hâta alors de se rendre dans la chambre qu'elle avait destinée à son usage, et tirant une petite fiole de sa poche en versa le contenu dans une cuvette d'eau. Puis se dépouillant de son habillement de page, elle se lava le visage, le cou et les mains avec cette eau contenant la préparation chimique qu'elle y avait versée, et sa peau de noire qu'elle était, devint blanche, ou plutôt reprit cette teinte, légèrement bistrée, naturelle aux brunes. Elle avait maintenant le teint pur, clair, et beau, et ses joues étaient animées de couleurs assez brillantes pour prêter le plus charmant aspect à cette jolie créature qui avait si longtemps caché sa

beauté Européenne sous les apparences trompeuses d'une origine Orientale.

Après avoir jeté un regard mêlé de joie et de triomphe dans le miroir qui reflétait son charmant visage de brune, elle procéda avec une hâte merveilleuse à revêtir le costume de mariée qu'elle avait préparé. Ses cheveux si fins et si soyeux furent promptement arrangés d'une manière convenant à son sexe, des bas de soie, des souliers de satin remplacèrent les bôtes qui emprisonnaient ses jambes admirablement faites, et la grâce mignonne de ses pieds élégants, et quand elle eut revêtue la blanche robe nuptiale, elle plaça une couronne de roses sur ses cheveux et attacha sur sa tête un long voile d'une blancheur de neige.

Jamais toilette de mariée ne fut terminée avec une telle prestesse, et pourtant aucun signe visible ne trahissait la précipitation qui y avait été apportée. Elle était et paraissait charmante, sauf peut être une décision un peu trop masculine dans son air, et quelque chose de hardi dans le regard qui déparaient un peu les grâces séduisantes particulières à son sexe.

Alors, d'un pas rapide, elle se glissa dans le corridor jusqu'à l'escalier qu'elle descendit avec une égale rapidité, et après s'être arrêtée un moment à la porte du salon, comme pour appeler à son aide toute sa présence d'esprit et tout son courage pour la scène finale, elle pénétra dans la chambre.

L'obscurité était profonde à l'intérieur, mais le frôlement de sa robe, après le moment où la porte s'était

ouverte et refermée, avertit Florimel de la présence de sa future épouse et il s'élança à sa rencontre. Leurs mains se rencontrèrent, et Florimel qui avait retenu dans les siennes celles de sa fiancée, murmura avec une profonde tendresse : — Quelques minutes encore et vous serez à moi!

— Oui, mon bien aimé Gabriel, — répondit-elle d'une voix si basse qu'il n'était pas possible de saisir une différence avec celle de l'inconnue.

— Maintenant, mon révérend, — s'écria Gabriel, en conduisant sa belle compagne du côté de la table, vers l'endroit où il avait vu les deux tabourets préparés, — veuillez vous hâter d'aller chercher Madame Brace, puisqu'elle a bien voulu se charger de me présenter mon épouse.

Mais le prêtre, en exécution des instructions si précises qu'il avait reçues de Rao, s'était déjà empressé de sortir au moment où Florimel prenait la parole, et le jeune Lord se trouvait seul avec celle qui avait usurpé la place de l'enchanteresse.

La position dans laquelle Rao se trouvait tout-à-coup placée devenait embarrassante à l'excès ; néanmoins elle avait tout prévu et elle savait ce qu'elle devait faire, quelque délicate que fût la situation, quelque grand que fût le danger d'être découverte, il lui avait été impossible de combiner ses plans de manière à éviter ce danger.

Mais de quelle nature était le péril qui la menaçait d'une découverte qui entraînait la ruine de tout son

stratagème. Le lecteur doit se rappeler que l'inconnue était grande et douée de charmes d'un développement luxurieux, tandis que Rao était de petite taille et délicatement formée, si donc Florimel réussissait à la saisir dans ses bras, s'il essayait de lui dérober une caresse pendant l'absence du ministre, il était presque impossible qu'il ne s'aperçut de la fourberie mise en œuvre contre lui. Ce n'était pas tout, Rao pouvait être obligée de parler plus longtemps et c'était une chance de plus pour qu'il reconnût à la voix que ce n'était pas la mystérieuse inconnue qui parlait.

En conséquence, dès que le prêtre se fut retiré, Rao se hâta de murmurer : — J'ai oublié quelque chose, veuillez m'excuser et m'attendre un moment, mon cher Gabriel.

Abandonnant sa main, elle se dirigea vivement vers la porte. Elle ouvrit la porte, fit produire à sa robe un bruit semblable à celui qui se serait fait entendre si elle en avait franchi le seuil, et referma la porte. Mais elle ne sortit pas et elle se tint immobile comme une statue et retenant sa respiration, tout près de cette porte.

— Adorable créature! — s'écria Florimel, dès qu'il se crut seul, — quelle ardente impatience j'éprouve de contempler ce visage que Rao déclare être d'une si merveilleuse beauté! mais j'ai toujours été convaincu que tu étais belle, que les traits de ton visage devaient être aussi parfaits que tes formes étaient superbes! et maintenant, le moment approche où tout ce sombre

mystère va s'éclaircir! Oh! quel empire tu as conquis sur mon cœur! toi qui es plus qu'une femme, toi qui possèdes toutes les fascinations d'une déesse qui peux-tu être? D'où te vient le pouvoir de sauver ma pairie et ma fortune, et de les défendre contre les prétentions qui ont si brusquement surgi? Mais dans quelques instants je saurai tout cela...il y a quelque chose de délicieux dans cette attente qui me tient en suspens, dans cette incertitude qui m'enveloppe aussi complétement que l'ombre épaisse qui m'entoure au milieu de cette chambre plongée dans l'obscurité.

Ces réflexions faites à haute voix se continuèrent jusqu'au moment où la porte se rouvrit pour livrer passage au prêtre accompagné de Madame Brace. Presque immédiatement après, la porte se rouvrit de nouveau, on entendit encore le frolement d'une robe de mousseline, la porte se referma promptement, et tout sembla indiquer le retour de la future épouse dans le salon.

Florimel se porta une seconde fois à sa rencontre, il lui saisit la main, et dirigea rapidement ses pas vers la table près de laquelle ils s'agenouillèrent tous deux sur les tabourets qui avaient été préparés.

La cérémonie commença immédiatement et là, au milieu d'une complète obscurité, le complaisant ministre se mit à réciter le service pour le plus étrange, le plus mystérieux, et le plus romanesque des mariages.

CHAPITRE XXIII

LE MALADE

Revenons maintenant à Frédérick Dray que nous avons vu en proie à une sérieuse indisposition qui l'avait contraint à se mettre au lit. Il avait dormi profondément jusqu'à une heure assez avancée de la matinée et sa première impression en se réveillant fut assez satisfaisante pour lui faire croire que son malaise était passé. Il se décida à prendre son déjeuner dans son lit et Madame Brace le lui apporta aussitôt qu'il fut préparé.

Mais au moment où il porta la tasse de thé à ses lèvres, il éprouva tout à coup un étrange dégoût, son estomac se révolta, le mal de tête le reprit, et il fut contraint de se recoucher sans avoir rien pris. Se figurant qu'il avait mangé quelque chose qui lui avait fait mal, ou qu'il était tourmenté par la bile, il consentit à avaler une médecine qui le retint au lit pendant toute la journée.

La marchande de modes lui raconta tout ce qui était survenu pendant la soirée précédente, comment elle avait reçu une nouvelle visite de ses exploiteurs auxquels elle avait été obligée de donner encore mille livres; comment le page de Lord Florimel était venu prendre avec elle les arrangements que le lecteur connaît et qu'elle expliqua à son amant. La visite du Grand Lord et des deux femmes qu'il accompagnait irritèrent et contrarièrent Frédérick beaucoup plus que l'affaire traitée avec Rao ne le satisfit, attendu que cette dernière opération ne promettait pas d'être aussi productive que la première avait été désastreuse pour les finances de la marchande de modes. Sa vexation ne fut donc qu'un peu atténuée et non pas apaisée par l'affaire de Florimel, et pendant toute la journée il se retourna dans son lit en proie à une irritation mentale qui ne fit qu'aggraver son indisposition physique. Vers le soir, cependant, il devint un peu plus calme et il finit par tomber dans un profond sommeil qui permit à Madame Brace de s'occuper à loisir de tous les arrangements convenus avec Rao.

Quand Frédérick se réveilla, il trouva une lumière brûlant sur la table à côté de son lit. Il appela la marchande de modes, mais personne ne lui répondit. Il se souleva sur sa couche et retomba la tête sous ses oreillers sous l'influence des plus douloureuses sensations. Les convulsions de son estomac étaient intolérables, sa tête le faisait horriblement souffrir, et un sentiment de malaise se faisait sentir par tout son

corps. Il éprouvait une soif brûlante, et saisissant un verre sur la table, il le remplit d'eau, mais ce breuvage rafraîchissant sembla tout à coup lui inspirer un tel dégoût, qu'à peine l'avait-il approché de ses lèvres, que sa main rejeta le verre au loin, comme si son bras avait été secoué par un spasme convulsif.

— Que diable puis-je bien avoir? — murmura-t-il d'un air furieux en frissonnant sans savoir pourquoi et en réalité sans avoir le moindre soupçon de l'effroyable réalité.

La soif qu'il éprouvait alors était intolérable, mais il avait une répugnance invincible pour tenter de nouveau de la satisfaire avec l'eau de la carafe. Il lui passa par l'esprit qu'un peu de thé lui ferait du bien et il s'imagina également qu'un peu de nourriture lui était nécessaire ; il n'avait rien pris de la journée, et il se disait que les convulsions de son estomac devaient provenir d'une défaillance produite par le manque de nourriture.

Il appela de nouveau la marchandes de modes, mais sans obtenir de réponse. Il saisit le cordon de la sonnette, mais il arriva que le mouvement fut si brusque que le cordon lui resta dans la main sans avoir fait retentir la sonnette.

— Damnation! — s'écria-t-il en écumant de rage, — suis-je condamné à mourir ici comme un chien?

Alors l'idée lui passa par la tête que Madame Brace, profitant de sa maladie, l'avait abandonné et s'était enfuie de la métropole.

— Oui, par le Ciel! il doit en être ainsi, — s'écria-t-il tout haut, d'un ton farouche et en accompagnant ses paroles d'un rugissement sourd comme celui d'une bête féroce. — Il y a longtemps qu'elle nourrissait le projet de s'enfuir en Amérique et je me rappelle qu'hier soir elle m'a encore entretenu de ce dessein. Peut-être que la visite de Potence et cette histoire de Lord Florimel sont de pures inventions, de damnés mensonges, pour me mettre complétement hors de mes gardes et me faire penser que d'un côté ses finances étaient dans un désarroi complet et que de l'autre elle avait en main une affaire qui exigeait tous ses soins et toute son attention. Oui, oui, je vois tout, la misérable s'est sauvée! Et qui sait, — ajouta-t-il, en se sentant en proie à un nouveau spasme qui secouait tout son corps avec une extrême violence, — qui sait si elle ne m'a pas empoisonné? — Par le Ciel! j'éprouve des douleurs comme si j'étais empoisonné. Ces nausées,... ce mal de tête,... ce malaise général... Oh! l'infâme, elle m'a empoisonné!

Puis, arrivé à cette conclusion horrible, le malheureux resta immobile et muet pendant quelques instants, réfléchissant à la perfidie de sa maîtresse et à l'état désespéré de sa position; mais se redressant tout à coup sur son lit, il prit la résolution de s'assurer de la réalité de ses craintes, et se jetant tout chancelant à bas de son lit, il se couvrit à la hâte de quelques vêtements et s'enveloppant d'une robe de chambre, une lumière à la main, il quitta la chambre à coucher.

En s'appuyant sur la rampe, il descendit lentement l'escalier; ses pieds lui semblaient avoir la lourdeur du plomb, et toutes ses artères battaient douloureusement. Les nausées à l'estomac continuaient et son mal de tête ne cédait pas. Plusieurs fois, il crut qu'il allait tomber sur les marches, mais il parvint à tenir la rampe d'une main et la lumière de l'autre, et de cette manière il réussit à atteindre le bas de l'escalier.

En entrant dans le parloir où se tenait habituellement Madame Brace, il vit des lumières qui brûlaient sur la table, sa boîte à ouvrage, et un verre dans lequel il restait encore un peu de vin; sa crainte d'avoir été abandonnée par elle se dissipa à l'instant, mais l'idée qu'elle l'avait empoisonné continuait à assiéger son esprit

Après avoir sonné d'une façon furieuse, il demanda au domestique qui se présenta pour répondre à son coup de sonnette, où était Madame Brace. Le domestique répondit que quelques minutes auparavant elle venait de passer dans la maison contiguë.

— C'est bien, vous pouvez vous retirer, — s'écria Frédérick ; aussitôt que le domestique fut sorti effrayé et surpris par ses manières brutales et par l'aspect de son visage livide, Frédérick se murmura à lui-même: — Je vais aller la trouver et l'accuser de m'avoir empoisonné, quand tous les Lords et toutes les noces de l'univers se seraient réunis ce soir sous mon toit!

A demi fou par l'effet des tortures morales et physiques qu'il endurait, ce misérable se dirigea le plus

vite qui lui fut possible, vers le corps de bâtiment qui faisait secrètement partie de ce spacieux établissement. Le vestibule était désert, les domestiques qui s'y trouvaient habituellement avait été éloignés de la porte accoutumée, conformément aux instructions données par Rao à Madame Brace, et sans rencontrer une âme Frédérick monta en se tenant à la rampe jusqu'en haut du grand escalier.

Arrivé sur le palier il marcha droit vers le salon principal où il espérait trouver Madame Brace et ceux qui étaient réunis pour le mariage et ce fut juste au moment où la cérémonie commençait, ainsi que nous l'avons dit à la fin du précédent chapitre, que la porte fut brusquement ouverte, qu'une lumière vint éclairer le salon en ce moment plongé dans la plus profonde obscurité, et que Frédérick, le visage décomposé et le corps enveloppé dans une robe de chambre parut sur le seuil.

Un cri s'échappa des lèvres de la mariée et une exclamation de colère de celle du marié. Le ministre s'arrêta court, et Madame Brace muette et immobile d'horreur resta les yeux fixés sur son amant dont l'apparition semblait-être celle d'un spectre.

Un instant après une exclamation plus haute et plus vibrante s'échappa de la poitrine de Florimel dont les yeux s'étaient dirigés vers la future épouse. Car il avait vu d'un coup d'œil que ce n'était pas l'inconnue; que la femme qui se trouvait là, près de lui, était plus petite et plus mince, et déchirant le voile qui couvrait

son visage, il reconnut immédiatement les traits de Caroline Walters!

Il est impossible de décrire la scène de confusion qui suivit. Madame Brace également frappée par la soudaine révélation des traits de la jeune femme, fut saisie d'une terreur panique et se laissant tomber sur un sopha elle s'évanouit. Le ministre craignant que Florimel n'ait découvert quelque trahison pratiquée contre lui, et redoutant d'en être considéré comme le complice, s'élança vers la porte de sortie et battit en retraite, pendant que Frédérick s'avançait dans le salon, sa lumière à la main et en jetant des regards scrutateurs sur la marchande de modes, sur le noble Lord et sur Caroline.

— Grand Dieu!...je comprends tout, — s'écria Florimel enflammé de fureur, en saisissant violemment la jeune fille par les poignets, — insensé que j'ai été de n'avoir pas vu clair jusqu'à ce moment dans toutes ces trames perfides! Ainsi donc c'était pour m'amener par la ruse à un mariage avec vous, Caroline, que vous vous êtes déguisée sous les traits d'un page noir et cette mystérieuse inconnue n'est pas autre chose que votre complice?... ou méditiez-vous quelque autre vengeance plus noire encore? — Dites... Parlez... avouez-moi tout! Ah! une idée me frappe, — s'écria-t-il en tremblant de fureur et de rage, — mes papiers... mes actes... mes titres de propriété... c'est vous qui me les avez volés?

— Et quand je vous aurais enlevé ces misérables

feuilles de parchemin, — dit Caroline d'un ton méprisant et en fixant froidement ses yeux noirs sur lui, — qu'est-ce que ce vol en comparaison de celui dont vous vous êtes rendu coupable envers moi?

— Un vol envers vous, — s'écria Florimel avec un étonnement mêlé d'indignation.

— Oui, vous m'avez volé l'honneur et le bonheur, Milord, — répliqua Caroline, — vous m'avez dérobé mon cœur et vous l'avez foulé sous vos pieds! vous avez gagné mon amour et vous m'avez fait maudir cet amour au lieu de le bénir. Ah! Milord, vous vous êtes rendu coupable d'une flagrante infamie envers une femme qui aurait voulu donner sa vie pour vous, mais qui saura se venger cruellement!

A peine ces mots étaient-ils tombés de ses lèvres qu'elle s'enfuit avec une telle rapidité que la porte était refermée derrière elle avant que Florimel eût pu faire un pas pour se mettre à sa poursuite et étendre le bras pour la ressaisir. Il s'élança après elle, mais au moment où sa main touchait la porte il entendit la clé tourner dans la serrure: il était prisonnier!

— Qu'est-ce que cela signifie?.. quel nouveau dessein Caroline a-t-elle maintenant en vue?... Quelle est la nouvelle perfidie qu'elle médite? ..

Ces questions se présentèrent à son esprit avec la rapidité de la pensée, mais la réponse à y faire défiait toutes les conjectures. Florimel frappa du pied avec rage et en se retournant il vit Madame Brace étendue sur le sopha et commençant à revenir à elle, pendant

que Frédérick qui tenait toujours la lumière à la main la contemplait avec une telle expression de férocité et de haine que le jeune Lord ne put retenir une exclamation d'effroi et d'horreur.

Frédérick tressaillit à ce cri, qui sembla lui rappeler, seulement en ce moment, la présence d'un tiers ; ses traits furent contractés par une horrible convulsion, la lumière lui échappa des mains, le salon se trouva de nouveau plongé dans l'obscurité, et un hideux hurlement semblable à celui d'un chien parvint aux oreilles du jeune Lord et de Madame Brace.

. . . .

. . . .

Pendant que ceci se passait, Caroline, après avoir fermé à clé la porte du salon, se hâta de se rendre dans la chambre où elle avait emprisonné l'inconnue. Aussitôt la porte ouverte elle s'y précipita en s'écriant: — Fuyez, Madame, fuyez, si vous voulez éviter d'être découverte.

— Qu'est-il arrivé et quel péril me menace? — demanda l'inconnue qui avait reprit la toilette qu'elle portait lorsqu'elle était descendue de voiture. — Oh! vous n'avez pas eu la bassesse de me trahir?

— Non, non, — s'écria Caroline avec impatience. — Mais mon complot a échoué, échoué au moment du succès! Un moment de plus et j'étais sa femme! Dans une autre occasion je vous expliquerai tout, mais pour l'instant je vous conjure de fuir si vous voulez éviter le scandale et la honte d'être découverte.

— Merci, jeune femme, merci pour l'avis que vous me donnez, — dit l'inconnue.

Et sans s'arrêter pour ajouter un mot de plus ou même pour reprendre le carton où elle avait remis sa toilette de mariée, dont elle n'avait plus besoin, elle s'enfuit précipitamment, descendit rapidement l'escalier, et s'élança hors de la maison.

Après avoir ainsi effrayé l'inconnue pour la forcer à partir et éviter une rencontre entre elle et Lord Florimel, pour le moment du moins, Caroline se rendit dans la chambre qu'elle s'était destinée et se dépouillant de sa toilette de mariée qu'elle mit littéralement en lambeaux dans son impatience, elle reprit sa livrée de page. Mais elle n'aurait pas eu le temps de se teindre la figure et les mains lors même qu'elle eût jugé cette précaution nécessaire, et en se félicitant d'avoir pu se rhabiller avant que ses prisonniers du salon n'aient reconquis leur liberté elle se hâta de partir.

CHAPITRE XXIV

EFFROYABLE TRAGÉDIE

Pendant ce temps-là, une horrible scène se passait dans le salon où Florimel, Madame Brace, et Frédérick étaient restés réunis. A peine la lumière s'était-elle éteinte en tombant sur le tapis, qu'un affeux hurlement semblable à l'aboiement d'un chien s'échappa de la poitrine de Frédérick, qui, se jetant à terre, se mit à se rouler avec fureur et à se tordre au milieu d'effrayantes convulsions.

— Qui est cet homme, et qu'a-t-il? — s'écria Florimel.

Il était frappé d'horreur par cette scène affreuse qui se passait au milieu de l'obscurité, et il se sentait pourtant honteux de laisser soupçonner à la marchande de modes qu'il était réellement effrayé.

— Oh! mon Dieu! de quel mal souffre-t-il? Il est devenu fou..., fou furieux!... — s'écria la misérable femme sans se préoccuper des questions du jeune Lord.

Et se dirigeant vers la sonnette, elle la tira avec une telle violence que le cordon se rompit.

— Vous avez brisé le cordon? — s'écria Florimel pris de l'impatience fébrile de sortir d'une position qui n'avait rien d'agréable.

-- Oui, mais je tiens l'autre, — s'écria Madame Brace, en tirant cette fois la sonnette avec plus de précaution. — Oh! mon Dieu! qu'est-ce qui est arrivé à Frédérick... il est fou... il est fou, et il va révéler nos secrets dans les divagations de son délire!

— A parler franchement, — dit Florimel, revenu de sa première terreur, — je me soucie peu de ce qu'il peut révéler, du moins en ce qui me concerne; mais il me semble, Madame, que vous avez pris une certaine part dans le mauvais tour médité contre moi, et qui était tout à l'heure si prêt de réussir.

— Non, non, Milord. Je proteste que je suis innocent sous ce rapport, — s'écria la misérable marchande de modes. — Oh! horreur! comme il délire, comme il se tord, quelles convulsions terribles l'agitent! Mais il ne faut pas m'accuser, Florimel, il ne faut pas m'accuser de trahison avec vous. J'ai été trompée comme vous l'avez été vous-même....

— J'incline à le penser, en me rappelant notre ancienne amitié, — interrompit le jeune Lord; — mais, au nom du ciel! sonnez-encore, ou je vais essayer de briser la porte.

En ce moment des bruits de pas se firent entendre dans l'escalier, la porte fut ouverte, et deux domes-

tiques de la marchande de modes se précipitèrent dans le salon. Ils avaient été éveillés par les violents coups de sonnette qui avaient retenti dans la cuisine, et ils étaient venus deux pour répondre à ces appels précipités.

On se fut bientôt procuré de la lumière, et alors la triste condition dans laquelle on trouva Frédérick, confirma toutes les idées que le jeune Lord et Madame Brace avaient pu se faire de l'horrible nature des douleurs qui le torturaient. Ses yeux brillaient d'un éclat surnaturel, son visage était livide, ses traits étaient contractés, tous les muscles de son estomac semblaient en convulsion, des spasmes violents qui agitaient tout son corps, le faisaient se tordre, trembler et frissonner dans les trances de la plus effroyable agonie.

— Ce spectacle dépasse en horreur ce que je puis endurer, — s'écria Florimel.

Et se hâtant de partir du salon, il quitta la maison.

Madame Brace s'aperçut à peine de ce brusque départ, tant elle était impatiente de faire transporter Frédérick dans sa chambre à coucher, pour pouvoir renvoyer les domestiques, car lorsque les douleurs violentes qu'il éprouvait à l'estomac et qui produisaient ses convulsions s'appaisaient un peu, il se laissait aller à des paroles insensées et aux plus folles divagations qu'il entremêlait de hurlements semblables aux aboiements d'un chien ; et Madame Brace était torturée par la crainte que, dans. son délire, il ne vint à

trahir le secret de ces meurtres que jusqu'alors les dalles de la cuisine avaient si bien cachés!

En conséquence elle ordonna à ses domestiques d'enlever ce possédé, car il avait bien toutes les apparences d'un possédé, du tapis où il se tordait dans d'affreuses convulsions, et avec beaucoup de peine ils le transportèrent dans la chambe à coucher la plus proche. Là, Madame Brace ordonna qu'on le laissât à ses soins; mais comme elle n'avait pas donné d'instructions pour aller requérir l'assistance d'un médecin, l'un des valets de pieds demanda s'il ne ferait pas bien d'aller chercher un docteur. La marchande de modes n'osa pas faire une réponse négative à une demande faite dans de pareilles circonstances, et sur l'assentiment qu'elle se vit contrainte d'y donner, les domestiques se retirèrent et la laissèrent seule avec son amant.

Il était alors un peu plus tranquille, et elle parvint à le déshabiller et à le mettre au lit. Comme une soif brûlante semblait l'étrangler, elle emplit d'eau un verre qu'elle approcha de ses lèvres. Mais avec un cri hideux et une convulsion qui secoua tout son corps, il se recula à la seule vue de ce limpide breuvage et un moment après, dans un paroxisme de rage, il arracha le verre des mains de la marchande de modes et l'envoya se briser au milieu de la chambre.

Le spectacle qu'offrit alors ce malheureux pendant quelques minutes était véritablement affreux à contempler; des spasmes effrayants semblaient contracter sa

gorge et menacer de l'étrangler, il se tortillait dans son lit comme un serpent, ses yeux étincelaient, sa langue pendait hors de sa bouche, puis, au milieu d'un délire furieux, il suppliait la marchande de modes de ne pas le tuer et de ne pas l'enterrer sous les dalles de la cuisine.

Madame Brace se tordait les mains dans le paroxisme du désespoir. Que devait-elle faire ?... Comment tous cela allait-il finir ?... L'idée qu'elle devait se procurer un poison mortel et le lui administrer, lui passa par l'esprit, mais elle se rappela aussitôt qu'on avait été chercher un médecin qui ne manquerait pas de découvrir la cause de la mort de cet homme. Elle n'osait donc pas le tuer, malgré toute l'envie qu'elle en éprouvait, et elle se maudissait de l'avoir laissé vivre jusqu'à ce moment terrible.

Elle regarda d'un air égaré autour d'elle comme pour chercher quelque chose qui vint lui suggérer la conduite qu'elle devait tenir dans cette horrible situation, mais aucune inspiration ne résultat des regards effarés qu'elle jettait de tous côtés, et son embarras, et ses inquiétudes ne faisaient que s'accroître à chaque moment. Elle n'osait pas le tuer et pourtant elle n'osait pas non plus le laisser vivre. Si elle l'assassinait, elle était certaine d'être découverte ; si elle lui laissait la vie, il pouvait dans les divagations de son délire en dire assez pour l'envoyer à l'échafaud. Dans l'un comme dans l'autre cas elle semblait ne pouvoir échapper à sa cruelle destinée. La main du Dieu vengeur,

qui poursuit les meurtiers étaient étendue sur elle, elle voyait arriver avec certitude le moment où ses crimes seraient dévoilés et punis. La fatalité construisait autour d'elle un mur d'airain qu'elle voyait monter lentement, lentement, mais sûrement de tous les côtés, comme un sépulcre prêt à se refermer sur elle !

Nul langage humain ne saurait peindre les tortures que la malheureuse femme endura pendant l'espace de dix longues minutes; aucune puissance de description ne saurait donner une idée des angoisses douloureuses qui accablaient son esprit pendant qu'elle se voyait forcée de regarder en face son affreuse position. Là, gisait son amant, se tordant dans de hideuses convulsions comme s'il eût été possédé du démon, et debout près de lui, elle se tenait elle-même, les traits décomposés et couverts d'une livide pâleur qui ne faisait que paraître plus affreuse sous son rouge.

Enfin Frédérick était devenu plus calme, mais quoique son délire ne se traduisit plus que par des paroles marmottées à voix basse, quoique ses convulsions se fussent changées en une trépidation nerveuse, il ne paraissait pas cependant avoir recouvré l'usage de sa raison. Au contraire, son esprit semblait toujours égaré, et ses yeux brillaient d'un éclat farouche, pendant qu'il regardait Madame Brace qui était alors assise à côté de son lit. Il ne la reconnaissait pas complétement, ou plutôt il n'avait pas une idée exacte de son identité, mais il la contemplait avec un mélange d'aversion, de terreur, et de méfiance.

Il était dans cette condition lorsque la porte s'ouvrit

et qu'un domestique introduisit le médecin qui avait coutume de donner ses soins à Madame Brace et aux gens de sa maison. Comme il approchait du lit, l'agitation du malade se réveilla, et il fit craquer sa couche sous le poids de son corps secoué par une violente convulsion. Alors, et pendant que le docteur lui avait saisi le bras et consultait son pouls, il se mit à trembler et à frissonner comme un épagneul qui a peur du fouet, et ses yeux restèrent fixés sur le médecin avec une expression de férocité mêlée de cruauté.

Après avoir étudié le pouls du malade, le docteur se recula de quelques pas, de manière à ce que les rideaux du lit le cachassent à sa vue, et faisant signe à Madame Brace de s'approcher, il lui fit quelques questions à voix basse. Elle lui expliqua du mieux que cela lui fut possible, les symptômes qu'elle avait observés, et quand le médecin eut obtenu d'elle tout ce qu'il pouvait en tirer, il dit : — Est-il à votre connaissance que cette personne ait jamais éprouvé quelque chose ou quelque blessure d'une nature particulière?

— Non, pas à ma connaissance du moins, — répondit la marchande de modes.

— A-t-il un chien? — demanda le médecin.

— Oh! non, Monsieur, — répondit Madame Brace, — il ne peut même pas les souffrir.

— Eh bien! pour parler plus clairement encore, avez-vous connaissance qu'il ait été mordu par un chien.

— Grand Dieu! — s'écria la marchande de modes,

frappée pas une sensation d'horreur qui la glaça jusque dans la moelle des os, — oui, je me souviens. Dans une certaine occasion, un chien s'était introduit dans la maison, et dans un moment où le malade voulait le faire sortir de dessous son lit où il s'était réfugié, il lui a lacéré le bras.

— Alors, Madame, — reprit le médecin, — il n'y a pas d'espoir pour cette personne ; dans quelques heures, elle sera rayée du nombre des vivants, — dit le médecin à voix basse, mais du ton le plus sérieux. — Il faut vous attendre à assister à une mort horrible, car il n'y a rien de plus hideux que l'agonie des personnes atteintes d'hydrophobie !

— Ainsi donc, c'estcette effroyable maladie qui a saisi ce malheureux homme? — dit Madame Brace en frissonnant d'horreur avec une expression aussi douloureuse que si elle avait ressenti la plus cruelle affliction.

— Oui, Madame, c'est l'hydrophobie, — répondit le docteur, — et nulle puissance humaine ne saurait sauver cet homme, son arrêt est prononcé, son sort est irrévocablement fixé. C'est comme s'il était déjà cloué entre les planchesde son cercueil, comme si sa fosse était creusée. Dans quelques heures il comptera parmi les morts.

-- Mais, docteur, docteur, — dit Madame Brace avec une violente agitation nerveuse dans son ton et dans ses manières, — est-ce contagieux, n'y a-t-il pas quelque danger pour ceux qui veillent auprès de lui ; s'il allait me mordre, si l'écume qui découle de ses lèvres allait se répandre sur moi.

— Il n'y a aucun danger, Madame, — lui fut-il répondu, — vous n'avez rien à craindre. Mais voilà les convulsions qui le reprennent encore, et il faut que je lui administre un calmant. Dans quelques minutes je serai de retour.

Le docteur se hâta d'aller chercher ce dont il avait besoin dans sa demeure qui était voisine et pendant ce temps, Frédérick fut en proie à un horrible accès de délire et de douleur. Il délirait d'une façon effrayante, et il se tordait dans son lit comme s'il se fût débattu sous les étreintes d'un serpent. Dans un moment, il suppliait, avec les accents les plus lamentables Madame Brace de ne pas l'assassiner, puis il appelait sur sa tête toutes les vengeances du ciel et toutes les malédictions de l'enfer. Pourtant il ne cherchait pas à lui faire de mal, ni à s'arracher du lit sur lequel il souffrait toutes les tortures de l'agonie.

L'accès s'était un peu calmé lorsque le médecin reparut, et il s'occupa immédiatement de lui faire prendre de force une dose d'opium. En lui parlant avec le ton du commandement et en prenant un air d'autorité, il contraignit ce misérable à céder à sa volonté, et le calmant produisit promptement son effet. Dray devenu plus tranquille ne tarda pas à tomber dans un sommeil qui semblait assez calme.

— Lorsqu'il se réveillera, Madame, — dit le docteur, — administrez-lui une nouvelle dose, si vous éprouvez trop de difficulté pour le faire obéir, envoyez-moi chercher. Mais, je vous en prie. ne vous figurez pas que ce

traitement, qui n'est adopté que pour adoucir son passage dans un autre monde, puisse en rien donner l'espoir de prolonger ses jours; son arrêt est prononcé, et aucune science humaine ne saurait le sauver.

Le docteur partit de nouveau en annonçant qu'il reviendrait à minuit, si l'on ne l'envoyait pas chercher d'ici-là.

— Il peut être bien sûr que je ne l'enverrai pas chercher, — se murmura Madame Brace à elle-même, en reprenant sa place auprès du lit du malade, — je rends grâce à ma bonne étoile qui permet que cet homme soit sur le point de mourir, — ajouta-t-elle d'un air pensif en regardant le dormeur, — cela me sauve peut-être un nouveau meurtre.

Alors, la marchande de modes tomba dans une profonde rêverie pendant laquelle les incidents des vingt dernières années de sa vie furent évoqués dans son imagination et se représentèrent à son souvenir comme s'ils dataient de la veille. Elle se revit au temps où elle était dans tout l'éclat de ses charmes. Elle se vit s'avancer graduellement et d'un pas plus hardi dans la carrière du vice et de l'immoralité, jusqu'au moment où s'enfonçant de plus en plus dans la débauche, elle devint aussi dissolue qu'une Messaline et elle put suivre l'endurcissement excessif de son cœur devenu inaccessible à tous les bons sentiments, à toutes les honnêtes émotions. Puis, pendant qu'elle repassait ainsi en souvenirs toute sa vie jusqu'au moment présent où elle se trouvait assise auprès d'un moribond qui

gémissait au milieu de son sommeil, elle ne put s'empêcher de penser que si, dans les premiers temps de sa vie, elle avait su choisir le droit chemin de la vertu, elle serait maintenant heureuse, honorée, et respectée, mais que s'étant laissé entraîner dans la voie du vice et de la débauche, elle avait été irrésistiblement poussée au crime et que le crime ouvrait à présent un gouffre béant sous ses pieds.

Tandis qu'elle était ainsi absorbée dans ses effrayantes pensées, Frédérick s'éveilla tout à coup et un accès de délire, de frénésie convulsive, plus terrible encore que les précédents, s'empara de lui. Les yeux étincelants comme ceux d'un tigre, l'écume à la bouche, le visage livide, boursoufflé, tuméfié comme celui d'un noyé, il il se mit à s'agiter, à se tordre, et à divaguer d'une façon effrayante à voir,

— Laissez-moi m'en aller..., laissez-moi m'en aller... Des démons me déchirent avec leurs griffes brûlantes .. des serpents s'enroulent autour de moi et me rongent la face... laissez-moi aller... laissez moi, vous dis-je... L'enfer s'ouvre pour me recevoir... du gouffre éternel jaillissent des flammes qui m'entourent et qui me dévorent .. un démon m'enfonce une vrille acérée dans la cervelle... horreur!... horreur!... je ne puis supporter de pareilles tortures... Enfer... démons... épargnez-moi!... épargnez-moi!... Délivrez-moi de ces monstrueux serpents qui m'enlacent dans leurs replis... leur contact est horrible... leur souffle est empoisonné... Oh! mon Dieu!... comme leurs anneaux se resserent

autour de moi... comme ils sont froids et visqueux... oh! oui, froids et visqueux!.. je ne puis endurer cela... vous dis-je, c'est l'enfer... et ses tortures éternelles... ah! les voilà maintenant qui tenaillent ma cervelle avec des fers rouges... ils m'arrachent les yeux avec des tenailles rougies... ils me percent le cœur dans mille places... Juste ciel!... est-ce là le sort auquel je suis condamné? Oh! otez de ma vue ces cadavres froids et glacés... Ce n'est pas moi qui ai fait cela... je n'en ai tué qu'un... je n'ai pas même tué celui-là... qui dit que je l'ai pendu?... Non, non, vous mentez, ce n'est pas moi, c'est la marchande de modes, Madame Brace, la femme que j'aimais, que je convoitais, que j'ai possédée, et qui maintenant me fait horreur!... Emmenez-la!... Emmenez-la! c'est elle qui m'a tenté... Elle a assassiné le premier de ces hommes et je l'ai enterré sous les dalles de la cuisine... c'est là que vous le trouverez... oui, et l'autre aussi... ils sont là tous les deux... oui tous les deux!...

La voix du misérable s'éteignit dans un gémissement plaintif, et au moment où Madame Brace relevait ses yeux de ce visage contracté sur lequel ils étaient restés fixés avec horreur pendant les terribles paroles arrachées au délire, elle vit le docteur debout devant elle.

— Oh! Madame, je vous avais averti que cela serait terrible, — dit il en secouant gravement la tête; — hélas! pauvre nature humaine, l'homme dans son orgueil se glorifie de lui-même, et pourtant voilà à quelle

triste condition il peut être réduit! Mais il ne faut pas que cette scène fasse une trop grande impression sur votre esprit, Madame, — ajouta-t-il en s'apercevant que la marchande de modes le regardait, muette d'horreur et de consternation, du siège où elle était restée assise.

— N'avez-vous pas entendu ce qu'il a dit? - demanda-t-elle enfin d'une voix caverneuse et en fixant des regards désespérés sur le médecin, comme si sa réponse devait contenir son arrêt.

— Oui, Madame, j'ai entendu les terribles choses qu'il a dites dans son délire, — dit le docteur ; — mais je suis accoutumé à entendre les divagations des imaginations désordonnées et elles ne peuvent produire aucun effet sur moi. Il n'est pas rare que les enragés ou les fous accusent eux-mêmes et les autres de crimes effroyables.

— Ah ! il en est souvent ainsi ! — s'écria Madame Brace en se cramponnant avidement à l'explication que lui donnait le médecin d'un air assez naturel, car il était en réalité fort loin de penser qu'il y eût rien de vrai dans les dernières paroles prononcées par cet homme qui se débattait contre la mort.

— Emmenez-la... Emmenez-la, — cria-t-il tout à coup, — c'est elle qui m'a poussé au crime... c'est-elle, vous dis-je, qui m'a fait faire ce que j'ai fait. Le premier homme a été assassiné par elle, par elle seule...

— Pour l'amour de Dieu! donnez-lui de l'opium ! — murmura Madame Brace en saisissant le bras du

docteur avec une fiévreuse énergie et en tournant vers lui un visage décomposé dont l'aspect le terrifia.

— Je vais vous satisfaire, — répondit-il, — donnez-moi la bouteille.

Mais à peine l'avait-il prise, que Frédérick étendant le bras dans un mouvement convulsif lui fit sauter des mains la fiole qui alla se briser par terre.

— Ils ne me pendront pas... Ils ne me forceront pas à gravir les marches de l'échafaud, — s'écria-t-il avec fureur. — Non, non,... ils n'enchaineront pas mes mouvements... ils ne noueront pas la corde autour de mon cou... ils ne placeront pas le fatal bonnet sur ma tête... je ne suis pas coupable!... je ne les ai pas assassinés tous deux... un seul... seulement un!. . C'est elle c'est elle, — s'écria-t-il en fixant les yeux sur Madame Brace et en étendant les bras vers la malheureuse femme qui se renversa toute frissonnante sur la chaise sur laquelle elle était assise; — c'est elle, vous dis-je, qui a empoisonné le premier homme et elle m'a aidé à pendre le second... puis nous avons enlevé la dalle... dans la cuisine sur le derrière, en bas... dans l'autre maison... et nous l'avons enterré au milieu du silence de la nuit .. ils n'ont pas été enterrés ensemble .. quoiqu'ils soient tous deux réunis !...

— Monsieur..., Docteur..., mon cher ami...,— murmura Madame Brace qui avait recouvré l'usage de la parole et en secouant le bras du médecin avec violence, — mettez fin à cela, ou moi aussi je vais devenir folle!

— Oh! maintenant les serpents m'enlacent de plus

en plus, — hurla le misérable Frédérick, -- les flammes de l'enfer m'ont atteint... je suis en feu!... je suis en feu!... je brûle.. c'est l'angoisse de l'agonie!. .horreur!... horreur!... voilà maintenant les démons qui me trainent à l'échafaud!... ils m'ont garotté, ils ont enroulé la corde autour de mon cou... ils ont rabattu le bonnet blanc sur mon visage... oh! je ne puis plus respirer, ils m'étouffent.. ah! maintenant me voilà sur le plancher, horreur... horreur... j'entend le verrou qu'ils retirent... arrêtez... un moment!... un seul moment... je veux me confesser.. chapelain, un mot dans votre oreille... silence!... écoutez-moi: Voilà ce que vous devez faire... prenez une pince... soulevez la dalle au milieu de la cuisine... et là, profondément, très-profondément enterrés, vous trouverez les deux hommes assassinés... Mais, ah!...— s'écria le mourant les traits horriblement contractés et avec les yeux prêts à sortir de leurs orbites, — c'est une trahison!... une infernale trahison!... Ne me suis-je pas confessé!... n'ai-je pas dit où étaient les cadavres? et pourtant vous me laissez là sur ce plancher mobile... avec la corde autour du cou et le bonnet sur ma tête...Enfer!... démons!... vous allez me perdre malgré tout... horreur!... horreur!... le verrou est tiré, le plancher cède sous mes pieds... O mon Dieu!...

Après une dernière convulsion qui fit craquer le lit et qui ébranla la chambre, ce misérable homme rendit le dernier soupir.

A demi sans connaissance par l'effet de sa terreur,

Madame Brace restait assise et renversée dans son fauteuil, n'ayant qu'une idée vague que son complice avait cessé de vivre. Deux fois le médecin fut obligé de lui dire à voix basse qu'il était mort, avant qu'elle parut l'avoir compris ; mais alors une singulière réaction s'opéra en elle. Une sensation de soulagement fit céder l'impression de terreur et de désespoir qui avait presque triomphé de son énergie physique et morale et lorsqu'elle se dit à elle-même : — Mon persécuteur, mon tyran n'est plus, me voilà libre maintenant.

Il sembla qu'un poids énorme avait été enlevé de dessus sa poitrine et qu'elle avait regagné toute son indépendance.

Ce sentiment subit de sécurité l'arma de courage et de présence d'esprit et se levant de son siège, elle jeta un rapide coup d'œil sur les traits contractés du mort, son aspect était horrible ; ses yeux fixes et encore brillants d'un éclat vitreux après la mort semblaient prêts à lui sortir de la tête, sa langue était pendante, sa bouche était couverte d'une écume sanguinolente.

— Il a eu un accès de rage horrible à ses derniers moments, — dit Madame Brace en tournant vivement ses yeux du côté du médecin, et en essayant de lire l'impression sous laquelle il était resté, après les dernières paroles prononcées par Frédérick dans son délire.

— J'ai rarement vu quelque chose d'aussi effroyable, — fit observer le médecin.

Mais son ton et ses manières convainquirent Madame Brace qu'il n'attachait pas d'importance à ce qu'il avait entendu et qu'il était loin de supposer que cela pût être basé sur la réalité.

— Quelles horribles, quelles révoltantes choses semblaient occuper sa pensée! — s'écria Madame Brace en affectant un air de commisération pour celui qui n'était plus.

— Les fous et les personnes atteintes de la rage, comme l'homme à la mort duquel nous venons d'assister, — répondit le docteur, — sont très-fréquemment poursuivis par une idée fixe qui les tourmente. Mais comme mes services ne sont plus utiles ici, Madame, je vais vous souhaiter une bonne nuit.

Madame Brace serra la main du docteur qui effectua sa retraite, et la marchande de modes se hâta de se rendre dans son parloir où elle s'administra immédiatement une forte rasade de brandy. Puis elle s'assit, et malgré l'heure avancée, il était alors plus de minuit, elle se mit à méditer sur les événements de cette soirée mémorable.

CHAPITRE XXV

L'ÉTUDE DE RIGDEN

Revenons à Caroline Walters que nous avons laissée au moment où elle s'enfuyait avec une grande précipitation de l'établissement de Madame Brace, après l'événement inattendu qui avait fait échouer ses plans si profondément combinés. Elle avait repris sa livrée de page, uniquement parce qu'il y aurait eu inconvénient à courir les rues de Londres en costume de mariée; mais il n'entrait pas dans ses intentions de garder le déguisement qu'elle avait porté jusqu'alors. Il ne faut pas oublier que la terrible accusation de meurtre de Madame Lindley pesait toujours sur sa tête et que le fait de s'être échappée des mains de Grumley en se jetant dans la Tamise, ne faisait que confirmer la conviction qu'on avait généralement de sa culpabilité. On ignorait que Grumley avait été le complice de cette évasion et si sa disparition avait donné naissance à quelques soupçons sur ce point, cela ne détruisait en

rien l'ensemble des charges qui désignaient Caroline comme ayant assassiné la sage-femme.

Pendant que nous sommes en train de nous livrer à ces considérations rétrospectives, nous pouvons également faire remarquer que bien que l'idée généralement admise fût que Caroline avait péri dans la Tamise, néanmoins il n'était pas prudent à elle de courir les rues sans être déguisée. Beaucoup de personnes l'avaient vue au bureau de police lors de son interrogatoire; les employés de la prison de Horsemonger Lane la connaissaient et toutes les personnes qui avaient coutume de fréquenter le magasin de Madame Brace, pendant le temps où elle avait été au service de la marchande de modes, étaient capables de la reconnaître. En outre de cela, Lord Florimel, sous l'influence de la colère et du désappointement qu'il avait dû éprouver après les événements de la soirée où il avait failli tomber dans un piége indigne, pouvait s'être empressé d'avertir la police que Caroline, celle qui avait assassiné Madame Lindley, était à Londres et par conséquent la jeune fille se trouvait exposée à mille dangers.

Néanmoins, elle ne désespéra pas de s'y soustraire. Elle était abondamment pourvue d'argent dont partie lui appartenait et consistait dans le produit accumulé de ses gages pendant qu'elle avait été au service de Lord Florimel, et dont partie lui avait été donnée par ce dernier en vue des arrangements à prendre pour le mariage secret qui devait avoir lieu dans cette soirée. Ainsi nantie, elle n'était pas embarrassée pour agir. Elle se

dirigea donc vers une boutique, spécialement affectée à la vente et à la location des costumes de bal et de fantaisie ; elle frappa à la porte, car la boutique était fermée et les volets mis, attendu qu'il était onze heures du soir. La maîtresse de la maison répondit à son appel et Caroline lui dit immédiatement : — Vous rappelez-vous le page noir qui vous a loué un costume de Bohémienne?

— Il y a quelques mois, pour le grand bal masqué de Covent Garden? — dit la femme.

— Précisément, — répondit Caroline. — Eh ! bien, alors, vous devez me reconnaître?

— Oh ! oui, certainement, — dit la femme. — Le page noir n'était autre qu'une jolie fille, car je vous ai aidé à vous habiller, et cette jolie fille c'est vous. Il me semblait bien que votre visage ne m'était pas inconnu, pas plus que cette livrée que vous portez. Eh ! puis, vous vous êtes montrée très-généreuse et c'est encore une raison de plus pour que je doive me souvenir de vous. Entrez, Mademoiselle, et dites-moi ce que je puis faire pour vous.

Caroline entra dans la maison et quand elle fut seule avec la costumière dans son petit salon, elle lui dit : — Vous m'avez vu déguisée en page noir, vous m'avez aidé à revêtir le costume de Bohémienne, et maintenant, vous me voyez en page blanc. Quel costume avez-vous à me proposer pour me déguiser plus complètement encore.

— Vous êtes d'une taille un peu trop petite pour un

jeune officier de l'armée de terre, avec une jolie paire de moustaches,— dit la femme en ayant l'air de réfléchir, tout en examinant la structure délicate de Caroline ; — mais si je mettais sur vos joues une paire de favoris, cela vous donnerait toujours l'air masculin.

— Non, je ne suis pas tentée par le costume d'officier, — dit Caroline ; — je paraîtrais d'une petitesse ridicule, et cela attirerait l'attention d'une manière fâcheuse. Cherchez encore, mais faites promptement ?

— Un midshipman de la marine ! — s'écria la costumière. — Vous pourriez mettre une légère paire de favoris, fins et soyeux ; tout juste ce qu'il faudrait pour vous masquer un peu et ne pas avoir l'air trop efféminé, et la veste bleue d'un marin avec le petit poignard au côté ne composerait pas un costume trop voyant.

— Soit ! — s'écria Caroline, — mais avez-vous tout prêt un costume de ce genre et en rapport avec ma taille ?

— Je ne vous aurais pas proposé l'uniforme d'un midshipman si je n'en avais pas un pouvant vous convenir, — dit la femme,— et quant aux favoris, — ajouta-t-elle en prenant un carton contenant un assortiment complet de ces ornements du visage masculin, destinés à des joues vierges du contact du rasoir, — vous n'avez qu'à choisir ceux qui vous conviendront le mieux.

Caroline choisit une charmante paire de faux favoris et l'uniforme lui ayant été également apporté, elle fut conduite dans une chambre de l'étage supérieur, où la maîtresse du magasin de costumes l'aida dans sa

toilette. L'uniforme de midshipman se trouva lui aller dans la perfection, et jusqu'au moment où les favoris furent fixés sur ses joues avec une solution de gomme arabique elle ressembla à un jeune garçon doué de la physionomie la plus intelligente, mais avec ses favoris et son poignard suspendu à son côté elle prit l'apparence d'un jeune homme de vingt et un ans de très-petite taille et dont les traits étaient délicats. Pour se donner un air plus mâle ou plutôt pour diminuer autant que possible ce que son aspect avait de trop féminin, Caroline consentit à ce que la costumière fît tomber impitoyablement, sous les ciseaux, une notable partie de sa belle chevelure et quand le sacrifice fut consommé et qu'elle se regarda dans une glace, elle put se convaincre qu'elle pouvait défier tous les regards sans crainte d'éveiller les soupçons.

Après avoir payé généreusement à la costumière, ce qu'elle avait acheté et les soins dont elle avait été l'objet, Caroline sortit de la boutique, et après avoir hésité un instant pour décider l'endroit vers lequel elle devait porter ses pas, elle se rendit dans une taverne où elle demanda quelques rafraichissements et tout ce qui était nécessaire pour écrire. Ses ordres ayant été exécutés, elle écrivit deux courtes lettres, l'une adressée à la Marquise de Bellenden, au Prieuré de Bellenden, Edgeware Road, et l'autre au magistrat en chef de Bow Street. Elle sortit de nouveau, mit ses lettres à la poste, et revint à la taverne. Là elle demanda un lit pour la nuit et lorsqu'on l'eut conduite dans sa chambre elle se coucha immédiatement.

Le lendemain, vers dix heures du matin, Caroline, sous son costume de midshipman, se rendit à l'étude de M. Rigden. En entrant elle demanda si l'attorney était visible et le maître clerc qui était fort occupé à copier quelque acte important dit : — Alfred, allez dire au patron qu'un jeune homme appartenant à la marine demande à lui parler s'il est libre.

— Vous savez, Monsieur, — dit un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, au teint pâle, à la physionomie intéressante, et qui avait pris, pour répondre à son supérieur, le ton le plus respectueux, — vous savez que Monsieur Rigden est fort occupé ce matin et qu'il a donné l'ordre qu'on ne le dérange pas.

— Ah ! je me souviens, — dit le principal clerc semblant réfléchir ; — il prépare les instructions pour l'affaire Woodfall contre Florimel.

—Vraiment, Monsieur,—s'écria Alfred en tressaillant.

Caroline qui l'observait s'aperçut que son visage habituellement pâle s'était tout à coup coloré d'une vive rougeur.

— Oui, — répondit le principal clerc sans remarquer le changement qui avait attiré l'attention de la jeune femme,— Monsieur Rigden est tout entier à cette affaire qui ne laisse pas que d'être importante. Je ne crois véritablement pas qu'il consente à recevoir personne, à moins qu'il ne s'agisse d'une affaire tout particulièrement urgente.

— L'affaire qui m'amène est de ce nombre, — dit Caroline. — Veuillez obtenir de votre patron qu'il me

reçoive immédiatement, — en s'adressant à Alfred.

Celui-ci regarda son maître clerc qui fit un signe d'assentiment et il entra dans le cabinet de Rigden; quelques moments après il reparut et invita Caroline à pénétrer dans le sanctuaire. Elle s'empressa de se rendre à cette invitation en refermant la porte derrière elle, et quand, sous l'apparence d'un midshipman, elle se trouva en face de l'homme de lois, celui-ci la regarda avec l'air d'un homme en présence d'une personne dont les traits ne lui sont pas inconnus mais incapable pour le moment de rappeler ses souvenirs.

— Vous ne me reconnaissez pas? — dit Caroline avec un sourire, puis reprenant aussitôt un air sérieux, elle ajouta: — Mais vous vous rappelez la jeune femme qui vous a apporté, il y a quelques mois, certains documents importants.

— Ah! maintenant, je vous reconnais, ma mystérieuse cliente, — s'écria l'homme de lois avec un demi sourire; — mais pourquoi ce déguisement?

— C'est mon affaire, — répondit laconiquement Caroline. — Je suis venue pour vous informer que Lord Florimel était de retour à Londres, et de plus qu'il avait deviné par qui ses titres et pièces lui avaient été volés, mais cette personne est à l'abri de son atteinte et il n'y a rien à craindre de ce côté.

— Alors notre position reste la même et nous sommes en sûreté? — insinua Rigden.

— En ce qui concerne Florimel, — répondit Mademoiselle Walters; — mais il y a une certaine dame

qui exerce une grande influence sur George Woodfall, le prétendant à la pairie et aux domaines de Lord Florimel, et j'ai tout sujet de la croire disposée à le trahir pour servir ses propres desseins.

— Sans doute vous faites allusion à la Marquise de Bellenden ? — dit l'homme de lois, — mais soyez certain que vos soupçons sont tout-à-fait mal fondés. La Marquise est un modèle de vertus, de bonté, et de piété, et pour rien au monde elle ne voudrait se rendre coupable d'une mauvaise action. Ah! vous riez avec un air d'incrédulité.

— Peut-être suis-je trop portée à concevoir des soupçons, — dit Caroline avec un sourire sardonique continuant à errer sur ses lèvres ; — mais je suppose que si la Marquise ou tout autre donnait à George Woodfall le conseil de renoncer à l'action intentée en sa faveur, il en aurait le droit et qu'il ne serait pas possible d'agir sans son assentiment?

— C'est parfaitement exact, — s'écria Rigden ; — mais vous ne pouvez supposer Monsieur Woodfall assez fou pour abandonner un procès qu'il ne peut manquer de gagner avec le temps.

— Une certaine demoiselle Rose Foster ne résiderait-elle pas au Prieuré de Bellenden? — demanda Caroline, — et Monsieur Woodfall n'a-t-il pas un amour profond pour cette jeune personne ?

— Le fait est exact, à ce que je crois, — répondit l'avoué, — mais quelle conséquence cela a-t-il?

— Tout simplement celle-ci : Mademoiselle Fos-

ter a les plus grandes obligations à la Marquise de Bellenden, et naturellement la Marquise exerce la plus puissante influence sur cette jeune fille,—coutinua Caroline,—cette influence peut être exercée pour agir sur Georges Woodfall.... et tenez, Monsieur Rigden, je vous demanderai si vous n'avez pas remarqué un peu d'hésitation chez votre jeune client depuis quelques semaines ?

— Eh! bien, — dit l'homme de lois d'un ton délibéré et en prenant une prise de tabac, — puisque vous mentionnez ce fait, je dois avouer et je ne puis me le dissimuler à moi-même, que depuis quelque temps Monsieur Woodfall ne me paraît plus aussi impatient qu'il l'était tout d'abord, et qu'il m'a dit qu'il éprouvait une certaine répugnance à troubler Lord Florimel dans la jouissance de sa pairie, tout en désirant que la question de fortune pût se traiter à l'amiable.

— Croirez-vous maintenant, Monsieur Rigden, — dit Caroline, — que quelque influence secrète n'a pas été mise en œuvre?

— Mais pourquoi la Marquise de Bellenden interviendrait-elle dans tout ceci? — s'écria l'avoué, — est-ce parce que je suis le conseil de Lord Montgomery et chargé de ses intérêts contre Sa Seigneurie dans le procès qui les divise depuis si longtemps et qui touche maintenant à son terme? Je ne puis croire qu'une dame si renommée pour ses vertus, son amabilité, et ses sentiments généreux, soit capable de s'abaisser jusqu'à exercer son influence sur Monsieur Woodfall, unique-

ment parce que le hasard m'a fait le conseil de la partie adverse.

— Nous ne nous arrêtons pas à rechercher les intentions, Monsieur Rigden, les faits seuls devront fixer notre attention. Il est clair que la Marquise de Bellenden a usé de son influence sur Monsieur Woodfall pour l'engager à ne rien précipiter.

— Mais elle est absente depuis plusieurs semaines, — fit observer Rigden.

— C'est vrai, mais Mademoiselle Foster est restée au Prieuré confiée aux soins d'une vieille gouvernante, pendant le voyage de Lady Bellenden, — dit Caroline, — et, comme de raison, Monsieur Voodfall a dû rendre à la jeune fille de fréquentes visites. La Marquise a sans doute correspondu avec Rose et les insinuations contenues dans les lettres ont, par l'intermédiaire de Mademoiselle Foster, exercé l'influence désirée sur l'esprit de Monsieur Woodfall. Il n'est pas nécessaire d'être sorcier pour trouver cette explication et voir clair dans toute cette affaire.

— Vous paraissez parfaitement au courant de tout ce qui se passe dans certains endroits, — dit l'homme de lois, en regardant la jeune femme avec une curiosité mêlée d'étonnement ; — mais qu'est-ce qui peut vous faire supposer chez la Marquise de Bellenden cet esprit étroit et cette disposition à avoir recours à ces petits moyens ?

— Peut-être un jour apprendrez-vous à mieux connaître son caractère, — dit sèchement Mademoiselle

Walters. — Dans tous les cas je vous ai dit assez pour que vous soyez prévenu de l'influence qui a été exercée sur Monsieur Woodfall. De mon côté j'ai déjà pris une mesure qui aura peut-être pour effet de changer la conduite de la Marquise dans l'affaire qui nous occupe, néanmoins j'ai voulu que vous soyiez prévenu pour que si vous remarquiez de l'hésitation ou une tendance à reculer, chez Monsieur Woodfall, vous sachiez à quelle cause l'attribuer. Je présume que vous êtes plongé jusqu'au cou dans l'étude de vos affaires? — dit Caroline, en jetant un regard sur les piles de pièces et de dossiers qui encombraient le bureau de l'avoué.

— Oh! oui, avec les procès Montgomery contre Bellenden, et Woodfall contre Florimel, sans compter d'autres affaires importantes, — dit Rigden, — c'est à peine si j'ai le temps de manger et de dormir.

— Et qui gagnera le premier de ces procès? — demanda Caroline.

— C'est ce qui est difficile à dire, très-difficile à dire, — répondit le prudent avoué, en prenant une prise, — je suis dans une grande perplexité, je vous assure. La présence du jeune Lord Raymond Montgomery, le frère du Comte, est absolument nécessaire dans l'intérêt de la cause et je ne puis pas parvenir à le faire venir à Londres. Il ne répond même pas à mes lettres. Mais c'est un singulier caractère, déçu dans ses espérances d'amour, il vit, je crois, dans la retraite la plus absolue. Néanmoins, dans quelques jours, je vais faire une excursion en province pour tâcher de le découvrir.

— Je vois que vous avez devant vous tous les papiers de Florimel, — dit Caroline, en se levant pour partir.

— Chut ! — dit l'avoué, en frappant sur sa tabatière.

Pendant que la jeune femme formulait cette dernière observation, Alfred était entré, et comme les yeux de Caroline étaient fixés sur les papiers auxquels elle faisait allusion, elle n'avait pas remarqué sa présence.

Le brusque avertissement qui lui avait été donné par l'avoué l'avait fait tressaillir et se retourner du côté de la porte, et lorsque ses regards s'arrêtèrent sur la physionomie du jeune homme, elle crut voir cette même expression de joie contenue qu'elle avait déjà remarquée, éclairer une seconde fois son visage.

Un singulier pressentiment saisit Caroline et sans pouvoir se l'expliquer elle éprouva une certaine inquiétude.

— Quel est ce jeune homme ? — demanda-t-elle brusquement aussitôt qu'Alfred eut expliqué le motif qui l'amenait, et se fut retiré.

— Il est depuis quelques semaines seulement à mon service, — répondit Rigden, — mais pourquoi cette question ?

— Je ne saurais trop que dire, — répondit Caroline, — mais pourtant sa physionomie ne me revient pas. Il y a du serpent dans ses manières et quelque chose de sinistre dans son regard. Faites attention à lui, voilà tout.

— Vous m'alarmez véritablement, Mademoiselle, — dit l'homme de lois, — car pour dire la vérité, je l'ai pris sans avoir sur lui et sur son caractère le moindre renseignement. Oui, contrairement à mes habitudes de prudence,— ajouta Rigden, en prenant une prise de tabac,— je me suis laissé persuader par une histoire de malheur et de détresse que m'a raconté Alfred, et ayant justement besoin d'un jeune homme comme lui, pour le moment, je l'ai engagé. Il paraît intelligent et honnête.....

— Veillez sur lui, je vous le répète, — interrompit Caroline d'un ton sérieux, — je n'aime pas son air; quoique Dieu sache que je serais désolée de le priver des moyens de gagner son pain, s'il est véritablement honnête. Je puis me tromper, mais je vous le répète encore, tenez-vous sur vos gardes.

Sur ces mots Caroline prit congé de Rigden.

CHAPITRE XXVI

ENCHAINEMENT DE PREUVES

Le magistrat en chef de Bow Sreet, avait été fort surpris par la lecture d'une certaine lettre qui lui avait été remise par l'huissier, à l'ouverture de l'audience, au moment où il prenait place sur son siége. Cette lettre qui était anonyme et d'une jolie écriture de femme, contenait une révélation d'une nature si sérieuse que le magistrat ne savait réellement quel parti il devait prendre. Mais après un moment de réfléxion, il rentra dans son cabinet particulier et fit appeler le chef constable pour en conférer avec lui.

— Crawley, — dit le magistrat qui occupait le poste rendu vacant par la mystérieuse disparition de Grumley qui avait eu lieu quelques mois auparavant, — que pensez-vous de ceci?

Le chef constable parcourut la lettre que le magistrat lui avait remise, et après une minute de réflexion il dit:
— Je reste tout-à-fait confondu, Votre Honneur.

— Quelle est la réputation de la femme à laquelle cette dénonciation s'applique? — demanda le magistrat.

— C'est une femme de joyeuse humeur, mais contre laquelle ne s'élève aucune charge particulière. Elle est patronée par les hautes classes, principalement par les lords et les gentlemen, mais je ne pense pas, ou plutôt je ne puis m'imaginer qu'il y ait rien de vrai dans les informations que contient cette lettre.

— Et pourtant, c'est singulier, très-singulier, — fit observer le magistrat, — si une personne offrant des garanties de responsabilité était venu porter ces faits à notre connaissance nous aurions immédiatement ouvert une enquête, mais cette lettre anonyme n'est peut-être qu'un acte de méchanceté ou une mystification.

— Et cependant, Votre Honneur, — dit Crawley, — nous devons dans une certaine mesure, tenir compte de cet avis. Si je me transportais tranquillement sur les lieux et si je me livrais à une petite enquête...

— Oui, cela vaudra mieux, Crawley, — dit le magistrat ; — mais provisoirement, gardez le plus profond secret sur le contenu de cette lettre. S'il ne survient rien et si nous avons lieu de considérer cette dénonciation comme une pure méchanceté dictée par l'intention de nuire à une personne innocente, il est bon que personne n'en ait connaissance.

— Parfaitement juste, Votre Honneur, — répondit Crawley.

Et mettant la lettre anonyme dans sa poche, il alla

immédiatement s'acquitter de la mission qui lui était confiée.

Un quart d'heure après, Crawley était dans Pall Mall quand il s'aperçut qu'il était suivi par un dogue maigre et décharné, et comme il persistait à se tenir derrière ses talons, il allait lui donner un coup de pied pour s'en débarrasser, lorsqu'il fut tout à coup frappé par l'idée que cet animal ne lui était pas tout-à-fait inconnu.

— Bien certainement, ce doit être le chien que Mobbs avait coutume d'avoir constamment avec lui.

Puis, se rappelant le nom de ce chien, il lui dit : — Toby !... Toby !...

La pauvre bête commença immédiatement à remuer la queue en signe de joie et se dressant sur ses pattes de derrière, elle lécha la main du constable.

Crawley examina le chien avec plus d'attention et il se convainquit que c'était bien celui qui appartenait à Mobbs. La découverte du chien lui donna sérieusement à réfléchir et tout en marchant, il murmura entre ses dents : — Il y a quelque chose d'étrange dans ceci. C'est un nouvel anneau de la chaîne, et maintenant, je me sens plus disposé que dans le principe à attacher de l'importance au contenu de la lettre anonyme.

Tout en réfléchissant, Crawley longea Pall Mall, passa devant le magasin de Madame Brace, sur lequel il arrêta un coup d'œil attentif, et se rendit dans la boutique d'un boucher de Bury Street, où il fit donner une forte

ration de viande au chien. Toby dévora sa provende avec un appétit féroce et après avoir lampé une convenable quantité d'eau, il se mit à tourner joyeusement autour du constable et à lécher sa main pour exprimer sa reconnaissance des bontés qu'il avait pour lui.

— Maintenant, — se dit Crawley en sortant de la boutique du boucher avec le chien derrière ses talons, nous allons examiner cette petite affaire.

Revenant sur ses pas, il était sur le point de passer de Saint James Square dans Pall Mall, quand il se heurta contre un gentleman qui tournait vivement le coin de la rue.

— Je vous demande pardon, Monsieur, — dit Crawley.

— Il n'y a pas de quoi, mon brave, — dit le gentleman, puis ses yeux étant tombés sur le chien, il ajouta : — Il faudra museler ce chien quand les chaleurs viendront, je n'aime pas sa mine.

— Bien obligé, Monsieur, — dit le constable en caressant le chien qui s'était dressé contre sa jambe. — Les chiens ne me font pas peur ; au contraire, je les aime beaucoup et pourtant j'ai été mordu deux ou trois fois, mais, vous le voyez, je ne suis pas mort de... comment appelez-vous cela?

— L'hydrophobie, — répondit le gentleman; — puis, prenant le constable par la boutonnière de son habit, et le regardant sérieusement dans les yeux, il lui dit : — Mon brave camarade, ne traitez pas ce sujet si légèrement. — Si vous aviez vu le terrible spectacle au-

quel j'ai assisté cette nuit, jamais vous ne pourriez l'oublier.

— Serait-ce un cas de..., dites-moi donc encore comment vous appelez cela? — demanda Crawley.

— D'hydrophobie — répondit le gentleman. — Mon temps est précieux, le vôtre doit l'être également, mais il est de mon devoir comme Chrétien et comme médecin de vous retenir un moment pour vous donner un avis qui pourra vous être profitable. Hier soir, donc, j'ai été appelé pour donner des soins à une personne qu'on supposait avoir été tout-à-coup prise de folie. Je me rendis auprès de cette personne que je trouvai aux prises avec l'hydrophobie. C'était une chose affreuse, et dans son délire, cet homme prononçait des paroles qui me poursuivent encore en ce moment, tout accoutumé que je suis à des scènes d'horreur.

— C'était si terrible que ça, Monsieur? — dit Crawley.

— C'est la mort la plus effroyable à laquelle j'aie jamais assisté, — répondit le médecin. — Ce malheureux est mort se croyant sur l'échafaud et s'imaginant subir le dernier supplice. Il s'accusait lui et une dame qui était présente à son agonie d'avoir commis deux horribles meurtres; et voyez quels désordres cette effroyable maladie amène dans l'imagination de ses victimes, il croyait faire sa confession à l'ecclésiastique qui l'assistait sur la plate-forme de l'échafaud de Newgate. Il disait que les corps de ceux qu'il avait tués étaient enterrés sous les dalles d'une cuisine.

— Hein! quoi? — s'écria Crawley dont l'intérêt était maintenant excité au plus haut degré. — Où, au nom du ciel, Monsieur, cette scène se passait-elle?

— Dans une maison tout près d'ici, — répondit le médecin. — Je viens justement de rendre une visite à la dame pour m'assurer qu'elle était bien remise de sa frayeur. Mais pourquoi me regardez-vous de cette façon singulière.

— Parce que, Monsieur, — répliqua Crawley d'un ton solennel, — j'ai tout lieu de croire que cette histoire que vous venez de me raconter est un nouvel anneau de la chaine de preuves...

— Grand Dieu! — s'écria le docteur évidemment confondu d'étonnement, — vous ne voulez pas me donner à entendre qu'il y aurait quelque fondement à l'horrible histoire de ce double meurtre?

— Lisez ceci, Monsieur, — répondit Crawley en remettant la lettre anonyme entre les mains du Docteur.

Elle était ainsi conçue :

« AU MAGISTRAT EN CHEF DE BOW STREET,

« Sous une grande dalle de l'arrière cuisine de la maison de Ma« dame Brace, dans Pall Mall, sont enterrés les cadavres des deux « agents de police disparus: Grumley et Mobbs. C'est à Votre Hon« neur à découvrir comment ils ont trouvé la mort. »

Le docteur chancela et chercha un appui contre le mur, lorsque ces yeux eurent parcouru ces quelques lignes. Il était saisi de consternation et d'horreur en pensant qu'une femme à laquelle il donnait ses soins depuis tant d'années, pouvait s'être rendue coupable ou seulement complice de crimes aussi hideux. Il savait

que Madame Brace n'était pas une créature immaculée, mais rien ne le préparait à l'idée que son libertinage de femme galante n'était rien en comparaison de la noirceur de ses crimes.

— Vous êtes étonné, docteur, et il y a de quoi, — dit Crawley en reprenant la lettre anonyme qu'il réintégra dans la poche de son gilet. — Je n'y voulais pas croire tout d'abord, quoique je me fusse mis en campagne pour me livrer à quelques investigations sur cette affaire; mais, anneau par anneau, la chaîne de preuves s'est formée. Est-ce dû au hasard ou à la Providence, je ne saurais le dire...

— Oui, c'est la Providence qui a tout fait! — s'écria le docteur d'un ton solennel. — Vous êtes un officier de justice, je présume? — ajouta-t-il après un court silence.

— En effet, — répondit Crawley, — ayez la bonté de me remettre votre carte, Monsieur, car il se peut que votre témoignage soit nécessaire.

— Malheureuse femme! — dit le médecin en se conformant à la demande du constable, — dans quelle passe s'est-elle mise!... et maintenant je me rappelle ses regards inquiets, l'expression singulière de sa physionomie, son air effrayé de la nuit dernière. Mais j'étais bien loin d'attribuer son trouble et sa terreur à leur véritable cause. C'est un devoir pénible que vous avez à remplir, constable, d'arrêter une femme sur laquelle pèse de semblables charges.

— J'y suis accoutumé, Monsieur, et je suis devenu

un peu coriace, — fit observer Crawley. — Mais il faut que je vous dise adieu pour le moment; quand j'aurai besoin de vous pour apporter votre témoignage, je vous le ferai savoir.

Le Docteur et l'agent de police se séparèrent et pendant que le premier rentrait à pas lents et l'air tout pensif dans sa demeure, le dernier se hâtait de retourner au bureau de Bow Street pour informer le magistrat de ce qui était survenu et se munir de tout ce qui lui était nécessaire pour que rien ne l'entravât dans ses investigations.

Une demi-heure après environ, Crawley armé d'un mandat d'arrêt, assisté de trois constables sous ses ordres, et suivi également par Toby, faisait son apparition dans l'établissement de Madame Brace.

Les trois jeunes filles que Madame Brace avait gardées à son service étaient dans le magasin au moment où cette alarmante irruption eut lieu; mais la marchande de modes était dans son parloir favori, réfléchissant sur les événements de la journée et s félicitant de la mort de Frédérick.

— Où est la maîtresse de la maison? — demanda Crawley à la plus rapprochée de lui des trois jeunes filles saisies de frayeur à l'apparition des constables, — répondez au nom du Roi!

Cette injonction, en ne leur laissant aucun doute sur la qualité de ceux qui se présentaient ainsi, redoubla la frayeur des jeunes filles qui furent dans l'impossibilité de répondre à la question qui leur était faite. En

conséquence les constables traversèrent le magasin et pénétrèrent dans la maison ; Madame Brace entendant le bruit de leurs pas, sortit de son parloir pour savoir ce qui se passait.

Mais aussitôt qu'elle vit les visiteurs qui lui arrivaient, sa conscience lui apprit ce qu'ils étaient et le motif qui les amenait, et, poussant un cri d'engoisse, elle tomba sans connaissance à leur pieds.

Au même instant le chien s'élança vers elle et se mit à aboyer comme contre une ennemie qui lui était bien connue et Crawley éprouva quelque difficulté à défendre la femme évanouie de l'atteinte des crocs de l'animal furieux. La laissant à la garde de l'un de ses hommes, l'officier de police descendit dans la cuisine du sous-sol accompagné par les deux autres agents et suivi par le fidèle chien. En entrant dans la salle des domestiques il donna l'ordre à ceux qu'il trouva là de monter au parloir pour donner leurs soins à leur maîtresse. Les domestiques qui comprirent aussitôt qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire s'empressèrent de se conformer à cet ordre, moins par affection pour Madame Brace que pour satisfaire le plus promptement possible leur curiosité.

Laissons le lecteur se faire une idée de la surprise et de l'horreur dont ils furent saisis en apprenant la terrible vérité de celui des constables qui était resté auprès de la marchande de modes et suivons Crawley et ses hommes dans la cuisine où ils eurent bientôt pénétré.

Dès qu'ils touchèrent le seuil, le chien Toby s'élança en avant et se mit à tourner en flairant et en gémissant autour de la dalle qui recouvrait le sol au milieu de la pièce.

— Voyez l'instinct de ce pauvre animal, — dit Crawley, — il sait que son maître est enterré sous cette pierre et il sait aussi qu'il a sujet d'en vouloir à Madame Brace, car il l'aurait évidemment mordue avec fureur si je ne l'avais pas retenu ; tenez pour certain que ce chien a été témoin du meurtre.

— Cela n'est pas douteux, — répliqua l'un des agents et montrant le levier de fer, la pioche, et la pelle dont il s'était muni, il ajouta : — Faut-il nous mettre à l'œuvre.

— Sans contredit, mon brave, — répondit Crawley. — Le dernier anneau de la chaîne des preuves est enfoui sous cette dalle, ou je me tromperais fort.

Les deux hommes se mirent à l'ouvrage et le fait que la dalle avait été nouvellement déplacée fut bientôt prouvé par la facilité avec laquelle elle céda à la pesée du levier. Le peu de résistance de la terre sous l'action de la pelle fournit bientôt au nouvel indice que les renseignements contenus dans la lettre anonyme et ceux fournis par le témoignage du docteur n'allaient pas tarder à se vérifier. Une demi heure après toute incertitude, s'il était encore possible d'en conserver, était entièrement dissipée ; car le corps livide de Mobbs était le premier extrait de la fosse d'où l'on retira bientôt le cadavre putréfié de Grumley.

Ainsi la tombe avait rendu sa proie, ainsi la fosse profonde avait rejeté les cadavres qu'elle renfermait pour fournir la dernière et la plus excellente des preuves contre la misérable marchande de modes.

Pendant que ceci se passait la malheureuse femme avait repris connaissance dans le parloir où elle avait été laissée à la garde du constable et où les domestiques s'étaient empressés de se rendre sur l'ordre donné par Crawley. Quels horribles souvenirs s'éveillèrent dans son esprit, quelle terrible conviction vint l'écraser! Dans le premier moment, quand elle avait rouvert les yeux et promené des regards égarés autour d'elle, elle s'imaginait être sous l'influence d'un rêve horrible qu'elle avait fait; mais lorsqu'elle aperçut le constable et le mélange d'inquiétude et de curiosité qui se peignait sur les physionomies de ses domestiques, elle comprit bien que ce n'était pas une vision, mais une hideuse réalité; et comme sa pensée se portait vers l'avenir pour entrevoir ce qu'elle avait à craindre et ce qui lui restait à espérer, elle vit le sombre et lugubre échafaud qui l'attendait se dresser devant elle!

Nous avons dit ailleurs et nous le redisons ici, car c'est un fait sur lequel on ne saurait trop souvent revenir, l'aberration d'esprit des criminels est encore plus grande que leurs crimes. Il n'existe pas de position dans le monde, quelque déplorable, quelque périlleuse qu'elle soit, qu'un crime puisse améliorer. Un homme pauvre devient riche au moyen d'un crime,

mais la richesse, ainsi acquise, le rend-elle heureux? Non, mille fois non! que cette chose, d'essence spirituelle qu'on appelle la conscience, existe ou n'existe pas en nous. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous trouvons dans notre cœur la récompense ou le châtiment de nos bonnes ou mauvaises actions. Celui qui a commis un crime vit perpétuellement sous la crainte d'être découvert, et une pareille existence ne peut qu'empoisonner toutes ses joies. Mieux vaut manger une croute de pain dur en toute tranquillité de conscience que de s'asseoir devant les repas les plus succulents en tremblant de terreur à chaque coup de marteau frappé à la porte. Mieux vaut errer dans les rues sans un sou dans sa poche, mais sans crainte et la tête levée, que de rouler dans un riche équipage dans les plus brillants quartiers avec l'appréhension que le premier constable jettant un regard sur la voiture, la fasse arrêter et se saisisse de celui qui l'occupe.

Toutes les annales des crimes confirment ces faits. Fauntleroy, le faussaire, passa plusieurs années au milieu d'incessantes tortures mentales. Il se plongea dans la dissipation, mais au milieu de l'orgie quand il portait son verre à ses lèvres et jusque dans les bras de la beauté, il était poursuivi par un fantôme qui lui montrait l'échafaud de son doigt décharné. Que gagna Hocker au meurtre de Delarue? Et n'aurait-il pas mieux valu pour le quaker Tawel de se jeter aux genoux de sa femme et de lui avouer ses relations illégitimes avec une autre femme que d'assassiner sa

maîtresse ? Le résultat qu'il obtint fut que sa femme découvrit, non-seulement cet amour adultère, mais qu'elle est encore à déplorer jusqu'à la fin de ses jours d'être la veuve d'un assassin. Quel avantage Rush retira-t-il de tous ses crimes ? au lieu de s'assurer la tranquille possession de sa ferme il ne trouva qu'une mort ignominieuse. Que gagnèrent les Mannings à leur crime? rien qui put compenser un seul moment de l'angoisse qu'ils éprouvèrent lorsqu'ils furent arrêtés et lorsque plus tard ils sentirent la planche de l'échafaud manquer sous leurs pieds.

Maintenant, mettons de côté l'horrible noirceur des crimes auxquels nous venons de faire allusion, pour n'examiner que la stupidité de leurs auteurs. Si un homme n'a pas en lui la vertu nécessaire pour se défendre contre la tentation de commettre une mauvaise action, faisons appel à son intérêt personnel, à son égoïsme; en un mot, montrons lui qu'il y a folie et sottise à compromettre sa sécurité personnelle. Sans aucun doute, l'homme qui se décide à commettre une mauvaise action, se berce dans l'idée que son forfait ne sera pas découvert. Mais l'expérience s'élève contre cette illusion, contre ce fatal raisonnement. Pour un criminel qui échappe, quatre-vingt-dix-neuf sont découverts, les rares exceptions qu'on peut citer ne font que confirmer la règle. Sur cent personnes qui se jettent du pont de Waterloo dans la Tamise, une peut être sauvée par un batelier qui se trouve près du rivage, les autres réussissent à accomplir leur fatal dessein. Un homme de

bon sens peut-il calculer les chances qui lui sont laissées, et arriver à cette conclusion que s'il fait la sottise de se jeter du haut du pont, il sera justement le seul et unique qu'on parviendra à sauver? Une telle façon de raisonner serait une preuve de folie digne de Bedlam, c'est un raisonnement semblable que font les criminels.

Pour reprendre notre récit, Madame Brace presque sans connaissance, fut portée dans une voiture que les agents avaient fait avancer pour la conduire au bureau de Bow Street, et dans les deux heures qui suivirent, tout le West End fut jeté dans la consternation par la nouvelle qui se répandit que la fashionable marchande de modes venait d'être arrêtée comme coupable du meurtre des deux constables disparus.

Quand elle fut placée sur le banc du tribunal de Bow Street, la misérable femme reprit assez de présence d'esprit pour avoir conscience de la terrible position dans laquelle elle se trouvait, et se rattachant à l'espérance jusqu'au dernier moment, elle protesta de son innocence avec la véhémence la plus passionnée, au milieu d'un déluge de larmes.

La déposition du médecin fut entendue, Crawley fit connaître tous les détails de l'exhumation des cadavres, et le magistrat allait suspendre l'audience jusqu'au moment où le résultat de l'enquête du coroner serait connu, lorsque l'huissier de service avertit Son Honneur qu'une femme qui attendait dans la salle voisine prétendait avoir des révélations importantes à faire. Le magistrat ordonna qu'elle fût immédiatement introduite,

et quelques instants après, une jeune femme, accablée de chagrin, pâle, défaite, et paraissant relever de maladie, parut dans la salle d'audience s'appuyant sur le bras de l'huissier. Elle parvint ainsi jusqu'à l'enceinte des témoins où un siége lui fut donné, et Madame Brace reconnut les traits pâlis et fatigués d'Harriett, son ancienne femme de chambre.

Pendant quelques instants, la malheureuse jeune femme fut tellement accablée par la douleur, qu'il lui était impossible de dire un seul mot, mais avec le temps elle devint relativement plus calme, et, au milieu de sanglots convulsifs et de lamentations, elle raconta tout ce qu'elle savait touchant le meurtre de Grumley. Elle dit comment entrant un soir dans la chambre de sa maîtresse, elle avait été informée qu'il y avait un cadavre dans la salle de bains; comment elle avait consenti à dévoiler le fait à Frédérick et à requérir son assistance pour faire disparaître le corps; et comment l'homme assassiné avait été enterré sous la dalle de la cuisine. Mais elle protesta et sans trahir la vérité, qu'elle était restée dans la plus complète ignorance sur ce fait, que Mobbs avait partagé le sort de son chef, jusqu'au moment où, dans la matinée elle avait appris qu'on avait trouvé deux cadavres enfouis sous la dalle de la cuisine. Elle raconta également ce qui s'était passé un matin, dans la chambre à coucher de la marchande de modes, lorsqu'elle y trouva Frédérick avec sa maîtresse, et quand le premier fut si sérieusement mordu par le chien qui s'était caché dans la chambre. En terminant,

elle déclara qu'elle n'avait été poussée à venir apporter son témoignage par aucun sentiment de vengeance ou de jalousie, mais que le rôle qu'elle avait joué dans cette affaire en contribuant à cacher le corps de Grumley, pesait d'un si grand poids sur son esprit qu'elle avait senti qu'elle n'aurait la conscience libre que lorsqu'elle aurait fait l'aveu complet de tout ce qu'elle savait.

Après avoir écouté attentivement tout ce que la jeune femme avait à dire, le magistrat lui demanda si elle avait écrit une lettre anonyme contenant une révélation d'une nature telle que les constables avaient été amenés à vérifier l'exactitude des faits dont il était donné connaissance à la justice; mais Harriett déclara qu'elle n'avait rien écrit de semblable. Le billet anonyme fut lu à haute voix par le greffier et la personne qui l'avait écrit fut invitée à se présenter. Personne ne répondit et le magistrat chargea Crawley de se livrer à toutes les investigations qu'il jugerait utiles pour découvrir de qui émanait cette lettre mystérieuse.

Son Honneur, du ton le plus bienveillant et avec un air compatissant, informa la malheureuse Harriett qu'il était obligé de la considérer d'après son propre aveu, comme complice de ce qui s'était passé après le meurtre de Grumley, mais il prit sur lui de lui garantir, que lors du jugement il lui serait tenu compte du repentir qu'elle manifestait et du désir d'aider la justice. En réponse à ces observations, Harriett dit qu'elle n'ignorait pas le danger auquel elle s'exposait quand elle avait pris la résolution de venir faire l'aveu de tout ce qu'elle

savait et qu'elle se sentait beaucoup plus tranquille maintenant qu'elle avait déchargé sa conscience.

Mais la criminelle, mais Madame Brace, la marchande de modes naguère en renom, celle qui avait été la maîtresse du Prince de Galles et des hommes les plus beaux et les plus aimables, de la noblesse du West End, cette misérable femme était complétement écrasée par le témoignage d'Harriett ; toute lueur d'espoir, quelque faible qu'elle fût, avait disparu ; sa culpabilité était évidente, et c'est en frissonnant de tout son être qu'elle reconnut que son sort était fixé.

Le magistrat renvoya la marchande de modes et la femme de chambre devant les assises, la première, comme prévenue d'un double meurtre, et la seconde, comme impliquée accessoirement dans les faits se rapportant à l'un de ces crimes.

Les prisonnières furent alors emmenées et placées dans des cellules séparées jusqu'à l'arrivée des voitures qui devaient les conduire à Newgate. Mais avant que les verroux eussent été tirés sur Madame Brace, elle demanda à parler à Crawley. Ce fonctionnaire fut averti de ce désir et se rendit immédiatement auprès de la marchande de modes, qui lui dit : — Voyez-vous un inconvénient à me montrer la lettre anonyme dont on vient de parler tout-à-l'heure.

— Aucun, — répondit Crawley, — vous avez le droit d'en avoir copie en même temps que des dispositions; la voici.

— C'est l'écriture de Caroline Walters ! — s'écria la

marchande de modes, dès que ses yeux se portèrent sur le billet.

Une expression de méchanceté infernale se peignit pendant un instant sur sa physionomie livide et décomposée.

— Caroline Walters ; — répéta le Constable, — ce nom ne m'est pas inconnu.

— C'est celui de la jeune femme qui a assassiné Madame Lindley, la sage-femme de Fore Street, — dit Madame Brace.

— Ah! celle qui s'est échappée pendant qu'elle était sous la garde de Grumley! — s'écria le constâble, — alors elle est cachée quelque part dans les environs de Londres.

— Elle était dans ma maison hier soir, elle s'était présentée d'abord sous le déguisement d'un page noir, —continua la marchande de modes,—puis elle a revêtu un costume de mariée.. . mais sans doute elle a maintenant adopté quelqu'autre déguisement.

— Très-bien. Si elle est à Londres, nous nous serons emparé d'elle avant que douze heures se soient écoulées, — s'écria Crawley ;— je suppose qu'elle doit être votre complice dans les affaires qui vous mettent dans la position fâcheuse où vous vous trouvez ?

— En aucune façon, — répondit Madame Brace, — j'en suis même à me demander comment elle a pu en avoir connaissance. Mais, peu importe, — s'écria la marchande de modes, en s'interrompant avec une impatience fébrile, — ne perdez pas de temps pour vous

mettre à sa recherche.... traquez-la, arrêtez-la, pendez-la, c'est-elle qui m'envoie à l'échafaud !

Et retombant sur son siége, dans son cachot, la malheureuse femme qui semblait avoir repris son courage et sa présence d'esprit, pendant la première partie de cet entretien, s'abandonna de nouveau à toute la violence des angoisses qui la torturaient.

Une heure après la marchande de modes et son ancienne femme de chambre occupaient deux cachots séparés dans la prison de Newgate.

FIN DE LA NEUVIÈME PARTIE

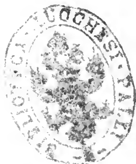
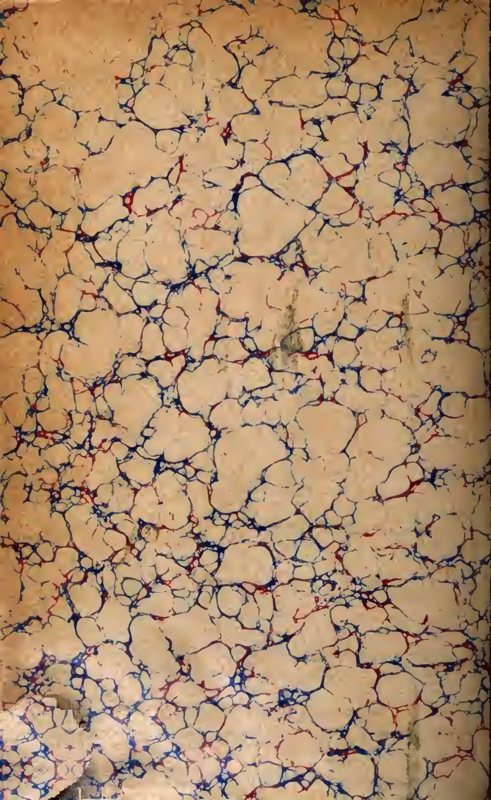
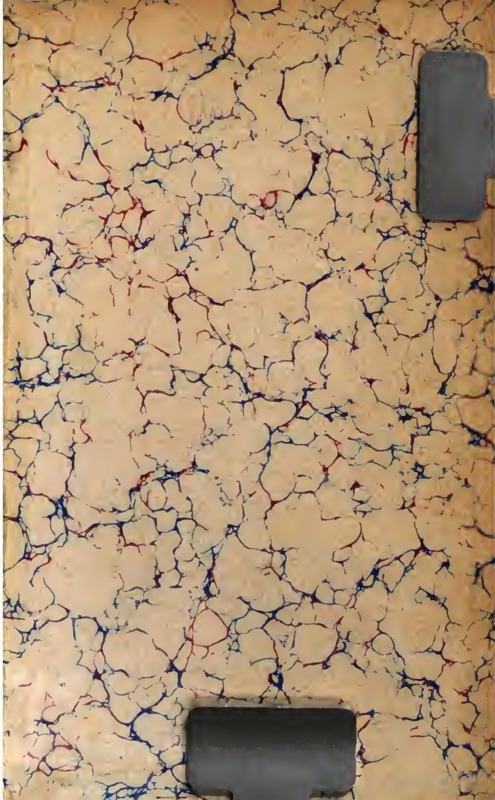


TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie H. Damelet, à Lons-le-Saunier (Jura).





E